

Le Régionalisme Critique

Une relecture de la théorie
dans un nouveau champ de
réception

Alexandre Roppe

Sous la direction de Stéphane Dawans





UNIVERSITÉ DE LIÈGE – FACULTÉ D'ARCHITECTURE

Le Régionalisme Critique.

Une relecture de la théorie dans un nouveau champ de réception

Travail de fin d'études présenté par Alexandre Roppe en vue de l'obtention du grade de
Master en Architecture

Sous la direction de : Stéphane Dawans

Année académique 2022-2023

Remerciements

C'est en ces quelques lignes que je voulais exprimer ma reconnaissance et ma gratitude envers les personnes ayant contribué à l'élaboration de ce mémoire.

Tout d'abord à Monsieur Stéphane Dawans, sans qui cette rédaction n'aurait pas été possible. Je le remercie pour cette confiance qu'il m'a accordée tout au long de ce travail, mais aussi pour nos riches échanges et surtout sa manière d'enseigner, qui m'a donné l'envie et l'intérêt de la recherche. Sa bienveillance ainsi que sa sagesse m'ont permis de m'y épanouir pleinement.

A mes nombreux professeurs d'atelier et d'options, qui m'ont enseigné l'art de l'architecture et bien plus encore.

A ma tendre mère, qui n'a jamais cessé de croire en moi et qui m'a soutenu tout au long de mes études.

A mon cousin émigré au Japon, considéré comme mon frère spirituel. Je le remercie pour nos longues discussions et débats où l'on a plus d'une fois refait le monde, ainsi que pour sa relecture.

A ma copine, qui a supporté mes doutes et remises en questions, mais qui n'a jamais cessé de m'abreuver de son amour.

Et pour finir à mes amis de longues dates, ayant pour la plupart partagé leur scolarité avec moi, merci pour leurs encouragements.

Tables des matières

Avant-Propos	3
Introduction	3
Mise en contexte de la question	5
Méthodologie et attentes du mémoire.....	9
Le Régionalisme critique	11
Genèse de la théorie critique	11
Les mouvements régionalistes.....	15
Lewis Mumford et l'équilibre entre le local et le global	23
L'hégémonie du Modernisme et la naissance du Style International	29
Les Post-Modernes face à l'homogénéisation Moderniste	36
Kenneth Frampton et l'architecture de résistance à la mondialisation.....	38
Critique du Régionalisme critique	45
Carmen Popescu : A not so critical Theory	45
Keith Eggener : Placing resistance.....	53
Un nouveau champ de réception	61
Changement de paradigme	61
Esthétique de la réception et nouvel horizon d'attente	73
Réactualisation, réinterprétation, réhabilitation	81
Studiolada vers une architecture bio-régionaliste ?	84
La frugalité architecturale avec Philippe Madec.....	89
Conclusion	95
Epilogue	99
Bibliographie	101
Table des figures	108

Avant-Propos

Introduction

Bien que mon travail se soit déroulé lors des mes deux années de Master, il en découle en réalité de plusieurs remises en questions et de toutes sortes de doutes et questionnements durant mon apprentissage. Non pas concernant mon futur métier mais plutôt sur ma manière de me positionner en tant que futur architecte et au sens plus large en tant qu'habitant de la Terre.

Effectivement le rôle de bâtisseur mais aussi, et avant tout, celui d'Être Humain, ne sont pas dénués de toutes responsabilités, que du contraire.

Ayant déjà conscience de cela durant mes premières années d'étude, je dirigeais alors mes choix d'ateliers de cours et de conférences vers les options qui me semblaient les plus « responsables », « résilientes » et « engagées ».

Art et structure de l'habitat ainsi que l'histoire de l'art (en architecture) en secondaire à L'IATA Namur, ont développé en moi un attrait pour l'artisanat et envers la manière dont nous bâtissions autrefois, avec moins de moyens mais donnant tout autant une architecture de qualité. Plus proche de l'homme et plus en accord avec la nature, la manière dont ils concevaient à l'époque incluait déjà la notion de circuit court, que nous connaissons si bien aujourd'hui.

En arrivant ensuite à la Faculté d'Architecture de l'Université de Liège, j'ai assisté à des ateliers de projet tels que ;

« Réécriture : Pratique du chantier et de la restauration du bâti ancien, lecture architecturale et archéologique du patrimoine », qui n'a fait qu'accroître mon émerveillement concernant le patrimoine architectural, au sujet duquel je ressentais déjà une certaine sensibilité.

Etant moi même originaire d'une petite ville baignant dans un riche patrimoine médiévale, dénommée Namur, j'éprouve un grand respect envers la tradition et la culture régionale d'une ville/village.

« Nouvelle ruralité », qui confrontait les étudiants à un contexte entièrement rural où les contraintes étaient presque uniquement naturelles (relief du sol, climat, lumière, faune et flore).

Prise en compte des enjeux économiques, environnementaux, culturels et sociaux de la région en incluant la question de transition écologique afin de produire une architecture durable.

J'ai ensuite participé à un Workshop intitulé « Faire en commun » au sein de la région de Trooz, et qui comme son nom l'indique, consistait à revoir notre manière de travailler non pas indépendamment des uns des autres mais bien tous ensemble. Ce travail collaboratif visait à revitaliser une ancienne maison médicale rendue insalubre par les inondations de Juillet 2021, à l'aide de matériaux de récupération issu du site.

Et pour finir, l'atelier intitulé « Habiter le territoire ». Qui avait pour but, dans le contexte de changement climatique, de l'épuisement des ressources, de l'urbanisation croissante et de la perte de biodiversité, d'appeler à une redéfinition de l'espace habité ainsi qu'une prise de conscience générale. Celui-ci se concentrait sur la vallée de la Vesdre, qui avait subi les dommages de son propre cours d'eau en 2021.

Ce projet invitait les étudiants à repenser leurs manières de faire, après une analyse « post-crise » en optant pour une architecture plus résiliante qui pourra se mesurer à de nouveaux contextes écologiques, énergétiques et socio-politiques. Des idées innovantes considérant la possibilité de recycler/réinvestir/reconditionner la ville et le territoire comme une « ressource renouvelable ».

Ajoutant à cela certains cours théoriques à choix tels que ; « Criminalité et territoire », nous démontrant la déviance possible que pouvait créer certaine spatialité mal conçue, ou encore celui de « philosophie et théorie de l'architecture postmoderne » qui sera celui qui me donnera l'impulsion de l'écriture de ce mémoire de fin d'étude.

En effet lors de ce cours donné par Monsieur Stéphane Dawans, qui deviendra par la suite le promoteur de ce travail de recherche, l'étudiant était amené à se réinterroger sur des notions aussi fondamentales que l'Homme, la nature, la technique, la modernité, le progrès, etc.. et leur relation avec l'architecture.

C'est lors de ces remises en questions concernant les rapports et liens entre ces notions citées précédemment, que nous a été présenté le mouvement du régionalisme critique. Un mouvement architectural de « résistance » né dans les années 80 et avancé par le théoricien Kenneth Frampton, faisant face à la mondialisation du monde moderne grandissant, ainsi qu'à l'homogénéisation de l'architecture et sa perte de sens et d'identité au niveau culturel.

Ce mouvement stylistique à tout de suite fait écho en moi. Il semblait être la réponse salvatrice à certains des maux de notre société actuelle. Autant en terme d'appartenance et d'identité, qu'en terme de qualité architecturale, mais aussi correspondre à mes principes et valeurs.

Effectivement cette idéologie « conservatrice » de la culture et tradition locale tout en entrant dans la civilisation universelle, pourrait peut être répondre aux problématiques sociétales en produisant une architecture plus éthique et respectueuse de l'environnement.

Avec ces quelques lignes situant mon parcours étudiant en architecture, ainsi que l'orientation de mes choix et attentes, il fallait que j'en apprenne plus concernant ce régionalisme critique. C'est donc ce qui a motivé ma recherche.

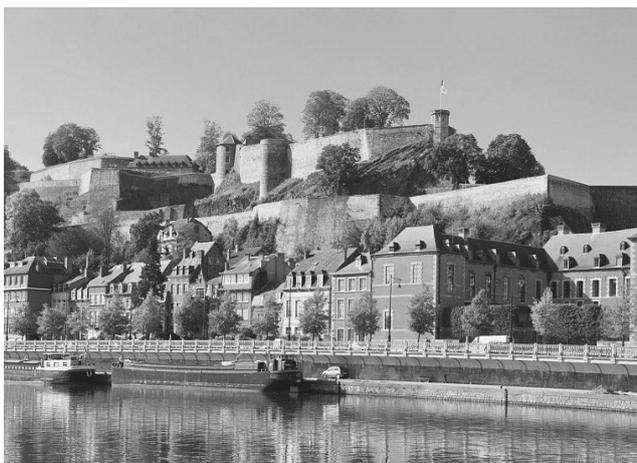


Fig 1: Cliché de la ville de Namur, Quai des chasseurs ardennais, par Anibal Trejo - WBT.



Fig 2: Cliché de la ville de Namur, Quai des joghiers, par Anibal Trejo - WBT.

Mise en contexte de la question

Ce travail de recherche s'est entamé durant une période de crise sanitaire (covid-19) ainsi qu'au lendemain de la COP26¹, plutôt décevante quant aux promesses faites lors des réunions précédentes et qui n'ont pas été tenues pour la plupart.

En parallèle à cela j'ai terminé la lecture d'une étude intitulée « *Comment tout peut s'effondrer* », qui est une sorte de manuel de collapsologie² écrit par Pablo Servigne, ingénieur agronome et docteur en biologie, ainsi que Raphaël Stevens expert en résilience des systèmes socio-écologiques.

Cet ouvrage m'a énormément conscientisé et a posé des mots et des chiffres concrets, réels, sur des problématiques que je pensais jusqu'à présent « lointaines » de nous, humains. Effectivement, les chercheurs nous parlent d'un potentiel effondrement civilisationnel. Le processus de déclin, observé sur des sociétés disparues, comprendrait cinq critères ;

- Une dégradation de l'environnement et/ou une diminution des ressources
- Un changement climatique
- Des guerres et conflits
- La perte d'échanges commerciaux
- La perte d'identité culturelle et d'appartenance

selon l'échelle de Dmitry Orlov, collapsologue.

Le modèle mathématique World3, qui est une simulation informatique des interactions entre population, croissance industrielle, production de nourriture et limites des écosystèmes terrestres, nous prédit un déclin irréversible et incontrôlé de la population humaine à partir de 2030. Ce modèle a été réalisé par des chercheurs et scientifiques du MIT³ tels que Donella et Dennis Meadows ainsi que Jorgen Randers.

C'est déjà la version antérieure de ce modèle, World2 réalisé par Jay W. Forrester, qui nous alertait il y a 50 ans de cela concernant les limites de la croissance d'un monde fini dans un rapport au Club de Rome : *The limits to Growth*, en 1972. Il avait pour conséquence un effondrement de notre civilisation industrielle aux alentours du XXI^e siècle. Cet écroulement aurait pour causes ; la pollution, le manque de ressources et la surpopulation.

Ce club de Rome est un groupe de réflexion réunissant des économistes, des scientifiques, des fonctionnaires internationaux ainsi que des industriels de 52 pays, préoccupés par les enjeux sociétaux et environnementaux de notre planète.

L'impact de l'homme sur la nature est tel, que nous sommes entrés dans une nouvelle ère géologique de l'histoire de la Terre, l'Anthropocène. Caractérisée par le moment où l'influence de l'être humain sur la géologie et les écosystèmes est devenue significative à l'échelle planétaire.

Le commencement de cette nouvelle époque géologique sera fixée à la fin du XVIII^e siècle, en pleine révolution industrielle. C'est à cette période que la transition de notre société à dominance agricole et artisanale, à une société commerciale et industrielle eut lieu.

¹ Conférence des Nations Unies concernant les changements climatiques à Glasgow, Novembre 2021

² Théorie transdisciplinaire de l'effondrement de la civilisation industrielle

³ Massachusetts Institute of Technology

Selon C. Bonneuil et J-B Fressoz, chercheurs ainsi qu'historiens des sciences et techniques, ce que nous vivons aujourd'hui n'est pas une simple crise environnementale mais une révolution géologique majeure d'origine humaine. L'histoire moderne, c'est à dire l'industrialisation, l'exploitation des sols, et des énergies fossiles en masse, n'est pourtant « que » un moment infiniment petit sur la ligne du temps de notre planète.

En effet, si l'on rapporte l'histoire de la Terre à une journée de 24 heures, l'homme n'est apparu que dans les cinq dernières secondes. Quant à l'époque de l'Anthropocène, sous entendu la période de temps entre l'avènement de la civilisation industrielle jusqu'à aujourd'hui, elle ne serait apparue que dans les deux derniers millièmes de secondes. C'est pour dire l'impact conséquent que peut avoir moins de dix générations humaines à l'échelle planétaire, en considérant qu'un cycle de génération équivaldrait à 20 ans. De plus, cet impact s'est montré exponentiel année après année.

Les ressources globales diminuent, la course au marché de l'énergie ne cesse de prendre de la vitesse, ce qui augmente les rapports de force déjà très présents sur la scène internationale, avec les dépendances énergétiques de certains pays qui commencent à se marquer de plus en plus⁴. Le fossé des inégalités de richesses ne cesse de se creuser et l'échange écologique inégale ne cesse de croître⁵.

Ces interdépendances se marquent de plus en plus et amènent à des différents politiques menant parfois à des conflits armés. Le monde globalisé que nous connaissons, ainsi que son système économique mondial basé sur les relations internationales et les échanges commerciaux nous à montré ses limites durant la crise sanitaire. En effet, suite à cette pandémie et d'après les récents pourcentages donnés par l'OCDE⁶, le PIB de la plupart des pays s'est vu chuter, mettant ainsi à mal l'économie mondiale.

C'est donc dans ce contexte que j'allais élaborer ce mémoire de fin d'étude.

En jeune homme de mon siècle, je commençais à me poser un grand nombre de questions ;

- La résurgence d'une économie davantage tournée vers le local ne serait elle pas une dynamique intéressante en remettant en cause notre modèle de production et de consommation et en revalorisant ainsi le principe de circuit court, l'artisanat ainsi que favoriser l'autonomie et la souveraineté nationale ?
- Le contexte climatique/environnemental dans lequel on se trouve aujourd'hui ne s'est pas fait en un jour. Il découle naturellement d'un long processus de surexploitation des ressources et d'utilisation massive des d'énergies fossiles en vue du progrès, et cela, au nom de l'humanité. Depuis, cette course effrénée de l'homme des temps modernes n'a jamais cessée. D'après l'Agence Internationale de l'Environnement, on sait que le secteur de la construction comptabilise à lui seul près de 40% des émissions de gaz à effet de serre partout dans le monde. N'existe t'il pas dans le domaine de l'architecture des alternatives davantage durables et responsables envers la nature afin de « limiter » les dégâts environnementaux et ainsi faire face à l'enjeu de l'urgence écologique qui nous concerne tous ?

⁴ Le taux de dépendance énergétique de l'Europe serait de 60% (pourcentage du rapport import/production) chiffres provenant de la fondation européenne pour le climat, 2021

⁵ Notion développée plus tard dans le travail de recherche

⁶ Organisation de coopération et de développement économique

- Est ce que l'utilisation de méthodes plus « frugales⁷ » donneraient l'impulsion à une sorte de sobriété énergétique générale faisant en sorte que les écosystèmes puissent se régénérer peu à peu ? Comme nous avons put le constater durant la crise de Covid-19, où une nette diminution de l'empreinte carbone eut lieu. Ceci par le fait qu'une partie de l'activité industrielle mondiale tournait au ralenti et que le commerce international était fort impacté. De ce fait cela fut directement favorable pour la faune et la flore qui a bénéficié d'une amélioration de la qualité de l'air et d'une diminution de la plupart des nuisances humaines.
- Le besoin d'« identité » ainsi que d'« être enraciné quelque part » sont deux besoins psychiques fondamentaux et propres à l'être humain, d'après le sociologue et psychanalyste Erich Fromm. La notion d'appartenance mais aussi le fait de trouver du sens à ce que l'on fait tout en se reconnectant avec la nature, qui reste l'origine même de toute vie, est primordiale. Nos nouveaux modes de vies nous poussent cependant à être plus « hors sols » que jamais. La perte de croyance, de tradition et de culture, de rapport à la Terre ainsi qu'au patrimoine nous prouve bel et bien l'homogénéisation du territoire dans un monde globalisé, universalisé. Certains sociologues comme Bruno Latour se posent alors la question du « où atterrir? », ne faudrait il pas se « réenraciner » au lieu, comme le disait si bien l'architecte et théoricien Norbert Schulz, afin que l'homme y retrouve ses repères?

Serait il possible de répondre à ces différentes questions par le biais de l'architecture ? Si oui, comment pourrait on utiliser cet outil à bon escient ?

Nous savons pourtant que le mouvement du régionalisme critique semble avoir déjà essayé d'aborder la plupart de ces problématiques durant les années 80. Comment expliquer le fait que ce mouvement de résistance n'ait pas eu plus d'impact au sein de la sphère architecturale de l'époque, puisque nous voilà plus de 40 ans plus tard à remettre ces mêmes questionnements sur la table.

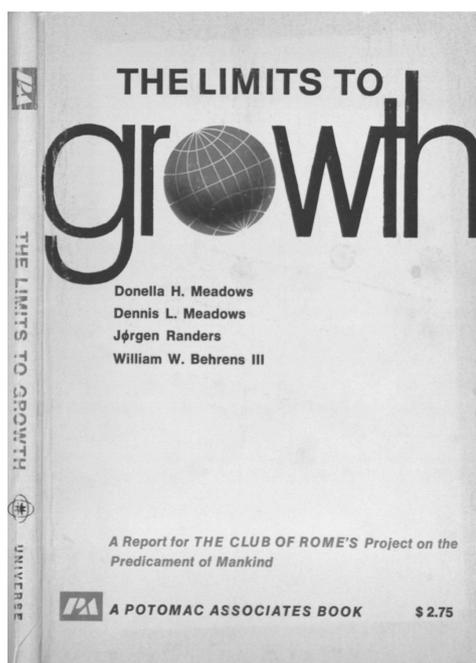


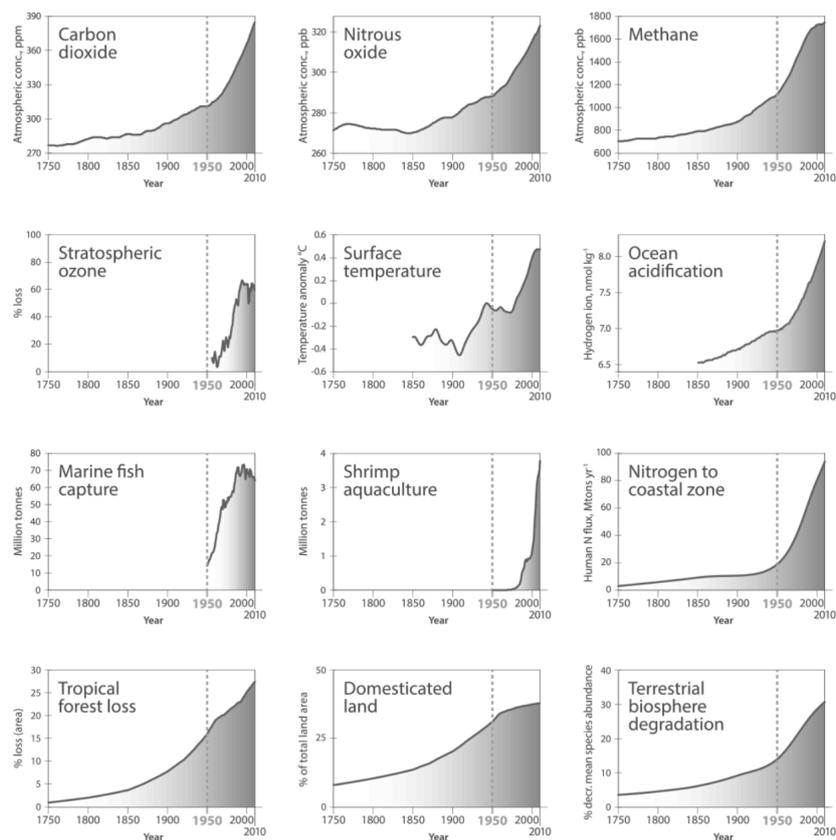
Fig 3: Couverture de l'ouvrage *The Limits To Growth : A report for the club of Rome's*, 1974.



Fig 4: Couverture de l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, 2015.

⁷ Terme définissant le fait de se contenter du minimum , faire plus avec moins

Earth system trends



Socio-economic trends

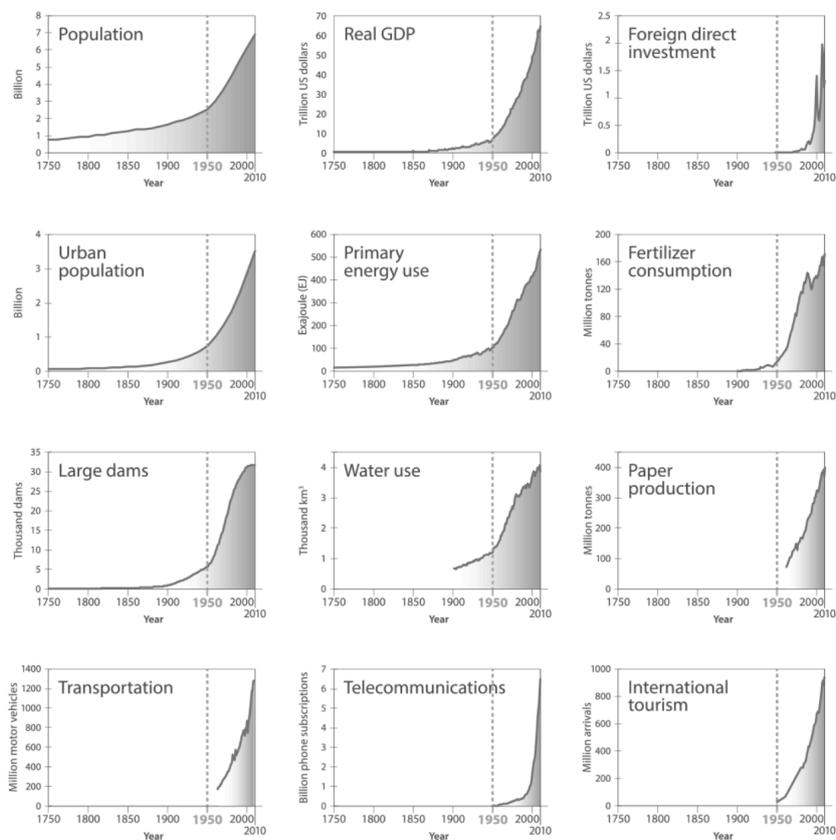


Fig 5: Graphiques des statistiques de la planète Terre et des tendances socio-économiques : Servigne, Pablo., Stevens, Raphaël. *Comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Anthropocène SEUIL, 2015.

Méthodologie et attentes du mémoire

Ce travail de recherche sera essentiellement théorique, il explorera le champ littéraire concernant la plupart des thèmes abordés ci-dessous. Le mode de récolte de données se fera donc au travers d'ouvrages, recueils, d'articles et revues scientifiques, biographies, thèses architecturales, mémoires et tout ce qui entourera de près ou de loin la problématique de ce mémoire.

Un volet sera tout de même dédié à une partie plus « concrète » et concernera l'exemplification de mes propos par l'outil de l'architecture. Des photos, plans, coupes, croquis, des oeuvres architecturales existantes, permettront une approche plus empirique afin de cerner au mieux les concepts étudiés.

Certains architectes contemporains, parfois même sans s'en rendre compte, prônent divers aspects de cette théorie autrefois avancée par Kenneth Frampton. Cela prouve donc la nouvelle « controverse » au sujet de ce concept et pourrait se comprendre par le fait que nous quittons progressivement ce paradigme de « modernité triomphante » héritée des 30 glorieuses.

Par cette recherche, il me tenait à coeur de mieux comprendre la complexité des divers enjeux actuels. Mais aussi de comprendre comment nous, futurs architectes, pouvons essayer de concevoir une architecture plus honnête en prenant notre part de responsabilité professionnelle au sérieux. Il est de notre devoir de trouver des alternatives pour rendre notre territoire viable dans le changement de dogme qui s'opère.

Ma principale piste de recherche consistera à explorer le mouvement du Régionalisme Critique de manière synthétique. Allant de sa naissance à son « déclin », en y présentant les acteurs principaux (théoriciens, architectes, historiens, philosophes...) en passant aussi par les critiques émises à son égard, notamment celles des historiens de l'architecture Carmen Popescu ainsi que Keith Eggner. Ceci afin de nous permettre d'en comprendre les « limites » mais aussi de s'en faire un avis tout à fait objectif.

Les principes et valeurs de cette idéologie régionaliste (critique) seront passés en revue et ma réflexion consistera sur la possibilité d'une potentielle réactualisation du mouvement près de 40 ans plus tard.

Effectivement, on pourrait voir au sein de ce régionalisme critique une théorie assez avant gardiste. Etant donné qu'elle abordait déjà à l'époque des sujets qui sont désormais au centre des discussions, il serait intéressant de voir dans quelles mesures celle-ci pourrait être réactivée.

Traitant déjà de manière critique, les prémices de ce qui semble être aujourd'hui le système dominant bien ancré, la globalisation. Cette idéologie régionaliste promouvait les bienfaits que le local pourrait nous apporter ainsi qu'à l'environnement, en respectant l'histoire d'un lieu mais aussi sa typologie.

La suite de ma réflexion serait alors de voir comment la théorie fût perçue à l'époque, mais aussi de voir comment elle le serait dans le champ de réception actuel, contemporain. En effet nous entrons dans un nouvel « horizon d'attente » selon les termes du théoricien de la littérature Hans Robert Jauss, il serait donc intéressant de voir la plus value que pourrait nous apporter une ancienne théorie d'architecture remise au goût du jour.

Une sorte de relecture de ce mouvement architectural, afin de percevoir les nouvelles possibilités de sa réactualisation au sein d'un tout autre environnement que celui de sa genèse. Pour ce faire nous explorerons la notion de « vouloir artistique » (kunstwollen). Ce terme qui nous vient de l'historien de l'art Aloïs Riegl et qui se trouve être en quelque sorte, la manière dont est reçue une oeuvre artistique dans un contexte bien précis ainsi que l'expérience qui s'y produit, allant de l'intention de l'auteur jusqu'à l'interprétation du spectateur.

A l'inverse du très célèbre concept de « tabula rasa » de l'architecture moderne, ce travail consisterait à valoriser ce qu'il y a de bon au sein des oeuvres et/ou mouvements du passé et faire prendre conscience qu'il n'est pas nécessaire de tout réinventer. En gardant ainsi à l'esprit, que parfois, les réponses à nos questions et à diverses problématiques existent déjà et se trouvent sous nos yeux. Elles ne demandent qu'à être ; transformées, déplacées, remodelées, améliorées, afin de pouvoir répondre aux nouvelles attentes de ce monde changeant.

Pour finir, et afin d'illustrer mes propos, une étude de cas sera faite concernant deux architectes contemporains usant des principes fondateurs de la théorie du régionalisme critique. L'architecture de Philippe Madec et de Christophe Aubertin nous permettra de peser le pour et le contre des idéaux découlants de cette théorie, ayant presque 50 ans d'âge, et ainsi se faire un avis sur la légitimité de sa réinterprétation voir même de sa réhabilitation.

Le Régionalisme critique

Genèse de la théorie critique

Le régionalisme dit « critique » est un concept qui fut avancé pour la première fois en 1981 par Alexander Tzonis et Liane Lefaivre. Cet architecte, auteur et chercheur d'origine grecque ainsi que cette professeur d'histoire et de théorie de l'architecture autrichienne, seront considérés comme les parents de ce mouvement architectural naissant.

Le terme « critique » appliqué au régionalisme est en quelque sorte leur pierre apportée à l'édifice en impliquant de cette manière le mouvement d'« auto-évaluation », au sens kantien. Il s'agit alors de pouvoir remettre en cause leur théorie, leurs productions architecturales tout en ayant un regard critique sur le monde qui les entoure. Cette notion permet donc à ce « nouveau » régionalisme de se différencier du régionalisme historiciste, en lui conférant une sorte de capacité de ré-actualisation dans le temps. De manière à ce que cette nouvelle version puisse se détacher des contraintes d'un autre temps, pour être davantage pertinente avec les problématiques propres à son époque. Cette tendance architecturale s'inscrit alors dans une réalité spatiale mais également spirituelle qui sera soutenue par la présence d'esprit critique des architectes vis-à-vis de leurs productions, et le rapport qu'elles entretiendront aux dogmes universelles.

La valeur « ajoutée » de cet outil analytique sera clairement visible dans leur ouvrage de 2003 : *Critical regionalism, Architecture and Identity in a Globalized World*.

Selon les deux théoriciens, cette question de régionalisme critique est urgente. L'impact que pourrait avoir le manque d'anticipation de la globalisation, fera en sorte que l'humanité en pâtira si aucun changement ne se produit très vite. Le nouveau concept se doit de donner priorité à l'identité particulière plutôt qu'aux dogmes universelles et à l'appauvrissement de l'architecture.

« Comment combattre l'aplanissement de la diversité naturelle et culturelle du monde? ».

Telle sera la question clé que poseront les deux auteurs, théoriciens dans leur ouvrage *Architecture of Regionalism in the age of globalization : Peaks and valleys in the flat world*, de 2012.

Durant plus de 30 années de recherches et d'écrits, ils chercheront à démontrer l'importance et l'influence du «Genius Loci⁸», le génie du lieu, sur les architectes et urbanistes. Selon eux, ce régionalisme, dans son acception critique, constitue une réponse vitale et complémentaire au monde futur.

Ce mouvement s'appuie essentiellement sur la singularité, l'autonomie et l'identité propre des régions. Ils soulignent leurs différences et leurs particularités nourrissant ainsi la diversité propre à chacune. C'est la multiformité de la nature et de l'environnement qui pourra enrichir l'architecture y prenant racine. La topographie devenant alors un outil conceptuel important dans le traitement des problèmes architecturaux contemporains.

Cherchant des moyens différents de construire et de façonner, tant les paysages ruraux que urbains, ils y réaffirment leurs composantes uniques, le caractère spécifique de la culture locale et enfin le mode de vie de leurs habitants. Attention à ne pas confondre avec le vernaculaire,

⁸ Esprit du lieu en latin

mouvement qu'on assimile souvent au régionalisme mais qui ne prend en aucun compte la dimension de l'universel.

Considéré non pas seulement comme une vision innovante de l'architecture mais aussi comme une nouvelle approche du monde qui les entoure. Cette idéologie contribue à lutter contre la standardisation de l'architecture contemporaine et des paysages. Leur premier essai *The Grid and the Pathway*, suscitera de nombreux débats, en mettant en lumière le travail d'un couple d'architectes grecs les « Antonakakis » du bureau « Atelier 66 ».

Où ils diront d'ailleurs :

« La stratégie fondamentale du Régionalisme critique consiste à médiatiser l'impact de la civilisation universelle par des éléments qui sont indirectement issus des particularités d'un lieu singulier.

Il apparaît évident, d'après ce qui précède, que le Régionalisme critique dépend du maintien d'un haut niveau de conscience critique de soi.

Il peut puiser son inspiration directrice dans des choses comme l'intensité et la qualité de la lumière locale, une tectonique issue d'un mode structural particulier ou encore dans la topographie d'un site particulier.

Il est nécessaire de distinguer le régionalisme critique des tentatives simplistes de ranimer les formes hypothétiques d'un vernaculaire perdu. »⁹

Ceux-ci s'efforcent de combattre l'uniformité de l'architecture moderne et l'indifférence qu'elle peut exprimer face au site où elle s'implante. En effet leur force est de fonctionner avec des matériaux régionaux mais aussi de prendre en compte le contexte culturel, social et historique de la région environnante de manière « critique », d'où l'idée d'ajouter ce néologisme au nom du mouvement. Ils sont très sensibles au climat, à la lumière ainsi qu'à la topographie, et prônent une architecture résultant d'une conception collective et surtout fonctionnant en symbiose avec son environnement.

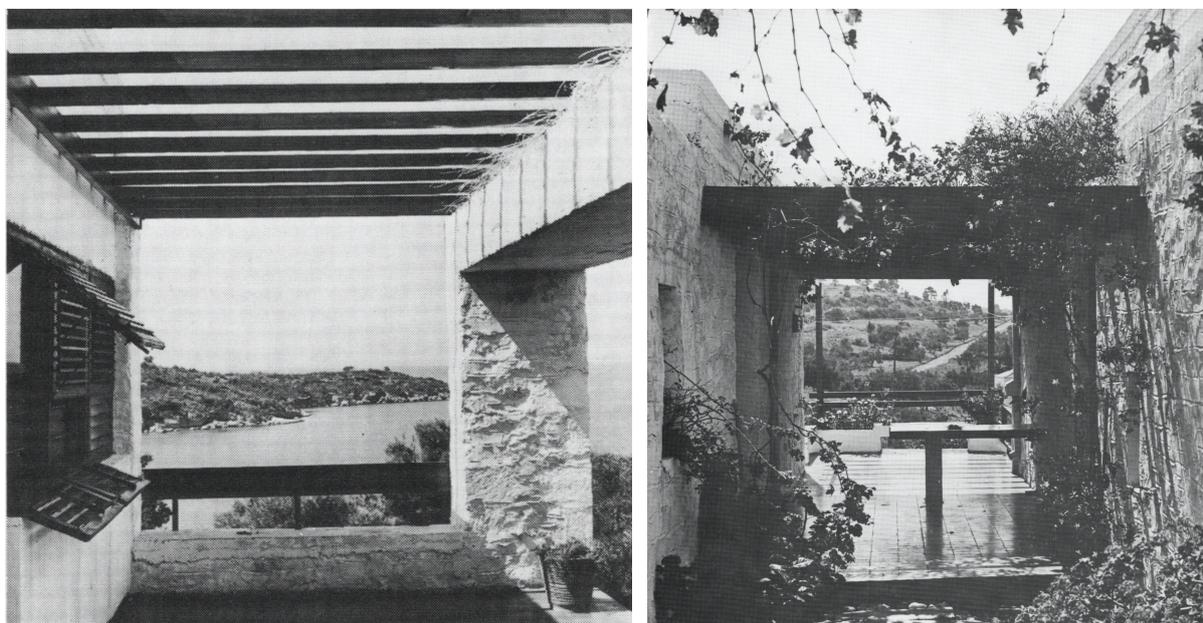


Fig 6-7: Photo projet « Vacation House » à Porto heli, Peloponèse, *Atelier 66* : S. Antonakakis et D. Antonakakis, 1967.

⁹ A. Tzonis et L. Lefaivre, « The Grid and the Pathway. An Introduction to the Work of of Dimitris and Susana Antonakakis », *Architecture in Greece*, no. 15, Athens, 1981, p. 178.



Fig 8: Photo projet « Archaeological Museum of Chios », à Chios en Grèce, *Atelier 66* : S. Antonakakis et D. Antonakakis, 1965.

Fig 9: Photo projet « House in Montevarchia », à Chania en Grèce, *Atelier 66* : S. Antonakakis et D. Antonakakis, 1975.

« L'homme habite lorsqu'il réussit à s'orienter dans un milieu et à s'identifier à lui, ou plus simplement, lorsqu'il expérimente la signification du milieu.

Le milieu naturel qui nous entoure est donc constitué de structures et de significations. La connaissance de cet environnement vient avant tout d'une expérience essentielle avec la nature.

Un lieu est un espace doté d'un caractère qui le distingue. Depuis l'antiquité, le genius loci, l'esprit du lieu, est considéré comme cette réalité concrète que l'homme affronte dans la vie quotidienne.

Faire de l'architecture signifie visualiser le genius loci : le travail de l'architecte réside dans la création de lieux signifiants qui aident l'homme à habiter. »

Norbert Schulz, Christian. *Genius Loci : Paysage, Ambiance, Architecture*, Pierre Mardaga, 1979, p. 213.

Les mouvements régionalistes

Cependant, au sens plus large, ce « néo » régionalisme découle en fait d'une multitude de mouvements régionalistes couvrant la période du 18ème siècle au 20ème siècle, ayant même des origines bien plus lointaines. Tzonis et Lefaivre développeront plus amplement les racines même du concept parmi les ouvrages cités précédemment.

Allant des oeuvres du peintre Français Claude Gellée au 17ème siècle, à l'ouvrage « *L'état isolé* » de l'économiste Allemand Johann Heinrich von Tünen en 1826. En passant par les travaux du géographe Walter Christaller impliquant ses différentes échelles des implantations humaines à l'ère de la modernité, ce régionalisme critique des années 80 se trouve donc être le digne successeur d'une longue lignée culturelle et sociale débordant le seul sujet de l'architecture.

Selon A. Tzonis et L. Lefaivre les fondements même de cette manière de penser remontent à Vitruve et même jusqu'à l'époque de la Grèce Antique. Assurément, plus on remonte dans le temps, moins le monde est hyperconnecté. De ce fait, plus le rapport au lieu, en terme régional, semble notable. C'est donc cette connaissance du lieu et des caractéristiques régionales qui amèneront les Grecs à personnifier leurs divinités en les associant à des réalités physiques naturelles. Il en sera d'ailleurs de même pour le culte shintô¹⁰ au Japon, bien plus tard, louant les différents kamis¹¹ représentés par des éléments de la nature afin d'entrer en communion avec celle-ci. Ne pourrait-on pas y voir là les premières formes de régionalisme? Une sorte de régionalisme mystique?

La notion de régionalisme à part entière, terme favorisant les traits particuliers d'une région, apparaissait d'ors et déjà dans le traité d'architecture de « *De Re Architectura* » (en -15 avant JC) de Vitruve en personne.

Selon lui, la forme architecturale doit être dictée par les causes naturelles, c'est à dire le physique et la rationalité humaine, le spirituel. L'architecture régionale est donc en rapport direct avec des contraintes environnementales internes et externes, il prend l'exemple du climat. Le climat a des influences sur la condition physique de l'homme et de ce fait sur l'architecture qu'il produira pour s'en protéger, ou à l'inverse en tirer profit. Les différences régionales feront donc en sorte de pouvoir produire des architectures diversifiées ayant une identité propre à chaque région.

Même si sa parole fut remise en cause par les pressions politiques de l'époque face à la recherche d'hégémonie de l'empire Romain, on peut considérer la position de cet architecte Romain comme assez avant gardiste.

Le premier acte d'architecture laissant penser aux prémices d'un potentiel mouvement régionaliste se matérialisant, se trouve être la Casa dei Crescenzi au XIème siècle, à Ponto Rotto, non loin de Rome.

Cet édifice qui fut conçu par Niccolò de Crescenzi, pourrait être qualifié de maison « composite » de par l'incorporation de nombreux éléments architecturaux d'anciens bâtiments romains. Les fragments hétérogènes comme ; les restes de maçonnerie de thermes romains, des colonnes en marbre de temple en ruines non loin du site et des chapiteaux en terre cuite récupérés, se chevauchent et forment ainsi une sorte d'assemblage complètement hybride.

¹⁰ Religion historique du Japon vénérant les éléments de la nature

¹¹ Esprits divins prenant la forme d'éléments naturels

Cette manière de concevoir confèrera une aura nationaliste et plus encore, en ré-utilisant des éléments de l'architecture classique glorifiant ainsi l'histoire de la région Romaine. Son architecture atypique se nourrit de l'identité locale et de matériaux régionaux issu directement du site.

Certes, la question de l'harmonie architecturale du bâtiment pourrait être remise en cause. Mais la force de la « casa » se trouve justement dans sa dimension militante affirmée, face à la politique artistique de l'époque, afin de ne pas oublier la grandeur de la Rome Antique. Cette réalisation est en quelque sorte une remise en cause du pouvoir Papale et du dogmatisme¹² qui en résulte, étendant son influence bien au-delà des 7 collines de Rome.

Comme le disait Vitruve, il y a une partie spirituelle et une partie physique. Cette conception concrétisera cela des deux manières.

Le portail d'entrée portant comme inscription :

« Nicolas, à qui appartient cette maison, n'ignorait pas que la gloire du monde n'a aucune importance en soit. Ce n'est pas la vaine gloire qui l'a poussé à construire cette maison, mais à renouveler le décor antique de Rome dans les belles maisons, il se souvient des sépulcres et soyez sûr que vous n'y resterez pas longtemps, la mort vient avec des ailes et pour personne la vie est éternelle. Notre séjour est court et son parcours est léger. Si vous fuyez le vent, si vous fermez cent portes ou commandez un milliers de gardes, vous ne vous coucherez pas sans mourrir. Si vous vous enfermez dans un château près des étoiles, elle y prend généralement qui elle veut. »

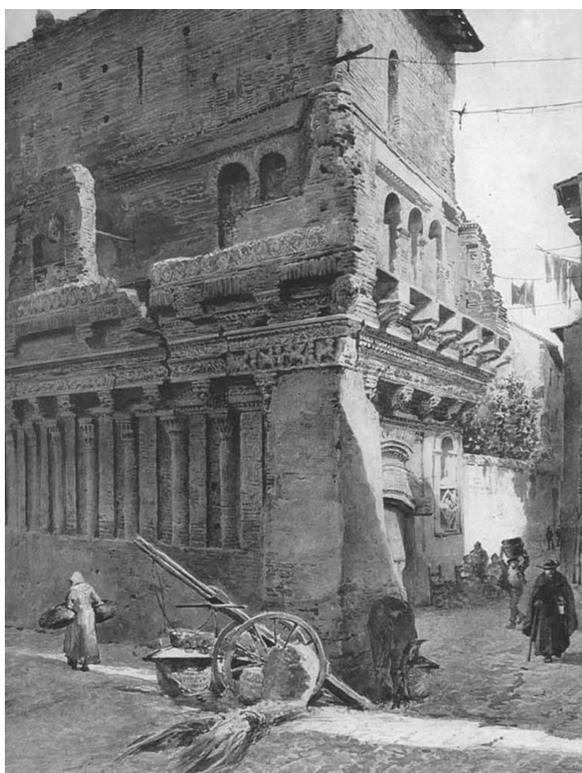


Fig 10: Peinture de la Casa dei Crescenzi par Ettore Roesler Franz, 1845.



Fig 11: Portail d'entrée de la Casa dei Crescenzi, construite entre 1040 et 1065.

¹² Politique d'expansion du pouvoir pontifical, la papauté soumet le gouvernement de Rome à la bureaucratie ecclésiastique et au style Roman qui en découle

Bien plus tard, une autre influence viendra refaire émerger cette pensée régionaliste. C'est le mouvement artistique « pittoresque » initié en Angleterre au XVII^e siècle. Il naîtra de la rencontre d'une période romantique et du récent attrait pour l'art paysager, qu'il soit sous forme de peinture, de poésie ou encore d'aménagements de parcs et jardins, et qui porteront plus tard l'adjectif « à l'anglaise ». C'est en fait avec ce nouveau courant artistique, littéraire et philosophique qu'un tout nouvel esthétisme va voir le jour, celui de l'émerveillement pour l'irrégularité de la nature, bien loin de la symétrie classique et des jardins Français.

La beauté sera dénuée de toutes règles, libérée des contraintes formelles, autoritaires et universelles imposées par le style classique venant de la Renaissance. Révélant ainsi le potentiel de la diversité des paysages qui nous entourent ainsi que de l'imperfection de cette nature, pour nous permettre la contemplation de l'individualité d'un lieu, tel qu'il est. Un moment figé dans le temps, où opère une connexion avec mère nature, et où la politique n'y trouve pas sa place.

Claude Gellée dit « le Lorrain », cité plus haut, sera une des figures emblématiques de cette notion esthétique qui découlera en partie de ses oeuvres. La vérité du lieu y sera mise en avant, sans chercher à magnifier la réalité de manière artificielle. Ses paysages mélancoliques émaneront d'une dimension poétique et authentique de par l'anomalie naturelle du site, avec ses ruines, ses éléments inachevés ainsi que cette végétation foisonnante et incontrôlée.

Tzonis considérera ce mouvement réactionnaire prônant les spécificités locales, comme le « régionalisme romantique » et restera l'une des formes de régionalisme les plus fidèles à l'idée initiale.



Fig 12: Claude Gellée dit le Lorrain, *Vue de la côte d'Apollon et le Cumaen Sibyl*, 1645.

Le régionalisme va ensuite prendre plusieurs autres tournures où le sens même du concept originel s'égarera petit à petit.

En passant par le régionalisme historiciste, né à la fin du 18ème siècle, celui-ci accentuera encore plus les volontés de nationalisme et d'individualisme développées par le romantisme. C'est à cette époque, de première révolution industrielle, qu'une des grosses expansions de la culture universelle et de l'industrialisation va avoir lieu. En réponse à cela, le mouvement va se complaire dans la nostalgie des édifices médiévaux et des anciennes traditions.

Certes un peu plus tard, un architecte Français spécialisé dans la reconstruction d'après première guerre mondiale fera parler de lui et deviendra d'ailleurs expert reconnu auprès de la cour d'appel à Paris pour les bâtiments civils et palais nationaux. Charles Letrosne sera d'ailleurs considéré comme l'un des précurseurs du mouvement régionaliste en architecture en mettant en avant l'identité territoriale de par l'utilisation de matériaux régionaux. En 1926 il sortira un ouvrage intitulé « *Murs et toits pour les pays de chez nous* » qui reflétera bien sa préoccupation sociale et urbaine, ainsi que sa valorisation du patrimoine architectural traditionnel Français.

Mais comme l'avancent Tzonis et Lefaivre en 1990 dans leur article « *Why critical Regionalism Today ?* »¹³, cette nouvelle forme du mouvement ne va en fait que se contenter d'une sorte de mimétisme d'un style architectural du passé. Une sorte de nostalgie qui essaiera de réinsérer des éléments locaux et familiers d'une autre époque sans même les adapter au contexte changeant et au style de vie de son époque. Les deux auteurs appuient sur le fait que cette manière de concevoir ne prend aucun risques pour répondre aux besoins sociaux, culturels et historiques.

Cet énorme manque d'engagement nouveau va à l'encontre même de ce que représente le régionalisme, ce qui l'essouffera peu à peu dans cet environnement de transition vers une société industrialisée.

Ugo Ribeiro est un architecte ingénieur et auteur de plusieurs rapports d'étude au sujet du patrimoine architectural et du régionalisme dans sa globalité, dont un concernant « *L'influence du lieu sur l'architecture* » (2011). Il va alors nous expliquer au sein de ce dernier, que face à cette recherche d'identité de la fin du 19ème siècle, causé par le poids de l'industrie mécanique, l'architecture va se perdre et certains vont s'en servir à des fins économiques et politiques. C'est le régionalisme économique/populiste.

Cette variante se rapproche plutôt d'une revendication des qualités locales pouvant être réalisée par le biais de l'architecture.

« *Ce type de régionalisme consiste à abuser de la naïveté de l'Homme. C'est une architecture qui donne au visiteur ce qu'il est venu chercher. Celle-ci est « transparente » dans le sens où elle ne renferme aucune subtilité tant spatiale que spirituelle. Les expositions universelles de l'époque sont bien souvent des événements typiquement caractéristiques de ce régionalisme. Elles permettent de promouvoir le pays et son savoir-faire au niveau international, ce qui n'est finalement rien de plus qu'un coup de pub.* »¹⁴

Stanislaus von Moos, historien de l'art et théoricien de l'architecture Suisse donnera d'ailleurs un exemple concret de ce type de régionalisme :

¹³ A. Tzonis et L. Lefaivre, « Why critical Regionalism today? », in *Architecture and urbanism*, no. 236, 1990, pp. 22-33.

¹⁴ U. Ribeiro, *L'influence du lieu sur l'architecture*, Rapport d'étude sur le régionalisme critique, 2011, p. 13.

« C'est à l'Exposition nationale de Genève, en 1896, que la recherche d'une représentation architecturale consensuelle de l'identité de la Suisse atteint son apothéose, sous la forme du "Village suisse".

Celui-ci n'était, au fond, qu'un grand décor de théâtre, constitué de reproductions en miniature d'anciennes maisons bourgeoises de tous les cantons, librement agencées autour d'une montagne artificielle. »¹⁵

En effet cette exposition n'était qu'un vaste trompe l'oeil tentant de refléter la culture helvétique. Les maçonneries et colombages seront faits de plâtre, allant jusqu'à créer une fausse montagne montée sur une charpente de bois plaqué de faux rochers.

Un autre exemple frappant de cette déviance pseudo régionaliste-nationaliste se déroulera plus tard en France, dans l'entre deux guerre. Au sujet de la construction en série de maisons évoquant la paysannerie Bretonne de manière caricaturale, une sorte de pittoresque artificiel voulant raviver une tradition ancestrale.

« Ces multiples incitations rusées en faveur du régionalisme parvinrent progressivement à le populariser, ce qui déclencha un mouvement opportuniste. Les constructeurs et professionnels de l'immobilier les plus sagaces comprirent en effet qu'ils tenaient là une réclame abondante et gratuite dont ils pourraient tirer profit en proposant des modèles adéquats. Nombre d'entre eux régionalisèrent donc l'allure de leurs réalisations et les proposèrent par l'intermédiaire de catalogues, que leurs sociétés fussent d'envergure nationale – comme Netter et l'Entreprise parisienne de bâtiment – ou locale, à l'instar de Chalets et Maisons de Bretagne. En quête de notoriété, cette société brestoise sut d'ailleurs s'attacher habilement les services de Louis Bourquin, un architecte régulièrement publié par Vie à la Campagne, le mensuel alors le plus enclin à vanter le régionalisme qu'il présentait dans toutes ses déclinaisons. »¹⁶

On pourrait le résumer assez brièvement en le qualifiant d'« icônicité superficielle » issue d'une typologie de bâti traditionnel propre à une région ou à un pays. En somme cela est comparable à ce qu'on pourrait retrouver sur les cartes postales.

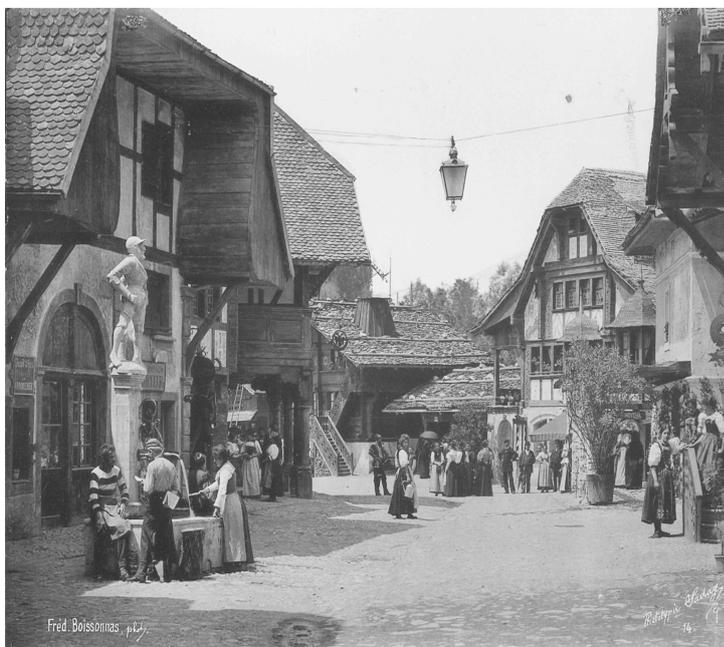


Fig 13: Photographie de Fred Boissonnas à l'exposition nationale de Genève, 1896.

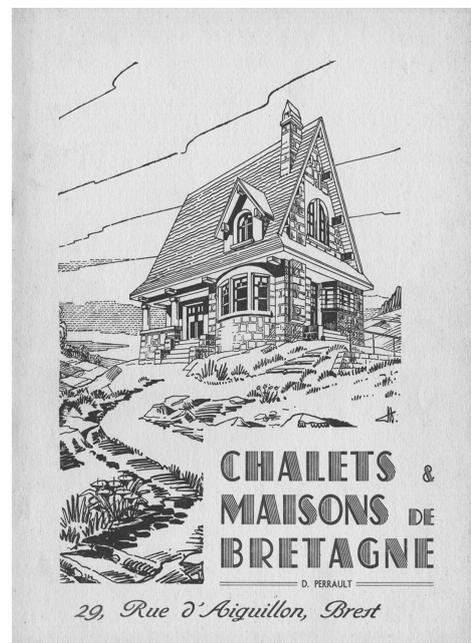


Fig 14: Plaquette de la société Chalets & Maisons de Bretagne, c. 1930.

¹⁵ S. Von Moos, « Chalets et contre-chalets », *Critical*, no. 6, 2010, pp. 67-79.

¹⁶ D. Le Couédic, « Le passé pour présente demeure ? », *Ethnologie française*, no. 42, 2012, p. 750.

Ce scindement du mouvement régionaliste sous plusieurs formes, va en fait l'affaiblir et annoncer son implosion. Le régionalisme, de manière générale, ne fera plus du tout le poids face au développement des nouveaux mouvements de l'ère du 20ème siècle approchant, tels que l'art déco et le mouvement moderne. Ces nouveaux courants de l'époque répondent bien mieux à l'émancipation recherchée de la société d'après guerre de 14-18.

Les nouvelles possibilités constructives dues au progrès apporté par l'industrialisation permettent de répondre aux questions primordiales telles que ; l'exode rural, l'explosion démographique et le besoin de logements ainsi que les vastes chantiers de reconstruction causés par le conflit de la première guerre mondiale (problématiques qui reviendront lors de la fin de la deuxième guerre mondiale).

Les principes de standardisation, rationalisation, de processus de simplification formelle et d'expérimentations nouvelles seront donc de rigueur, avec l'avènement de nouveaux matériaux comme l'acier, le béton et l'utilisation massive du verre. Ceci pour une société au service de l'industrie et afin de répondre à la forte demande de logement.

Les nombreux congrès internationaux d'architecture moderne, les fameux CIAM¹⁷, viendront soutenir cette doctrine nouvelle et détourneront peu à peu les réflexions depuis le local vers le global. La dynamique de la concurrence économique promeut un internationalisme grandissant pour les années folles qui suivront.



Fig 15: Ville détruite près de Saint-Mihiel, France, en juillet 1918.
Fig 16: Cliché des membres du CIAM de 1928, à La Sarraz en Suisse.

¹⁷ Congrès International d'Architecture Moderne

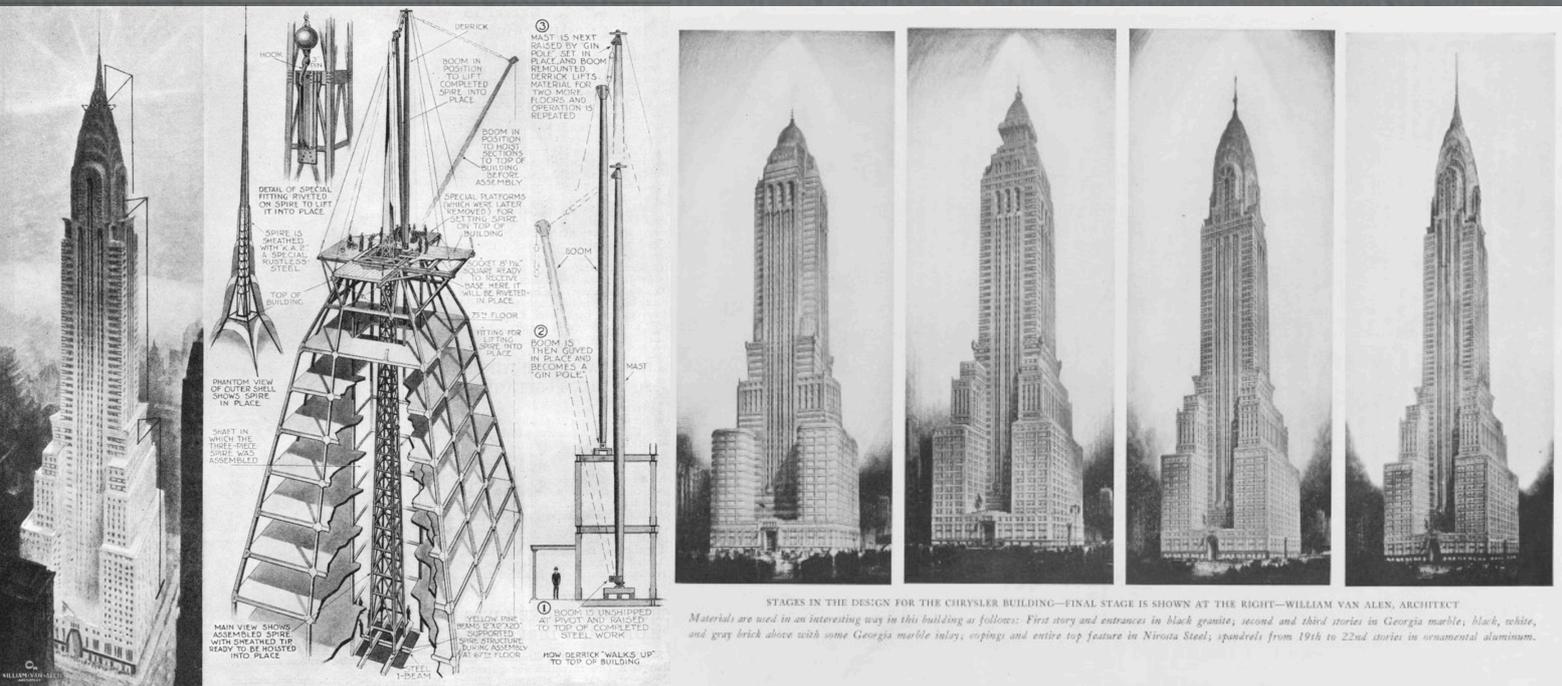


Fig 17: Concept constructif et esthétique Art déco du Chrysler Building, William Van Alen, New York, 1928.

Fig 18: Cliché du bar-tabac « Le Dôme » à Paris, symbole des années folles où de grandes icônes et artistes en tout genre se rassemblaient, 1921.

Lewis Mumford et l'équilibre entre le local et le global

Cependant en 1924, Lewis Mumford, un jeune Américain, historien des sciences technologiques et de la société industrielle va tenter de redonner du sens au concept régionaliste. Il va chercher à réinterroger cette notion en la confrontant à la fraîcheur de la pensée néo-mondialiste qui se propage, lui reconférant ainsi sa valeur environnementale perdue suite à des abus économiques et politiques.

Il semble en effet que les périodes suivant d'importants conflits, en l'occurrence la première guerre mondiale, sont synonymes de remises en questions de l'homme et du monde dans lequel il vit. Ugo Ribeiro résumera très bien la question fondamentale que se posera Mumford, par le biais de son ouvrage « *Sticks and Stones, American Architecture and Civilisation* » (1924).

« Il pose la question de fond à laquelle le régionalisme cherche inlassablement à répondre, comment vivre dans un monde fait de particularités sans les sacrifier et sans pour autant que l'Homme soit sacrifié au profit de celles-ci? En d'autre terme comment concilier modernisme et régionalisme, quel équilibre pour l'architecture du XXe siècle? »¹⁸.

Considérant qu'il faut impérativement prendre en compte l'importance du lieu comme il faut savoir prendre du recul sur le mouvement régionaliste lui même, ainsi que sur le mondialisme. Pour lui, ces deux termes, à savoir le régionalisme et le mondialisme, ne doivent pas être antagonistes mais doivent fonctionner ensemble afin d'atteindre le juste équilibre. Cet équilibre sera le juste milieu entre le local et le global. Il ne faut donc nier aucun des deux, mais savoir intelligemment tirer profit du premier de manière à enrichir le second.

Il expliquera que chaque culture régionale a un côté universelle. Simplement par le fait que, afin d'utiliser au mieux les ressources locales, il faut souvent avoir recours à des techniques dont les savoirs faire sont internationaux. En fin de compte chaque culture doit à la fois, être elle-même, mais doit également arriver à se transcender.

Ces questions seront évidemment le point de départ du régionalisme critique de Tzonis et Lefaivre. Ceci par le fait qu'il pose justement la notion de position « critique » que doit avoir le concepteur vis à vis du geste architectural qu'il insufflera, au sein du contexte sociétal dans lequel il se trouvera. Il veut lui restituer sa réelle valeur environnementale, tout en l'accordant aux moeurs de la société de l'époque. Il est nécessaire de conserver l'identité locale face à l'universalisation de l'architecture.

Il nous met tout de même en garde face au manque d'intérêt à mimer les anciennes réalisations passées. Ce qui importe c'est de les réinterpréter dans le contexte actuel. Selon lui, il vaudra même mieux abandonner l'histoire si celle-ci ne peut être utilisée pour répondre à des problématiques de notre époque, et fera ainsi en sorte d'éviter toutes interprétations fallacieuses que certains pourraient en faire.

Il appuiera sur l'inutilité de chercher absolument à vouloir utiliser des matériaux locaux, si ceux-ci ne sont pas adaptés aux fonctionnalités du bâtiment. C'est donc avant tout le fait qu'il soit capable d'ancrer une idée naissante dans le contexte social, historique, politique et culturel environnant, qui inspirera grandement Tzonis et Lefaivre.

Son esprit critique lui permettra de n'accepter aucune assertion sans mettre à l'épreuve la légitimité de cette pensée nouvelle face au monde qui l'entoure, ce qui rejoindra donc les idées même du régionalisme critique que nous connaissons.

¹⁸ U. Ribeiro, *L'espace, le lieu et le concours d'architecture : L'alchimie d'une qualité architecturale contemporaine*, 2012, p. 35.

Le régionalisme que prône Mumford est en rupture totale avec le mouvement régionaliste historiciste, se considérant comme absolument opposé au cosmique et ne prenant pas en compte la plus value que peut apporter la modernité. Ainsi qu'au régionalisme romantique, portant la forte valeur spirituelle du mouvement originel mais ne pouvant faire face aux réelles problématiques économiques et sociales des temps modernes.

Il dira d'ailleurs en 1924 que « *Les romantiques n'ont jamais pleinement affronté les problèmes sociaux et économiques qui accompagnent leur solutions architecturales. Le résultat étant, qu'ils ont dut dépendre de l'aide des forces et institutions qu'ils visaient à combattre à la base.* »¹⁹

Ce qui résumera bien les limites de ce régionalisme romantique vieillissant, dans ce contexte de monde en expansion constante où la société n'a d'yeux que pour l'avancée technologique. Désormais l'architecture est rapide, fonctionnelle, monumentale et peut se permettre d'aller frôler les nuages, avec ce qu'on appellera les « Skyscrapers »²⁰.

Plus tard en 1934, Mumford présentera son ouvrage « *Technics and Civilisation* ». Une étude critique sur les résultats sociaux causés par le développement de la technologie, qu'il soient positifs ou négatifs. Une tentative, faisant polémique, de dépeindre l'ascension de l'ère de la machine au cours des mille dernières années. Ce récit marqué par un engagement écologiste critique de la civilisation industrielle, posera des questions qui méritent toujours notre attention, près d'un siècle après leur rédaction.

Selon lui, certes le progrès nous a apporté son lot de bonne choses, tant au niveau des prouesses techniques désormais réalisables ainsi que dans l'apparition de nouveaux matériaux de construction. Mais il ne faut cependant pas omettre la déviance que la machinisation de la société peut causer au sein de notre civilisation. Celle-ci s'appuie sur des systèmes de contrôle, sur une culture du contrôle de par le commandement à distance, l'aliénation humaine ainsi que le système hiérarchique oppressant.

Dans « *The transformations of Man* » en 1956 , il dira ceci :

« *Sur le plan économique, l'ordre nouveau s'est appuyé dans une large mesure sur l'exploitation violente imposée aux cultivateurs et aux artisans par une minorité armée et toujours menaçante, intrus itinérants ou seigneurs locaux fortement retranché. Car la civilisation a entraîné l'assimilation de la vie humaine à la propriété et au pouvoir, ces deux derniers termes ont en réalité pris le pas sur la vie. Le travail a cessé d'être une tâche accomplie en commun. Il s'est dégradé pour devenir une marchandise achetée et vendue sur le marché.* »

Plus tard, dans « *The Myth of the Machine* » de 1967, il critiquera la tendance moderne de la technologie, mettant l'accent sur une expansion constante et illimitée de la production et du remplacement. Il y expliquera que ces objectifs vont à l'encontre même de la perfection technique, de la durabilité, de l'efficacité sociale et globalement de la satisfaction humaine.

Cette puissance de la machine, au sens général, contribue à une dégradation d'activités humaines autrefois autonomes. Cela donne place à une culture déshumanisée qui produira de ce fait, une architecture inhumaine et impersonnelle.

Imaginant déjà « l'après » de la civilisation qu'il qualifiera de méga-machine, la position de Lewis Mumford est plus qu'affirmée.

¹⁹ L. Mumford, *Sticks and Stones, American Architecture and Civilisation*, 1924, p. 119.

²⁰ Les « gratte-ciel »

On y voit presque une cause luttant contre la perte de collectivité humaine et une mise en garde vers ce nouveau monde constitué par la technologie nouvelle et la quête effrénée du progrès. Il est important de repenser le régionalisme en termes de régions impliquant la prise en compte des relations humaines et des relations avec l'éco système.

Cela semble plus judicieux que d'appliquer sans but et assez naïvement les doctrines découlant d'une pseudo omniscience de l'ordre nouveau, menant l'humanité à sa perte. C'est uniquement de cette manière que la réalisation architectural final pourra prétendre avoir une portée bénéfique aussi bien régionale qu'universelle.

Pour l'historien le mouvement régionaliste doit prendre une nouvelle forme. Il doit être perçu comme un engagement avec le monde global et universalisant. Une sorte de processus constant de négociation entre local et global, prônant une approche plus humaniste.

« Grâce aux écrits de Mumford, nous pouvons percevoir la vision d'une approche multidimensionnelle, multifonctionnelle et interdisciplinaire de l'environnement bâti capable de faire face aux nombreux facteurs qui façonnent les nouvelles réalités de l'après-guerre.

Impliquant l'identité, la durabilité, la mémoire et la communauté. Enfin, le régionalisme de Mumford a libéré la pratique d'habitudes plus anciennes et plus contraignantes et a ouvert de nouvelles possibilités pour façonner le monde. »²¹

Le point de vue de Lewis Mumford concernant le mouvement sera très influent et considéré comme avant coureur pour le « remaniement » critique que va subir le régionalisme par le couple Tzonis/Lefaivre durant les années 80.

²¹ Ayca Ata, Architecte et enseignante à l'université de Hartford concernant « la théorie du régionalisme de Lewis Mumford », 2012.

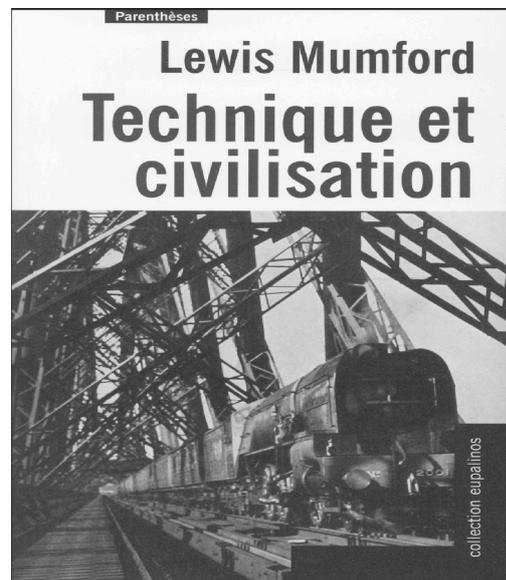


Fig 19-20: Clichés du film « Les temps modernes », réalisé par Charlie Chaplin, 1936.

Fig 21: Couverture de l'ouvrage : Mumford, Lewis. *Technique et civilisation*, Parentheses, 2016.



Fig 22: Illustration du film dystopique « Metropolis » de Fritz Lang, 1927.

« Le danger vient du fait que, depuis que Francis Bacon et Galilée ont défini les nouveaux buts et méthodes de la technique, nos grandes transformations physiques ont été accomplies par un système qui élimine délibérément la personnalité humaine dans sa totalité.

Ne tient aucunement compte du processus historique, exagère le rôle de l'intelligence abstraite, et fait de la domination de la nature physique, et finalement de l'homme lui même, le but principal de l'existence.

[...] Ce monde métropolitain, alors, est un monde où la chair et le sang sont moins réels que le papier et l'encre [...]. C'est un monde où les masses de gens, incapables d'avoir un contact direct avec des moyens de vie plus satisfaisants, vivent par procuration, en lecteurs, spectateurs, en observateurs passifs : un monde où ils acclament hystériquement le drapeau ou l'état politique, et où, dans leurs propres quartiers, leurs syndicats, leurs églises, ils n'effectuent même pas les actes citoyens les plus élémentaires.

Vivant ainsi, années après années, en seconde main, séparés de la nature extérieure et non moins séparés de la nature intérieure, amants et parents, handicapés par la routine de la métropole et par le spectre constant de l'insécurité et de la mort qui plane sur ces tours intrépides et sur ces sombres ruelles – vivant ainsi, les masses d'habitants demeurent dans un état quasi-pathologique. »

Mumford, Lewis. « Authoritarian and Democratic Technics », *Technology and culture*, Vol V, no. 1, 1964, pp. 1-8.

L'hégémonie du Modernisme et la naissance du Style International

Mais pour l'instant, l'heure est au conflit. Quelques années après la parution des premiers ouvrages de Mumford, en septembre 1939, la deuxième plus grosse bataille armée à l'échelle planétaire est déclarée. Le monde va re-plonger dans l'atrocité de la guerre. Durant cinq longues années, la vie des hommes et des femmes va être complètement bouleversée. A nouveau mis à l'arrêt, comme gelé dans le temps, le train de vie quotidien de l'humanité va être remplacé par l'attente interminable de la fin du cauchemar qu'ils sont en train d'endurer.

Pourtant tous les secteurs ne sont pas à l'arrêt. Le domaine industriel, lui, tourne à plein régime. La centralisation de l'activité économiques insufflé aux usines, toutes catégories confondues (armement, textile, transport, tabac,..), ainsi qu'aux domaines technoscientifiques afin d'alimenter la machine de la guerre, causera de lourdes conséquences pour le monde d'après 39-45.

Les répercussions les plus gravissimes seront évidemment celle du plus important bilan en terme de pertes humaines, faisant de ce conflit le plus meurtrier de l'histoire, mais aussi celle de l'altération, sans précédent et irréversible de notre planète, que ce soit en terme de ressources exploitées et d'émissions de CO2.

Mais l'impact, certes moins direct mais plus insidieux, est celui que va subir la société des « Trente glorieuses »²². Au lendemain de la seconde guerre mondiale, la reconstruction est le mot d'ordre en Europe, qu'elle soit matérielle (villes, villages, édifices) ou sociale (baby boom, émancipation,..).

C'est alors que va entrer en jeu le plan « Marshall ». C'est un programme d'aide financière mis en place en 1948 et visant à aider l'Europe à se reconstruire. Cela dans le but de subvenir aux besoins de la population européenne faisant face à la misère d'après guerre, mais aussi de pouvoir accorder des prêts aux familles pouvant ainsi prétendre à vivre le « rêve américain ». L'idée selon laquelle n'importe quelle personne, de par son travail, sa détermination, pourra prospérer et être propriétaire de biens lui accordant un certain confort. Cette idée émane de la valeur fondamentale de « l'égalité des chances ».

Ceci n'étant pas sans contrepartie, les pays bénéficiant de ces « subsides » doivent en échange accepter de se conformer à la politique capitaliste libérale, étant le modèle économique des Etats-Unis. Une sorte d'investissement sur le long terme pour les USA, puisque dorénavant la société consumériste américaine possède de nouveaux clients.

Les européens, entrant désormais au sein de cette culture de consommation, leur permettront ainsi de faire fructifier leur marché économique et d'asseoir le monopole monétaire du dollar dans le but escompté de devenir une puissance hégémonique. Ce plan d'aide ne fera en réalité qu'augmenter l'influence Américaine sur l'Europe avec la célèbre « American Way of life », au détriment parfois de la richesse culturelle de certains pays ayant une histoire civilisationnelle beaucoup plus ancienne.

Ce capitalisme prenant de plus en plus de place, sera sans nul doute une des conséquences de ce mondialisme grandissant et donc de l'universalisation de la société, y compris de l'architecture.

²² Terme définissant la période de forte croissance économique des 30 années suivant la deuxième guerre mondiale

Sans oublier que l'économie de guerre permettra l'enrichissement de différents industriels ayant tiré profit de celle-ci et qui par la suite, deviendront les grandes multinationales d'aujourd'hui. Certaines entreprises parlent de patriotisme et de contribution à la « victoire finale » mais comme le dit l'écrivain et critique littéraire français, Anatole France : « *On croit mourrir pour la patrie, on meurt pour les industriels* ». ²³

En effet les grandes épopées industrielles commencent grâce aux conflits. Prenons la France, à titre d'exemple. « *De grandes figures comme Louis Renault ou Ernest Mattern chez Peugeot, s'imposent dans l'histoire de leurs entreprises, et ces industriels, parfois en accord avec l'état, parfois sans accord, contribuent aussi puissamment à l'effort de guerre (en produisant véhicules et obus) qu'à la croissance de leur propre empire industriel* » ²⁴ écrivent les historiens Antoine Prost et Jay Winter. Tout simplement car l'argent reste le nerf de la guerre. (Raymon Aron, *Paix et guerre entre les nations*, 1962).

Face à l'immense pénurie de logement qui s'en suivra, un promoteur américain appelé William Levitt sera considéré comme l'homme providentiel. Revenant du front, où il y a travaillé comme installateur de fortifications militaires, il s'inspirera du principe de rendement industriel de la construction en série de ces aménagements pour édifier au plus vite et à partir d'éléments préfabriqués.

La production à la chaîne permettant une meilleure rentabilité en terme de rapport coût-bénéfice sur une période de temps très courte, donnera naissance à la construction de masse de logements identiques et standardisés. C'est ce qu'on appellera les lotissements périurbains « Levittowns ».

Ces mêmes logements qui seront fournis en électricité, chauffage et eau par des fournisseurs, étant en réalité de gros lobby d'industriels ayant passé des accords avec les promoteurs immobiliers tels que Levitt pour assurer un marché lucratif à double sens. D'ailleurs, de lourdes campagnes marketing verront le jour, afin de vanter les bienfaits de l'électricité et de pousser les familles à en consommer toujours davantage. Cela au détriment de toute conscience environnementale, étant donné que ces industries sont exclusivement alimentées par des énergies fossiles comme le charbon et le pétrole.

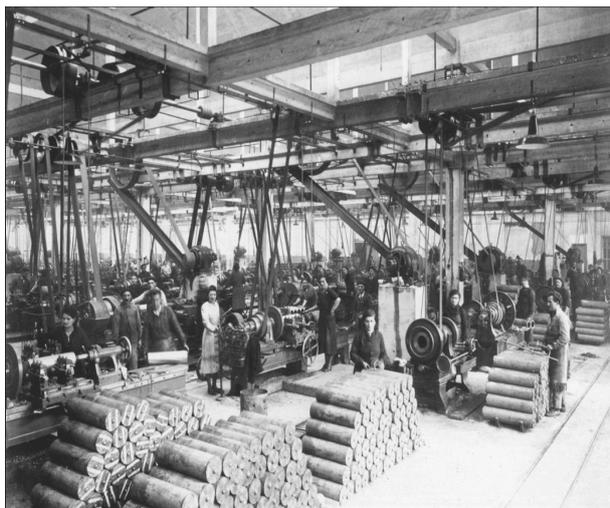


Fig 23: Atelier de fabrication de munitions organisé par Ernest Mattern, usine Peugeot à Audincourt, 1917.



Fig 24: Ouvrières au travail à la British Munitions Supply Company, Verdun, 1916.

²³ A. France, Paru dans le quotidien Français « *L'humanité* » de J. Jaurès, 1922, pp. 2-10

²⁴ A. Prost, J. Winter, *Penser la Grande Guerre*. Un essai d'historiographie, Paris, Seuil, 2004, p. 163

Au niveau architectural, cela rentre donc dans la lignée du style moderne, on y prône une approche plus utilitaire, fonctionnelle, « honnête » et économiquement intéressante (à la fois pour les usagers mais aussi pour les constructeurs et investisseurs). La production de masse paraît plus facile, plus rapide, moins chère et s'appuie fortement sur les nouveaux matériaux permettant l'avènement d'une nouvelle forme architecturale et d'une réforme sociale tendant vers une société plus ouverte et transparente.

Façonné par les activités des beaux arts moderne en Europe, de par le mouvement hollandais De Stijl, de Le Corbusier en France, du Deutscher Werkbund ainsi que du Bauhaus en Allemagne avec Walter Gropius et Mies van der Rohe, cette arrivée du courant moderne aux états Unis va prendre le nom de Style International.

Ce mouvement naissant, qui sera une sorte de dérivé « américanisé » du modernisme, couvrira l'ensemble des 30 glorieuses. Même si ses premières formes apparaissent déjà en Europe occidentale dans le début de l'entre-deux-guerres, son nom officiel, donné par Hitchcock et Johnson ainsi que son « officialisation » ne se fera qu'en 1932 à l'occasion du MoMa (Museum of Modern Art) à New York. Philip Johnson étant lui même directeur du département d'architecture et design au MoMA à cette époque.

Les caractéristiques sont semblables à celles du modernisme. Rupture totale avec les traditions du passé, volumes épurés et lisses dénués de toutes ornementsations, principe de régularité ainsi que de plan libre et façade rideau. Préfabriqué et visant une édification verticale (adapté au plan hippodamien de New York) il exclu, ou presque, tout élément le différenciant d'un autre bâtiment du même mouvement et ne prend pas en compte la région ou la spécificité du lieu où il s'implante. Une sorte d'oeuvre d'art moderne transposable partout et nul part à la fois, dénué de tout sens.

Ces événements chaotiques que sont les deux guerres mondiales, suivi par de grands projets de reconstruction des villes vont donc constituer une base solide de la globalisation sur laquelle va pouvoir s'appuyer la notoriété de ce Modernisme et du style International en pleine expansion. En effet ces périodes ont permis l'expérimentation des nouveaux principes de ces mouvements, plus rationnels et fonctionnels avec de nouveaux matériaux innovants. Ces styles architecturaux, mieux adaptés aux besoins sociétaux d'après guerre vont donc s'étendre partout sur le globe, et perdureront de longues années.



Fig 29: Le Havre en Normandie, France, 1945.



Fig 30: Vue aérienne de « Levittown city », Pennsylvanie, 1959.

« Pour le Mouvement moderne, la réponse au défi de l'époque était l'abandon des traditions, le refus du passé.

Les progrès technologiques ont conduit à une rupture de la relation organique qui existait entre les individus et leur culture.

De ce fait, le développement naturel de la tradition ne pouvait plus se poursuivre parfaitement.

Le couple tradition et modernité, est-il une éternelle contradiction-opossition-association en architecture? »

Heynen, Hilde. *Architecture and Modernity : A critique*, 1999, p.78.

Via Orgilles, Celia. « Le modernisme en architecture, une table rase? », Mémoire de fin d'études, ULG Liège, 2019.



Fig 31: Seagram Building, par Mies van der Rohe et Philip Johnson, considéré comme l'icône du Style International, New York, 1958.

Fig 32: Vastes chantiers de reconstructions d'après guerre, Système poteaux-poutres béton, principes modernistes, 1950.

Fig 33: La cité Radieuse à Marseille, de Le Corbusier, 1950.

Les Post-Modernes face à l'homogénéisation Moderniste

Ce n'est que dans les années 70 que va arriver le postmodernisme. Un mouvement réactionnaire couvrant l'ensemble de cette décennie et qui va donner naissance à plusieurs autres courants durant les années 80, dont le régionalisme critique.

Ces nouveaux concepts serviront de réponses critiques face à l'architecture moderne dominante que les nouveaux architectes postmodernes perçoivent comme rigide et dépouillée de toute émotion. Cette architecture impersonnelle privée de beauté et d'individualité entrave le sens de la communauté et de la solidarité.

Ils vont tenter de surmonter le désenchantement du monde, après la désagrégation des repères culturels, religieux, et de la tradition de manière générale. Les architectes post-modernes cherchent à rétablir une connivence avec le public en réponse au dénuement formel standardisé du Style International moderniste.

Célia Orgilles dans son mémoire de fin d'études en 2020 : « *Le modernisme en architecture, une table rase?* » dira ;

« *L'acharnement pour une société du progrès, s'est-il réalisé au détriment des qualifications en termes d'usage de l'espace, en termes d'identité et d'appropriation ?*

Les nombreuses critiques émises par la Team X, Oscar Newman ou encore l'activiste Jane Jacobs, concernaient les dérives des constructions du modernisme pour « leur gigantisme, l'anonymat, l'uniformisation des logements ainsi que la monotonie du paysage ».

La démolition du grand ensemble du Pruitt-Igoe à Saint-Louis en 1972, scelle la fin d'une époque pour Charles Jencks. Il disqualifie le Mouvement moderne en architecture et annonce l'avènement du post-modernisme.

Selon Kenneth Frampton, le dessèchement provoqué par la tabula rasa aurait joué un rôle déterminant dans la destruction urbaine et expliquerait l'abandon d'une posture visionnaire au profit d'une approche contextualiste et anti-utopiste.

La contestation d'un appauvrissement du contexte urbain met alors en cause les tendances d'une « abstraction inhérente et sa rationalité cartésienne ». Les postmodernes ont pris conscience de la déchéance provoquée par les codes réducteurs du modernisme. Ils plaident pour un respect du contexte existant, posture critique que partageaient Colin Rowe, puis Robert Venturi dans « Complexity and contradiction in Architecture ».

La radicalité du Mouvement moderne s'est révélée dans un premier temps avec l'utilisation de la table rase qu'ils justifiaient par un souci de rationalité, mais également, nous le montrerons, par recherche de vérité et d'authenticité. Cela s'est soldé par des échecs selon les postmodernes, certes, mais il y avait une raison à leur volonté et à leurs agissements. L'environnement avait changé, il se développait constamment, l'individu avait un sentiment de désorientation, plus rien ne le liait à quelque chose d'authentique. »²⁵

Cela annonce donc les limites, voir le déclin du modernisme. Les post-modernes veulent proposer quelque chose d'autre que la fameuse « tabula rasa » et la clarification formelle. Ils acceptent l'emploi de la technologie nouvelle, mais en la faisant mieux communiquer avec l'utilisateur. Ils ne sont pas contre la société industrielle, mais veulent lui donner une dimension, un imaginaire allant au delà du machinisme écrasant de l'aura moderne.

²⁵ C. Orgilles, *Le modernisme en architecture, une table rase?*, Mémoire de fin d'études, 2019, p. 19



Fig 34: Grands ensembles à Sarcelles, France, construit entre 1950 et 1970.



Fig 35: Quartier d'habitat « Pruitt-Igoe », Missouri aux Etats-Unis, construit en 1950. Sa destruction en 1972 est emblématique et annonce, pour beaucoup, le déclin du modernisme.

Kenneth Frampton et l'architecture de résistance à la mondialisation

Kenneth Frampton est un architecte, critique et historien britannique, qui va infuser un sang neuf, pour ainsi dire, à la théorie de Tzonis et Lefaivre aux alentours de 1981.

En 1993, il théoriserait architecturalement ce régionalisme critique dans un essai intitulé « *Toward a Critical Regionalism : Six points for an Architecture of Resistance* ». ²⁶

Cette « résistance » dont il parle, résulte en réalité de son ouvrage « *Modern Architecture : A Critical History* » paru en 1980, et à laquelle il veut faire face.

Il y produira une critique du mouvement moderne dominant la scène architecturale depuis la première guerre mondiale, où il nous expliquera que suite à cette période de destruction et de peur, le modernisme s'est annoncé comme un mouvement libérateur auprès du peuple.

De par ses matériaux innovants issus de l'avancée technologique et de sa doctrine rationaliste, les architectes modernes vantent les capacités du courant à pouvoir répondre aux problématiques contextuelles d'après guerre, énoncées plus haut, et mieux correspondre à l'idéologie progressiste en place.

Pourtant, Selon Kenneth Frampton, cela n'a pas eu l'effet escompté. Au contraire, le courant apporta son lot d'insécurité mais aussi d'instabilité économique et sociale. En effet l'architecture s'est appauvrie et n'entretient plus la même proximité avec l'homme. On remarque une perte de l'artisanat au profit du processus mécanique, le rapport à la matérialité qui se ternit, les espaces semblent sans âme ni atmosphère particulière. Tandis que le lieu n'est plus que le réceptacle de l'édifice et ne joue plus aucun rôle quant à la réflexion et à la conception de l'oeuvre architecturale. La victoire de la civilisation universelle a mis à genoux la culture autochtone ou toutes autres traditions spécifiques, pouvant apporter de la consistance à l'architecture.

Désormais cette même architecture est dirigée par des impératifs de production et est rapportée à des termes aussi froids que ; service, bien, ou encore marchandise. Perdant ainsi toute sensibilité et subtilité. Cette dissociation entre l'homme et son espace habité fera en sorte que celui ci ne sache plus s'identifier à son environnement. Ce manque d'appropriation et d'identification donnera lieux aux déviations que dénonceront Jane Jacobs et Oscar Newman dans leurs théories d'urbanisme. Présenté dans des ouvrages tels que « *Defensible Space ; Crime Prevention Through Urban Design.* » ou encore « *The Death and Life of Great American Cities* » tous deux publiés entre les années 60 et 70.

Il fera aussi dans cet ouvrage une analyse poussée de la société et de la production architectural des années 60-80, ainsi que des mouvements contemporains « postmoderne ». Constatant que le monde prend un tournant sans pareil, et de ce fait, l'architecture aussi, il regarde ce changement d'un oeil avisé.

Lorsqu'il s'approprie l'idée de Tzonis et Lefaivre, celle-ci deviendra synonyme d'une résistance plus franche à l'homogénéisation impulsée par la culture techno-scientifique et capitaliste. Il voit dans ce mouvement une pratique « *Grâce à laquelle une culture locale de l'architecture se développe avec la conscience d'exprimer une opposition à la domination d'une puissance hégémonique* » ²⁷.

²⁶ K. Frampton, « Toward a Critical Regionalism: Six points for an architecture of resistance ». *Postmodernism: a reader*, no. 20, 1993, p. 268.

²⁷ K. Frampton, « Place-form and cultural identity : Reflections on Architecture and the postmodern Condition », *Art Monthly*, 116, 1988, p. 56.

Sa lecture critique de la société moderne porte sur plusieurs points de résistance ; le rapport entre la culture et la civilisation, l'avènement et la chute des avants gardes, le régionalisme critique et la culture mondiale, la résistance du lieu, la culture opposée à la nature et le visuel opposé au tactile.

Face cette dérive du monde vers une globalisation imminente, il appuiera ses propos de manière philanthrope par la question prépondérante et paradoxale du philosophe Français Paul Ricoeur. « *Comment se moderniser, et retourner aux sources ? Comment réveiller une vieille culture endormie et entrer dans la civilisation universelle?* ».28

Frampton déplore le fait que l'essor de cette culture monde réduise le champ d'action de l'architecture et ne produise presque plus que des constructions tirées du style Internationale, n'étant lui même qu'un simulacre du mouvement moderne.

Mais tous deux restent convaincus par le fait qu'il ne soit pas trop tard pour sauver l'identité locale sans pour autant tourner le dos à la mondialisation qui semble inévitable.

Le problème ne se trouve pas tant être la mixité culturelle que la globalisation peut nous apporter, loin de là. Mais plutôt le fait que le succès et les influences d'une culture, disons américaine à titre d'exemple, notamment avec le style international en ce qui concerne le domaine de l'architecture, fasse en sorte que d'autres cultures ayant parfois un patrimoine beaucoup plus riche et ancien, s'effacent complètement. Ceci en vue de céder la place à une culture qui semble prédominante à l'échelle internationale. Frampton la jugera de ; trop envahissante, trop formelle et effaçant les particularités locales.

Or si les cultures commencent à perdre leurs caractéristiques distinctives, c'est la diversité culturelle mondiale qui se perd.

À l'image du mariage entre le local et le global de Mumford, l'harmonie recherchée par Frampton réside dans la capacité des civilisations et des régions à se nourrir de la culture universelle tout en se ré-ancrant dans leur tradition régionale.

Frampton soulignera que « *La force d'une culture régionale réside en effet dans sa capacité à cristalliser le potentiel artistique et critique local tout en réinterprétant les influences de l'extérieur* ».29

Une sorte de stratégie culturelle militante et faisant opposition à la culture globale plutôt qu'en une manière de véhiculer mondialement des aspects locaux comme le faisait le régionalisme économique. Pour lui, l'une des principales force de ce régionalisme critique c'est de pouvoir acquérir une autonomie culturelle, politique et sociale opposée au formalisme du modernisme ainsi qu'à son conditionnement par l'optimisation technologique.

Frampton nous explique que le processus de cette approche nouvelle se fait en deux temps. Le premier temps consiste à déconstruire le spectre de la culture monde cité plus haut, et de ce fait, mettre de coté toute l'hétérogénéité amené par la mondialisation au sein de la région.

Le second temps quant à lui, demande d'avoir une vision critique de tous les apports contradictoires que propose cette culture globale de masse. Notamment vis à vis de l'utilisation des techniques et des technologies récentes visant à optimiser le temps de réalisation et la facilité de construction, au détriment d'une architecture sensée, justifiée et en accord avec le contexte.

28 P. Ricoeur, *Civilisations et cultures nationales, Histoire et vérité*, Point essais 2001, 1955, pp. 328-330.

29 K. Frampton, *L'architecture moderne - Une histoire critique*, Thames Hudson, 2006, p. 343.

« La position de Frampton renvoie donc une fois de plus au fantasme de l'environnement, de la maîtrise du paysage, de la symbiose de l'architecture avec son lieu (la nature), l'implantation parfaite et unique qui donne sens à l'architecture. » Ugo Ribeiro, dans « L'espace le lieu et le concours d'architecte »³⁰, y voit là une architecture localisée.

Une position que l'on retrouve dans le travail de l'architecte italien Mario Botta ainsi que l'architecte portugais Alvaro Siza ou encore Peter Zumthor en Suisse, pour ne citer qu'eux. Pour Siza la tradition est un enjeu pour l'innovation, il puise son inspiration parmi les ressources locales traditionnelles et les techniques artisanales. Il rejoint la théorie du régionalisme critique de par sa volonté à répondre à des problèmes concrets et actuels à l'aide du patrimoine culturel utilisable de sa terre natale. Permettant ainsi de conserver, voir de renforcer, le rapport que les habitants entretiennent avec leur environnement. Le local y empreinte là non seulement au globale, mais aussi au national.

Il faut souligner que cette manière de revaloriser l'histoire tout en l'adaptant au contexte de son époque, afin d'enrichir la signification architectural, est très différente du procédé utilisé par la très contestée « Strada novissima »³¹ à la biennale de Venise en 1980.

Cette « promotion » de l'histoire par l'architecte Paolo Portoghesi, semble en réalité un détournement de celle-ci en vue de justifier une pseudo architecture nationaliste revendiquant son territoire, l'avis que partagera Carmen popescu, historienne de l'art et de l'architecture dans « *The figure of knowledge conditioning architectural theory 1960-1990* » (2020).

Un exemple concret de ce qu'avançait Lewis Mumford lorsqu'il parlait d'interprétation fallacieuse de l'histoire comme dit plus haut. Dans le cas de Siza, ce processus est justifié car ce n'est pas un simple mimétisme d'éléments historiques où il jouerait avec les symboles du passé mais plutôt une réinterprétation contemporaine et adaptée.

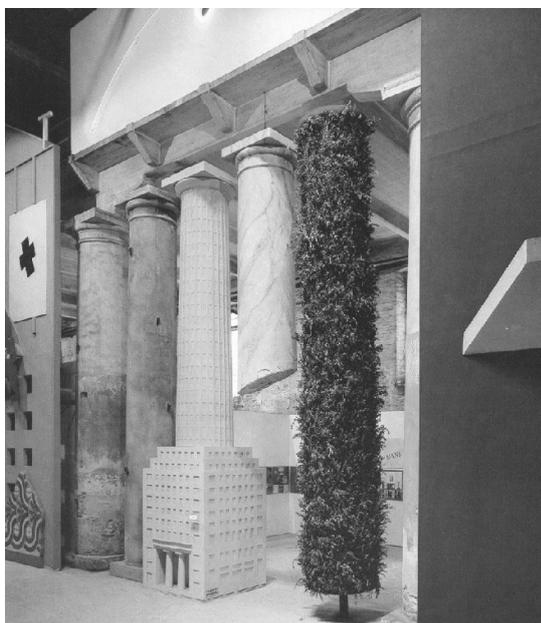


Fig 36: « The presence of the past », façade du projet *Strada Novissima*, de Paolo Portoghesi à la Biennale de Venise, 1980.



Fig 37: Suite façade *Strada Novissima*, première Biennale d'architecture de Venise, Italie, 1980.

³⁰ U. Ribeiro, *L'espace, le lieu et le concours d'architecture : L'alchimie d'une qualité architecturale contemporaine*, 2012, p. 41.

³¹ La toute première exposition lançant le débat international du post-modernisme

En ce qui concerne l'éthique du bâti par Mario Botta, il exprime aussi assez bien cette relation entre le questionnement du lieu et son adaptation aux méthodes extérieures. Pour lui, l'oeuvre architecturale est la concrétisation synthétisant à la fois la pensée de l'architecte et la réalité.

Il parle de « cultiver le site », son histoire au sens géologique, agricole ou encore culturel, se voit inscrit dans la forme et la réalité matérielle de l'oeuvre. Cette inscription, qui provient d'une « incrustation » du bâtiment dans le site, présente de nombreux niveaux de significations puisqu'elle a la capacité d'incarner, dans la forme bâtie, la préhistoire du lieu, son passé archéologique mais aussi son entretien et ses transformations ultérieures au cours du temps. Là où la tabula rasa de la modernisation aurait tendance à « construire le site » pour en faire un site plat, constituant clairement un geste autocratique qui aspirerait à une condition de non-lieu absolu.

La contextualisation est enrichissante pour l'architecte mais aussi pour la société, car cela lui permet de considérer qu'il existe des professions périphériques à prendre en compte en vue de bonifier le projet. Certains de ses projets s'implantent non loin des Alpes et mêlent alors le travail de l'architecte à celui des ingénieurs, des géomètres, d'artisans en tout genre comme les tailleurs de pierres dans ce cas-ci et bien d'autres corps de métier qui renforceront la qualité de l'architecture. L'oeuvre de tout ce petit monde sera alors capable de combler les demandes de l'Homme et de la société dans laquelle il vit.

Cette même contextualisation de l'architecture est, de ce fait, une manière de rendre compte des nouvelles questions qui marquent la société et les changements qu'elle subit.

La conscience de la qualité figurale du paysage, c'est à dire la perception du paysage devenant une perception esthétique peut se faire de deux manières expliquera Vittorio Gregotti, architecte et théoricien influent, léguant la plupart de ses principes à l'école d'architecture de Tessin (dont fait partie Botta, et qui s'en inspirera grandement).

Soit cette conscience à un rapport avec la symbolique du lieu. C'est à dire que tel ou tel lieu choisi par un individu est chargé de sens à ses yeux car il lui est familier, regorge de souvenirs ou lui fournit une émotion quelconque. Ce rapport au site sera défini comme « direct » par V. Gregotti. L'autre positionnement possible est bien entendu « l'indirect », qui lui, passe par la perception d'une représentation quasi objective que l'on a eu de celui-ci à travers divers supports de représentations comme la peinture, la musique, le cinéma, les romans,...

Cette perception de l'espace et de sa dynamique spatiale et temporelle est un des points qu'aborde K. Frampton. Cette méthodologie de projet de questionnement profond sur l'idée de paysage et de nature, non pas comme une force indéchiffrable mais comme un ensemble de substrat matériel dont le projet doit révéler les raisons et les relations, résume bien là le travail de Botta, Siza, Zumthor et bien d'autres partageant cette sensibilité régionale.

L'environnement ne doit pas être un site où se perd l'architecture mais à l'inverse un matériau extrêmement riche pour le projet d'architecture.

Il dira d'ailleurs « *Si l'ont part du principe d'enracinement, comme la réalisation architecturale se trouve posée sur le sol, l'environnement devient le matériau prédominant de l'oeuvre architecturale* ». ³²

Le point commun qu'ont ces architectes, ayant des idées convergentes à celles du régionalisme critique, même si ils ne le revendiquent pas forcément, est qu'ils sont attentifs et sensibles aux facteurs et caractéristiques propres au site. Comme la lumière, la topographie, l'ambiance du lieu, le climat ou encore le relief.

L'immersion du lieu est nécessaire pour pouvoir « cultiver » le lieu. (Terme de Frampton)

³² V. Gregotti, *Le territoire de l'architecture*, l'Équerre, 1966, p. 167.

Le mouvement choisit donc avec précaution, minutie, précision les éléments régionaux à introduire dans l'architecture pour entrer en contact avec l'homme et la société. Ces éléments seront nommés les « place-defining » dans une logique de pertinence et de connexion avec le territoire.

Un autre sujet abordé par Frampton en 1983 sera d'ailleurs le tactile comme expérience sensorielle.

« L'homme possède 5 sens, il lui semble donc important de tous, ou presque tous, les solliciter dans le but d'appréhender l'environnement et l'oeuvre architecturale avec le plus de justesse et de poésie possible »³³.

La capacité du corps à lire ce qui l'entoure en des termes autres que ceux de la vision seule (matière, chaleur, humidité, bruit, odeur..) suggère là, la lutte face à la domination de cette technologie universelle plate, terne, incolore, inodore et insipide.

Ainsi le régionalisme critique cherche à compléter notre expérience visuelle en réactivant la gamme complète et variée de nos perceptions sensorielles qui nous habitent. Tentant d'équilibrer ainsi la priorité accordée à l'image et à l'interprétation, parfois insensible, que nous nous faisons de notre environnement.



Fig 38: Restes d'une vieille bâtisse à Riva San Vitale, Suisse.



Fig 39: « Single family house » de Mario Botta à Riva San Vitale, Suisse, 1973.

³³ G. Toussaint, *Le régionalisme critique chez Peter Zumthor, l'analyse de la « Chapelle sainte Bénédicte » et les « Thermes de Vals »*, Mémoire de fin d'études, 2018, pp. 39-40.

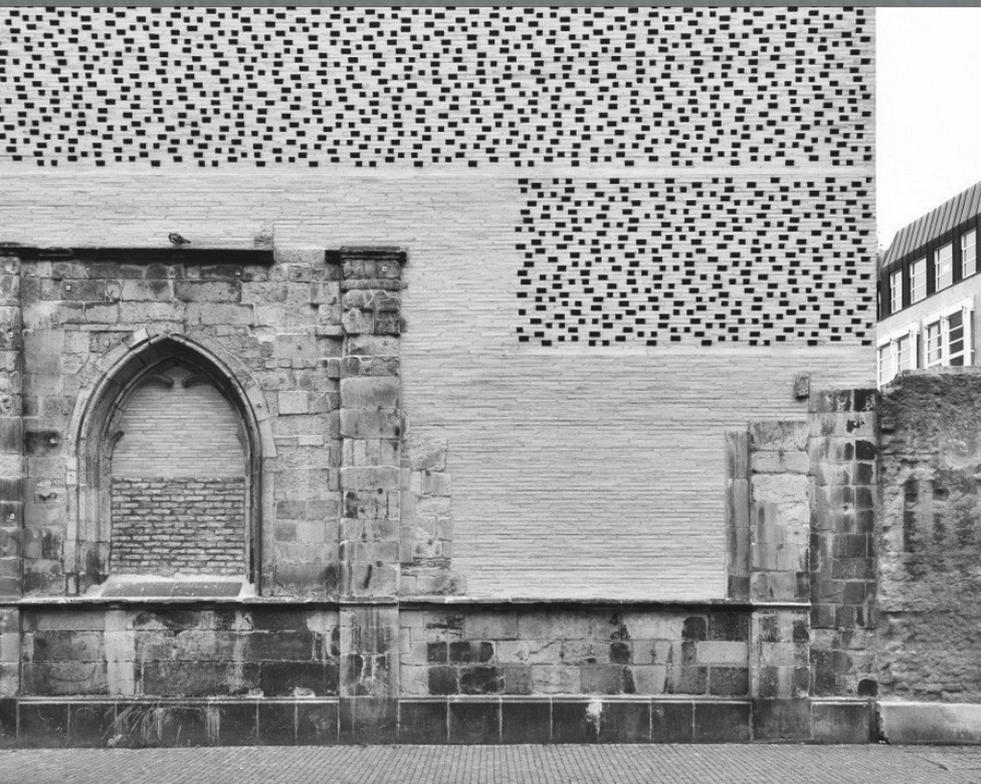


Fig 40: Musée « Kolumba » de Peter Zumthor, Cologne en Allemagne, 2007.

Fig 41: Chapelle « Capela do Monto », de Alvaro Siza, Portugal, 2018.

Fig 42: « Vacation homes Leis » de Peter Zumthor, Vals en Suisse, 2016.

Fig 43: « Chapelle Sainte Bénédicté » de Peter Zumthor, Sumvitg en Suisse, 1988.

« En même temps qu'une promotion de l'humanité, le phénomène d'universalisation constitue une sorte de subtile destruction, non seulement des cultures traditionnelles, ce qui ne serait peut-être pas un mal irréparable, mais de ce que j'appellerai provisoirement, le noyau créateur des grandes civilisations, des grandes cultures, ce noyau à partir duquel nous interprétons la vie et que j'appelle par anticipation le noyau éthique et mythique de l'humanité.

Le conflit naît de là ; nous sentons bien que cette unique civilisation mondiale exerce en même temps une sorte d'action d'usure ou d'érosion aux dépens du fonds culturel qui a fait les grandes civilisations du passé. Cette menace se traduit, entre autres effets inquiétants, par la diffusion sous nos yeux d'une civilisation de pacotille qui est la contrepartie dérisoire de ce que j'appelais tout à l'heure la culture élémentaire.

C'est partout, à travers le monde, le même mauvais film, les mêmes machines à sous, les mêmes horreurs en plastique ou en aluminium, la même torsion du langage par la propagande, etc. ; tout se passe comme si l'humanité, en accédant en masse à une première culture de consommation était aussi arrêtée en masse à un niveau de sous-culture.

Pour entrer dans la voie de la modernisation, faut-il jeter par-dessus bord le vieux passé culturel qui a été la raison d'être d'un peuple ? Il fallait donc d'abord retrouver cette personnalité profonde, la ré enraciner dans un passé afin de nourrir de sève la revendication nationale.

D'où le paradoxe : il faut d'une part se ré enraciner dans son passé, se refaire une âme nationale et dresser cette revendication spirituelle et culturelle face à la personnalité du colonisateur.

Mais il faut en même temps, pour entrer dans la civilisation moderne, entrer dans la rationalité scientifique, technique, politique qui exige bien souvent l'abandon pur et simple de tout un passé culturel. C'est un fait : toute culture ne peut supporter et absorber le choc de la civilisation mondiale. »

Ricoeur, Paul. « Civilisation universelle et cultures nationales », *Esprit*, 1961, Tome X, no. 29, p. 300.

Critique du Régionalisme critique

Puisque cette théorie se veut « critique », et que le but de ce mémoire n'est pas d'en faire l'apologie, il est tout à fait légitime de la remettre en cause et de se poser la question des limites du mouvement.

C'est pourquoi cette partie sera dédiée à l'analyse de deux critiques émises au sujet du mouvement régionaliste critique, l'une émise par Carmen Popescu, et l'autre par Keith Eggener, tous deux historiens de l'art et de l'architecture.

Carmen Popescu : A not so critical Theory

Carmen Popescu dans le chapitre « Critical Regionalism : A not so critical Theory » tiré de l'ouvrage « *The Figure of Knowledge Conditioning Architectural Theory 1960-1990s* » de 2020, nous explique que le mouvement que nous connaissons aujourd'hui, a en fait été propulsé par la chronique publiée par Mumford dans le magazine américain « The New Yorker » en 1947, où il y suggère l'existence d'un « Bay Region Style ».

C'est à dire une forme architecturale liée à la région, californienne dans un premier temps, qui se voudrait beaucoup plus humaine. Un an après le tollé qu'a provoqué Mumford avec son architecture « localisée » d'une région spécifique, à lieu le symposium du MoMA de 1948.

C'est à cette occasion que va être posée la question de crise « What is happening to modern architecture? », qui sera d'ailleurs le titre de ce congrès, en faisant référence au manque d'expressivité et d'humanité de celle-ci.

Considérant le modernisme comme une architecture de moins en moins convaincante face au contexte sociétal des nouvelles générations, Lewis Mumford, tombe à point nommé pour pouvoir faire face au discours de Henry-Russell Hitchcock et de sa volonté à continuer à alimenter la méga machine de l'industrie, en promouvant le « International style » comme réponse de crise. Qui semblait en vérité n'être que le prolongement du modernisme, ce produit élitiste réservé aux architectes.

Notant qu'il avait un changement en cours à la fois en Europe Occidentale et en Amérique du Nord qui prouvait que l'architecture moderne avait passé son « dogmatisme affirmé » et qu'elle était prête à aller au delà de ce machinisme écrasant, Mumford proposa une alternative avec ce « Bay region style » face à ce style international prenant de l'ampleur depuis les dix dernières années.

Dans cette quête de sens d'après seconde guerre mondiale, ce régionalisme ravivé sera développé comme un modernisme humanisé. En effet l'idée de Mumford était fermement ancrée dans la tradition organique, avec des préoccupations écologiques et culturelles.

Il considérait le « Bay région style » comme une tradition régionale américaine vitale à conserver coûte que coûte. Mettant en avant le travail d'architectes tels que Bernard Maybeck ou encore William Wurster, il prônait l'expression libre du terrain, du climat et du mode de vie sur la côte. La dimension humaine de l'architecture se mariait de ce fait très bien avec l'environnement naturel.

« Pour Mumford, l'ensemble d'une culture devait être examiné avant que son architecture ne puisse prétendre d'avoir enrichi la vie de son peuple, et cela impliquait l'analyse de nombreuses variables influentes, dont les moindres n'étaient pas que sociétales et environnementales.

Il incombait à l'historien de décrire le processus complexe par lequel ces variables contribuaient à l'épanouissement d'une culture, tel qu'exprimé par ses réalisations artistiques, dont l'architecture était l'une des plus tangibles et influentes.

Pour Mumford, les architectes de la région de la baie étaient des personnalités individuelles contribuant à la définition d'une culture régionale bien avancée, et les mérites de leur travail méritaient une explication plus riche que celle qui pourrait être fournie par l'accent exclusif de Barr et Hitchcock sur les attributs formels de l'architecture moderne. »³⁴

Le problème pour beaucoup d'autres figures éminentes de l'architecture, était que ce type de régionalisme que proposait Lewis Mumford ne répondait pas aux problèmes universels. Il fut donc jugé de trop arriéré pour la nouvelle société se profilant à l'horizon.

« Incomplet, le paradoxe du symposium du MOMA englobant le régionalisme n'était que trop évident, et plusieurs des participants le savaient très bien. Lorsqu'on lui a présenté la « nouveauté » du style Bay Région, Walter Gropius a manifesté sa surprise, déclarant que l'expression du terrain, du climat et du mode de vie était presque précisément, dans les mêmes termes, l'objectif initial des principaux modernistes partout dans le monde, déjà 25 ans en arrière.

Que le modernisme et le régionalisme ne soient pas si irréciliables était une vérité tacite. Le lien avec le site et sa matérialité, l'intérêt pour la tradition comme transmission d'une pensée architecturale essentielle a été interprété à divers degrés et de diverses manières par plusieurs figures majeures de l'architecture moderne, d'adolf Loos à Le Corbusier. »³⁵

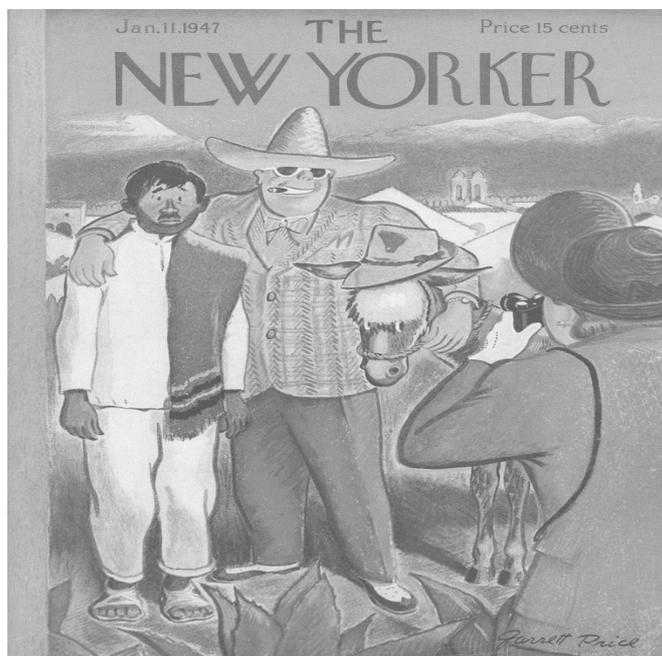


Fig 44: Couverture du magazine « The New Yorker », 1947.

³⁴ S. Anderson, *The Education of the Architect : Historiography, Urbanism, and the Growth of Architectural Knowledge*, The M.I.T Press, 1997, p. 45.

³⁵ S. Loosen, R. Heynickx, H. Heynen, *The Figure of Knowledge: Conditioning Architectural Theory, 1960s - 1990s*. Leuven University Press, 2020, p. 213.

En vérité les préoccupations autour de ces thématiques existaient déjà, mais elles avaient très peu, voir pas, de fondement théorique. Et c'est là que le nouveau régionalisme va sauter sur l'occasion, ajoutant à cela des textes ayant une forte dimension militante, soutenue par une importante force « spirituo-philosophique ».

La tendance naissante l'explique comme une conception spatio temporelle, dont la force motrice est le respect de l'individualité et le désir de satisfaire les besoins affectifs et matériels du territoire. Ajoutant à cela la préoccupation des conditions cosmiques terrestres, en raison de la relation avec les zones sous développées et son envie de réparer l'injustice durable d'une culture occidentale dominante.

« Le sens serait justement l'une des notions clés débattues par de nombreuses publications architecturales. Parmi celles-ci, la revue Perspecta³⁶ a joué un rôle décisif en présentant Heidegger, à travers Kenneth Frampton et Christian Norbert Schulz, à un large public d'architectes, préparant ainsi le terrain à l'émergence de nouvelles sensibilités, capables de faire face au désenchantement progressif du monde. »³⁷

Lorsque le régionalisme critique a été lancé comme concept en 1980, son positionnement a fait ressentir une certaine familiarité existante, une sorte d'emballage des idées de Tzonis et Lefaivre dans un nouvel emballage, qui est celui de Frampton.

Le mouvement étant composé d'une multitude de significations, aura droit à un plaidoyer afin d'en avoir une compréhension nuancée mais beaucoup plus claire, délimitant ainsi ses réelles limites. Ce sera Anthony Alofsin, travaillant sous Tzonis, qui essaiera de poser le cadre au mouvement pour qu'il devienne un outil constructif concret dans la production architecturale. Ce sera le « Constructive Regionalism ».

La suite est facilement imaginable comme le dit C. Popescu. Tzonis et Lefaivre remplacent « constructif » par le terme « critique », qui semble avoir une aura plus attrayante à cette époque, et ils obtiennent là leur « nouvelle » architecture et forge en même temps une étiquette qui deviendra iconique par la suite. L'icônicité de ce dernier va encore s'accroître lorsque le concept est adopté par Kenneth Frampton.

Mais ce qui a renforcé le régionalisme critique non seulement en tant que concept, mais aussi en tant que paradigme, c'est la réunion dite de Pomona en 1989.

L'événement organisé par Spyros Amourgis était présenté comme « le premier colloque international sur le régionalisme critique » et visait à proclamer le nouveau courant comme voie architecturale à suivre, tant pour ses valeurs éthiques que pour sa légitimité durable.

Il était urgent d'y inclure "les impératifs sociaux dans le processus de conception" et de forger ainsi une "philosophie cohérente" pour une nouvelle architecture pouvant répondre à l'utopie civilisationnelle. Elle nous expliquera que, étant privé de formation philosophique, les jeunes architectes se retrouvent ainsi « idéologiquement nus ».

Dans ce contexte d'urgence théorique, le régionalisme critique est présenté comme « le premier énoncé théorique depuis la dernière réunion de l'équipe X », qui le préconise comme l'alternative valable à la confusion régnant dans le champ architectural.

³⁶ *Perspecta : The Yale Architectural Journal* est la plus ancienne revue d'architecture du genre aux Etats-Unis

³⁷ Ibid p. 214

Visant à proclamer le régionalisme critique comme la solution à la crise architecturale, et à le mettre au devant de la scène internationale. Tzonis et Lefaivre se sont efforcés à la fois de définir sa criticité et de façonner un récit cohérent de son historicité. Ce dernier, couvrant toute l'histoire de l'architecture, depuis Vitruve et les huttes primitives jusqu'aux exemples contemporains, visait non seulement à affirmer la légitimité du régionalisme mais aussi à dissiper toute polémique éventuelle à son sujet.

Ainsi, Tzonis (en charge du discours historique) a condamné la plupart des architectures régionalistes du XIXe et du début du XXe siècle comme étant « chauvines » et manipulatrices dans leur utilisation de l'histoire. Ce faisant, il perpétue le cliché d'une relation conflictuelle entre architecture moderne et régionaliste.

Craignant d'éventuels détournements du terme, il insiste sur sa resignification, tout en livrant un récit mystifié de son ancien usage, il expliquera que le régionalisme n'était pas le terme auquel les architectes eux-mêmes se référaient. C'était un dispositif conceptuel qu'ils choisissaient d'utiliser comme un outil d'analyse.

Pour rendre l'argument plus précis et explicite, ils ont combiné le concept de régionalisme avec le concept kantien de critique. Le régionalisme devrait être abandonné et remplacé par le réalisme, effaçant ainsi la partie médiane du régionalisme.

Introduire la notion de réalisme dans l'équation était un geste astucieux, qui était d'ailleurs déjà anticipé par Frampton en 1981. Cela signifiait non seulement que le nouveau courant héritait d'un des principes majeurs du modernisme. Mais aussi qu'il construisait sa base sur un appareil théorique solide avec des références philosophiques fortes, comme la distinction heideggerienne du lieu, « l'espace d'apparition publique » d'Hannah Arendt, et la lecture par Paul Ricoeur d'une « culture mondiale hybride » comme fertilisation croisée entre enracinée et civilisation universelle.

Pour le philosophe Martin Heidegger, la notion d'« habitation » durant la phase de reconstruction d'après guerre ne pouvait se réduire au seul et unique problème socio-économique de logements. De manière plus fondamentale, il voulait prouver que la nécessité de reconstruire de manière massive pour offrir un abri à tous, exigence qu'il ne nie pas et dont il reconnaît la légitimité, ne doit pas faire oublier qu'il ne suffit pas d'avoir un toit au dessus de sa tête pour véritablement habiter.

La question de l'habitat et de l'humain est bien plus complexe, la relation qu'ils entretiennent est bien plus nuancée et celle-ci ne peut donc être réduite à un simple abri protégeant l'individu des aléas météorologiques.

Fort de ces références, Frampton imagine le régionalisme critique comme une « culture de résistance » dialectique et luttant contre un discours centré, cherchant à consciemment déconstruire le modernisme universel en terme de valeurs et d'images cultivées localement, tout en adultérant ces éléments autochtones avec des paradigmes tirés d'éléments étrangers. Ceci lui permettant de se distinguer d'un vernaculaire sentimentale.

Frampton s'appuiera sur son schéma articulé en six points, puis élargi à dix, pour être réduit à nouveaux en cinq couples de notions opposées pour « une architecture de résistance » : Espace-lieu, Typologie-topographie, architectonique-scénographie, artificiel-naturel, visuel-tactile. Faisant d'ailleurs directement allusion aux cinq points vers une architecture nouvelle de Le Corbusier en 1927.

Mais pour l'historien, le régionalisme critique doit être davantage considéré comme une attitude et non pas comme une question de style. Accroissant alors encore plus sa dimension spirituelle. Une sorte de régionalisme de l'esprit, plutôt que géographiquement orienté.

Carmen Popescu fait alors le parallèle avec la critique de Keith Eggner en disant que ce discours reposait en fait sur une construction intellectuelle problématique et plutôt bancale. En effet, les 3 acteurs principaux de ce régionalisme critique, Tzoniz, Lefaivre ainsi que Frampton, tentaient en fait de réformer l'historiographie architecturale.

Mais le mouvement n'étant pas une catégorie historiographique à proprement parler, se trouve être plutôt comparable à une étiquette forgée sur la scène et dans le contexte de la critique architecturale.

Ce revirement incontrôlé du concept vers l'étiquetage a conduit à une mauvaise utilisation de la notion (par ses auteurs et ses adeptes ultérieurs) et à une perte de sa force de travail. Frampton avait conscience de ce danger, d'où son travail approfondi sur le fond théorique suivi du passage éventuel à la tectonique, qu'il considérait comme une catégorie plus puissante pour incarner une culture de résistance.

Il s'est produit selon elle, une confusion créée par l'amalgame entre sens et intention, deux éléments clés de l'appréciation du régionalisme. Il semblerait même que la théorisation même du régionalisme critique soit issue d'une position centrale, qui reprend ironiquement une certaine colonisation intellectuelle en matière de pensée architecturale.

Elle conclura en remettant surtout en cause la criticité du mouvement, qui reste selon elle assez discutable.

« La bulle théorique produite autour du régionalisme critique a tenté d'incarner à la fois plus et moins que ce qu'il impliquait réellement. Alimenté par un fond de crise, le régionalisme critique comporte une dimension militante, explicite dès les premiers écrits tentant de le théoriser : Frampton précise sa position en le définissant comme un « appel aux armes ». Présentée comme une « bonne » architecture, par opposition à une « mauvaise » architecture, cette dernière incarnée par les dérives de la pratique contemporaine et/ou le discours hégémonique tentant d'aplatir la pensée architecturale. »³⁸

Une relation beaucoup trop manichéenne qui manque donc cruellement de nuances.

« Assez paradoxalement, la bulle autour du régionalisme critique a sans doute contribué à cet aplatissement, par son passage à un phénomène de grande vogue (nourri, autre paradoxe, par les écrits de Tzonis et Lefaivre).

Mais la criticité contestable du régionalisme critique trouve son origine dans sa déformation. D'une part, la longue durée défendue par Tzonis et Lefaivre parvient à créer l'illusion d'un concept de voyage, masquant ainsi son lien indéfectible avec la modernité, et plus précisément avec la crise moderniste, dont les mutations sont en fait à l'origine de l'urgence pour une architecture « qui a du sens ».

D'autre part, la condamnation du régionalisme « historique » - réduit à son esthétique historiciste et à ses revendications nationalistes - a engendré une incompréhension du courant, qui s'est imposée dès le début comme une réponse critique, sans attendre la crise moderniste à se poser de manière critique. Ainsi, bien que « critique » apparaisse comme une notion instrumentale pour définir le régionalisme, le terme s'est soudainement estompé. »³⁹

³⁸ Ibid p. 219

³⁹ Ibid p. 219

Tsoniz et Lefaivre l'abandonneront par la suite afin de revenir vers le régionalisme générique. Tandis que Frampton, voulant aller au delà de cette simple notion « d'étiquette » fera passer le régionalisme critique pour une des facettes de sa poïétique (étude des potentialités inscrites dans une situation donnée, débouchant sur une création nouvelle) construite » ou encore de son « importance saillante du paysage ».

Il semble avoir failli à son rôle de solution providentielle, en se révélant être, certes une sorte de « révolution », mais comme l'était tout autant le reste des mouvements postmodernistes pouvant eux même être qualifié de « modernisme critique ».

L'arrivée de ce régionalisme sur la scène architecturale est en fait liée à la montée d'un nationalisme renaissant dans le monde. La manière de lutter contre les dérives historicistes et ses approches formalistes était finalement une manière d'opposer l'hégémonie verticale de l'histoire à l'horizontalité enveloppante de la géographie

Elle finira par dire ;

« Peut être que le régionalisme critique était moins une architecture de résistance qu'une architecture destinée à fournir une résistance, une manière déguisée de maintenir en vie un certain discours hégémonique »⁴⁰.

Cette notion hégémonique que la théorie, elle même, cherchait à combattre.

⁴⁰ Ibid p. 220



Fig 45: « Guy Hide Chick House », par Bernard Maybeck à San Francisco, 1914.

Fig 46: « The Erlanger House », Bernard Maybeck à San Francisco, 1916.

Fig 47: « Orinda Home », par William Wurster à Orinda, Californie, 1938.

Fig 48: Intérieur de la « Erlanger House », Bernard Maybeck à San Francisco, 1916.

« À l'opposé du Régionalisme de la Restriction, on trouve un autre type de régionalisme, le Régionalisme de Libération. Il s'agit de la manifestation d'une région spécialement en accord avec la pensée émergente de l'époque. Nous qualifions une telle manifestation de « régionale » pour cette seule raison qu'elle n'est pas encore apparue ailleurs [...].

Une région peut accueillir des idées. L'imagination et l'intelligence sont nécessaires à l'une comme aux autres. En Californie, à la fin des années vingt et dans les années trente, les idées européennes modernes rencontrèrent un régionalisme encore en développement.

En Nouvelle-Angleterre, d'un autre côté, le modernisme européen rencontra un régionalisme rigide et restrictif qui résista avant de déposer les armes. La Nouvelle-Angleterre accepta le modernisme européen tout entier parce que son propre régionalisme avait été réduit à une collection de restrictions. »

Hamilton Harwell, Harris. « Liberative and Restrictive Regionalism », allocution concernant le « Bay Region Style » donnée à la section du nord-ouest de l'*American Institute of Architects* à Eugene, Oregon, en 1954.

Keith Eggener : Placing resistance

Dans son article « *Placing Resistance : A critique of critical Regionalism* » dédié au *Journal Of Architectural Education* , Eggener nous dira, en parlant de la théorie du régionalisme critique :

« Celle-ci décrivait un type d'architecture récente qui engageait ses circonstances géographiques et culturelles particulières de manière délibérée, subtile et vaguement politisée. En prenant cet engagement, on a dit que l'architecture régionaliste critique évitait à la fois l'homogénéité sans lieu d'une grande partie du modernisme dominant et l'historicisme superficiel de tant de travaux postmodernes.

"La stratégie fondamentale du régionalisme critique", écrit Frampton, "est de remédier l'impact de la civilisation universelle avec des éléments dérivés indirectement des particularités d'un lieu particulier." Le régionalisme critique visait ainsi « à refléter et à servir les circonscriptions limitées» dans lesquelles il s'appuyait et à cultiver une culture contemporaine orientée vers le lieu ».⁴¹

Si le régionalisme critique s'est avéré difficile à définir et manquait d'unité stylistique, c'est parce qu'il était une méthode ou un procédé plutôt qu'un produit, et le procédé variait beaucoup selon les situations individuelles.

Dans « *The south in architecture* » en 1941, Mumford expliquera que le régionalisme ne consiste pas à utiliser le matériau local le plus disponible, ni à copier une forme simple de construction que nos ancêtres utilisaient, faute de mieux, il y a un siècle ou deux. Les formes régionales sont celles qui correspondent le mieux aux conditions réelles de vie et qui réussissent le mieux à faire en sorte qu'un peuple se sente chez lui dans son environnement. Elles ne se contentent pas d'utiliser le sol mais elles reflètent les conditions actuelles de la culture dans la région. Mumford était une sorte de régionaliste moderne et auto réflexif qui évitait le pastiche revivaliste et la nostalgie bon marché.

Les exemples de pratique régionaliste critique cités par Frampton étaient pour la plupart en partie limités et localisés, essentiellement des projets à petite échelle (maisons, jardins, églises) consciemment délimités dans l'espace et dans le temps.

Les principales cibles de la critique du régionalisme critique ont déjà été identifiées. Comme le modernisme universel, le non-lieu, le populisme réactionnaire ou encore la culture capitaliste de consommation. Le fait de cibler ces éléments comme les principaux ennemis à abattre ont valorisé le sentiment d'appartenance, la volonté d'humaniser la machine à habiter, pour résoudre les problèmes d'identité personnelle et culturelle et afin de servir les circonscriptions locales et les intérêts politiques.

Il est pourtant très ironique que les auteurs discutant des lieux où ces conceptions apparaissent si souvent aient mis l'accent sur l'unique interprétation d'un architecte de la région par rapport à tous les autres. Valorisant ainsi Tadao Ando pour le Japon, Oscar Niemeyer pour le Brésil, Charles Correa pour l'Inde et Luis Barragán pour le Mexique.

En d'autres termes, un seul style régional correct était alors sous-entendu et représenté presque de manière caricaturale par ce qu'on appellera vulgairement un « archi star ». Imposé parfois de l'intérieur, mais plus souvent de l'extérieur « de la région ». Il prendra le cas de Barragán, qui selon lui, fournit des preuves convaincantes de cette tendance.

⁴¹ K. Eggener, « *Placing Resistance: A Critique of Critical Regionalism* », *Journal of Architectural Education* (1984), no. 55, Vol IV, 2002, pp. 228–237.

Il nous expliquera qu'au milieu des années 1970, le travail de Barragán était largement méconnu, voir rejeté, à l'intérieur du Mexique, sa terre natale. Pourtant, même si son architecture est restée suspecte dans certains cercles mexicains en raison de son élitisme et de son idiosyncrasie, ainsi que de sa distance à l'égard des préoccupations plus pragmatiques et socialement orientées que d'autres architectes opérant dans ce pays, elle a rapidement été validée internationalement pour sa qualité formelle et ses dimensions poétiques.

C'est en 1976 que le Museum of Modern Art de New York a très bien accueilli l'oeuvre de Barragan. L'architecte très conservateur d'origine latine Emilio Ambasz y a rédigé avec parcimonie un catalogue représentatif des oeuvres de l'architecte mexicain, se vendant à plus de cinquante mille exemplaires dans le monde et faisant ainsi la renommée internationale de celui-ci. Il reçut d'ailleurs, quatre ans plus tard, le prestigieux « Pritzker price ». Faisant de lui le premier et le dernier Mexicain à avoir reçu ce prix. Il était à l'époque le seul architecte d'origine mexicaine reconnu en dehors du Mexique.

Son travail respirait le Mexique à plein nez pour les artistes de New York, de Londres, ou encore de Tokyo, ou du moins pour l'interprétation qu'ils en faisaient. C'est donc par le biais de cette notoriété grandissante que l'architecte va désormais recevoir toutes sortes de prix et distinctions, mais nationales cette fois, comme le Premio Nacional des Artes à Guadalajara. Étrangement les artistes mexicains y trouvent une appréciation nouvelle, voir même assez soudaine.

Pourtant, peu de temps avant cette reconnaissance fulgurante, beaucoup d'architectes comme Juan O'Gorman (considéré comme le précurseur de l'architecture moderne au Mexique) pour ne citer que lui, sont dans l'incompréhension totale et désapprouvent, pour la plupart, le travail de Barragan. Ce même travail que O'Gorman décrivait autrefois comme « *exactement ce que l'architecture mexicaine ne devrait pas être* »⁴² est devenue, pour beaucoup, une représentation de l'architecture du pays dans ce qu'elle a de meilleur et de plus distinctif, offrant une expression de la culture mexicaine.

Pourtant, dans une région post-révolutionnaire tel que l'est le Mexique, connaissant de sérieux problèmes sociaux, environnementaux et économiques, quelle action architecturale pourrait être moins choquante pour la conscience, moins opposée au pouvoir hégémonique, que la construction de lotissements exclusifs, de jardins clos et de villas pour les riches ?

Au sein de leur nation en plein développement après avoir été récemment déchirée par la guerre, l'aristocratique élitiste et pro capitaliste Luis Barragán, spéculait sur l'immobilier et construisait des refuges privés pour les riches sophistiqués. Cela constituera en réalité le fond de commerce de celui-ci, et fera aussi en sorte que ces privilégiés partagent ses réflexions proustiennes, pour ne pas dire mondaines, concernant la mémoire et la nostalgie.

Alors que ses collègues mexicains promouvaient le rôle de l'architecture dans l'accession de leur pays à l'autonomie économique, politique et culturelle, Barragan ne construira ni école, ni hôpitaux, ni logements pour la classe moyenne. Il se contentera de faire des remarques condescendantes sur la vie colorée des pauvres du Mexique et le « mauvais gout » de ces classes moyennes.

L'utilisation de couleurs vives dans ses projets, considéré comme sa signature, semble en fait cacher une éthique terne et une réalité beaucoup moins colorée. Un discours qui n'est donc pas en accord avec ses actions.

⁴² O'Gorman's remarks about Barragan and El Pedregal are recorded in Seldon Rodman, *Mexican Journal: The Conquerors Conquered* (Southern Illinois University Press), 1958, pp. 21-84.

Eggener met alors en avant une notion à ne pas perdre de vue. Il ne faut pas oublier que là où une image de la culture d'une nation prévaut, d'autres ont été submergées ou supprimées.

« Nul ne peut dire ce qu'il adviendra de notre civilisation quand elle aura véritablement rencontré d'autres civilisations autrement que par le choc de la conquête et de la domination. Mais il faut bien avouer que cette rencontre n'a pas encore eu lieu au niveau d'un véritable dialogue. »⁴³

La forme bâtie ne reflète pas simplement la culture, il la façonne, et c'est là que réside une grande partie de son pouvoir. Il est donc primordial d'arriver à discerner attentivement les antécédents, les attentes, les croyances, les aspirations, ou encore les orientations, qu'elles soient politiques, religieuses, sociales,.. Afin d'arriver, ou presque, à entrevoir l'intention et la finalité recherchée de l'oeuvre.

Frampton a insisté pour que le régionalisme critique de ces architectes soit considéré non pas comme un style, c'est à dire un ensemble reçu de préférences esthétiques, mais plutôt comme un processus, applicable à une gamme de situations réalisées dans une variété d'endroits. Et pour Edegger, en tant que processus, le régionalisme critique était intrinsèquement dialectique et contradictoire.

« Les soi-disant architectes postmodernes ne font qu'alimenter la société médiatique avec des images gratuites et quiétistes, offrant plutôt, comme ils le prétendent, un rappel à l'ordre créatif après la faillite prétendument prouvée du projet moderne libérateur.

Désireux de distance, le régionalisme critique ne peut guère être compris en dehors du postmodernisme, que ce soit comme son antithèse ou son accompagnement. D'une part, le régionalisme critique était réactif, rejetant directement la banalité, la superficialité et le cynisme largement perçus du postmodernisme en faveur d'une rigueur formelle et d'un objectif social sérieux proche de l'architecture moderne à son meilleur.

D'autre part, il approuvait le pluralisme postmoderne, et son assaut contre le nivellement mondial du modernisme. Les années 1980 ont été une ère d'interventions agressives par les superpuissances, les États-Unis et l'Union soviétique, et de nationalisme résurgent dans le monde entier. »⁴⁴

Le régionalisme critique pourrait aussi être vu en partie comme une réaction intellectuelle quasi radicale à ces deux mouvements. Ses partisans se sont opposés à la domination du pouvoir hégémonique et du populisme réactionnaire, à la mondialisation rampante et au nationalisme superficiel.

Bien que, ou parce que, « la pratique de l'architecture était plus globale qu'à tout moment auparavant », ont déclaré Tzonis et Lefaivre, il était important de considérer le régionalisme parce qu'il alertait les gens sur la perte d'un lieu et d'une communauté.

Mais il semble pourtant, qu'une grande partie des écrits sur le régionalisme critique impliquait presque exclusivement des citoyens d'Europe occidentale et d'Amérique du Nord discutant de l'architecture de pays en développement d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, ou encore des régions les moins développées de leur propre pays ou continent.

⁴³ P. Ricœur, *Civilisation universelle et cultures nationales*, Esprit (1940), no. 29, Vol X, 1961, p. 300.

⁴⁴ K. Eggener, « Placing Resistance: A Critique of Critical Regionalism », *Journal of Architectural Education* (1984), 2002, no. 55, Vol IV, p. 230.

Les grandes villes d'Europe et des États-Unis, étaient pour ces écrivains, les centres qui rendaient possible le « consensus anticentriste » du régionalisme critique. Basé à New York, Frampton a utilisé le terme de nœuds périphériques pour parler des sites d'émergence du régionalisme critique.

« *Les cultures régionales ou nationales* », écrivait Frampton en 1985, « *doivent aujourd'hui, plus que jamais, être finalement constituées comme des manifestations localement infléchies de la « culture mondiale* ».

Comme une autre expression que Frampton traitait avec plus de scepticisme : le style international.⁴⁵

En fait, les deux expressions absorbent des activités culturellement et géographiquement situées dans un discours global, généré par les euro-américains, portant relativement peu d'intérêt aux perspectives locales sur la culture locale. Cette question d'absorption a plus d'une fois conduit à un aplatisme interprétatif de divers matériaux culturels et à une incompréhension ou une dévaluation de leurs intentions fondatrices et de leurs significations les plus immédiates.

On pourrait en dire autant du régionalisme critique. Il a prudemment mis l'accent sur le processus plutôt que sur le produit, soulignant la diversité des formes résultant d'une diversité équivalente de circonstances. Le terme n'impliquait pas, insistait-il, un style. Et pourtant, d'une certaine manière, il l'a fait.

Le régionalisme critique, comme Frampton et d'autres l'ont décrit, a nié le style formel tout en présupposant un style de pensée et d'approche. Entre autres, les architectes régionalistes privilégiaient « le petit projet plutôt que le grand ».

L'auteur de la critique nous expliquera alors que le régionalisme critique semble, au fond, un concept postcolonialiste. Et comme le discours postcolonialiste en général, l'écriture critique régionaliste s'engage régulièrement dans des oppositions binaires monumentales telles que : Est/Ouest, traditionnel/moderne, naturel/culturel, centre/périphérie, soi/autre, espace/lieu.

La version de Frampton du régionalisme critique tournait autour d'un paradoxe central, une opposition aussi binaire que les précédentes : « comment devenir moderne et revenir aux sources ; comment faire revivre une vieille civilisation endormie et participer à la civilisation universelle ? ». Les lignes de faille du régionalisme critique sont alors plus clairement exposées. Jane Jacobs dira alors « *c'est une forme révisionniste de nostalgie impérialiste qui définit le colonisé comme toujours engagé dans un travail conscient contre le « noyau* »⁴⁶.

Elle rend primordiale une lutte là où l'on n'aurait pu dire qu'aucune lutte n'existait autrement. Il achemine vers les marges une architecture qui autrement ne pourrait pas être imaginée là-bas. Pourtant, dans « *The South in Architecture* » (1941), Lewis Mumford nous mettait déjà en garde face aux étiquettes : « *Les gens pensent qu'un slogan, un mot-clé, une formule, si nous avons la chance de trouver la bonne, peut résoudre nos problèmes* ».⁴⁷

⁴⁵ K. Frampton, *Modern Architecture*, 1992, p. 315. (Frampton's use and discussion of the term world culture proceeds directly from Ricoeur's essay "*Universal Civilization and National Cultures* »), 1961, p. 271

⁴⁶ J. Jacobs, *Edge of Empire : Postcolonialism and the city*, Routledge, 1996, pp. 14-15.

⁴⁷ L. Mumford, *The South in Architecture*, Da capo press, Southern States, 1967, p. 120.

« C'est ainsi, malgré les meilleures intentions de ses principaux théoriciens, que le régionalisme critique a trop souvent fonctionné : comme une formule à la mode », comme un mot d'ordre pour décrire une gamme d'architectures difficiles et diverses surgissant de circonstances nettement différentes.

Même une étiquette aussi subtile et sophistiquée que celle de « régionalisme critique » ne pouvait que se transformer en un mécanisme relativement facile et trompeur. »⁴⁸

Comme l'a averti l'historien de l'architecture Anthony King, ces théories globales permettent à ceux qui les produisent et/ou les adoptent de percevoir le monde des autres, d'un endroit particulier, d'un point d'autorité, d'une position sociale et culturelle particulière. Ils produisent une vision ou une vue d'ensemble totalisante qui risque d'être en contradiction totale avec les significations que les habitants, eux mêmes, se font des bâtiments, de l'architecture.

« En cherchant des façons de penser les édifices « internationalement », nous devons être sûrs que nous ne créons pas, nous mêmes, un nouvel impérialisme intellectuel. »⁴⁹

Il finira par se poser les questions suivantes :

« Un système comportant tant d'exceptions et d'impulsions contradictoires, un système mettant entre parenthèses une telle diversité d'exemples locaux dans un cadre aussi large et universel, nous dit-il grand-chose ?

Ou s'effondre-t-il sous le poids de ses propres incongruités ? En tant que concept, le régionalisme critique se voulait à la fois général et particulier. Il a fini par renforcer les premiers aux dépens des seconds : c'est-à-dire que le mouvement est devenu une théorie générale du particulier.

Peut-être n'était-il qu'un autre symptôme, ou victime, des inévitables tendances à l'universalisation contre lesquelles il nous mettait en garde. »⁵⁰

Frampton a écrit en 1985 que le régionalisme est « un état d'esprit ». Pourtant, c'est l'attention portée à cet aspect de, paysages intellectuels et culturels particuliers d'où ont émergé ces exemples individuels parfois réticents, qui a le plus fait défaut dans la littérature du régionalisme critique.

On peut alors se poser la question suivante. L'interprétation d'architectes renommés ayant un impact international à l'égard d'un pays, d'une région, d'un village, ou encore même d'un site, prévaut-elle sur l'interprétation de tout autre personne ?

Et c'est donc là que se rejoignent les deux critiques analysées. C'est cette notion de criticité du mouvement même qui peut être remise en cause. Comment expliquer que l'imaginaire de ces « starchitectes » soit davantage légitime et cohérent quant au lieu, que celui d'un habitant ou d'un natif de celui-ci ?

Il faut alors se méfier de la déviance possible de ce « slogan/étiquette » vaguement politisé et qui pourrait alors devenir un instrument de propagande, imposant lui-même une sorte de doctrine totalitaire et globale.

⁴⁸ K. Eggener, « Placing Resistance: A Critique of Critical Regionalism », *Journal of Architectural Education* (1984), 2002, no. 55, Vol IV, p. 235.

⁴⁹ A. King, *Writing the global city : Vernacular, Transnational, Post-Colonial*, 2016, p. 71

⁵⁰ K. Eggener, « Placing Resistance: A Critique of Critical Regionalism », *Journal of Architectural Education* (1984), 2002, no. 55, Vol IV, p. 235.

Les valeurs défendues dans les écrits de Tzonis et Lefaivre ont ainsi constituées l'une des positions les plus débattues en architecture, de la fin de la période moderne à la période contemporaine.

Mais la force indiscutable, ou du moins étant plus difficile à remettre en cause, reste donc sa dimension spirituo-philosophique. Appuyé par des écrits tels que ceux de Paul Ricoeur, Martin Heidegger ou encore Christian Norbert Schulz, c'est là que le régionalisme critique puise la justification de sa légitimité.

L'un des plus influents en ce sens fut Heidegger et sa conférence au 5ème colloque de Darmstadt en 1951. Affirmant que l'espace n'a pas de valeur en soit s'il n'est pas compris comme un lieu, c'est à dire dans sa physicalité et sa spiritualité à plusieurs niveaux. C'est en partie ce discours qui fut perçu comme l'un des nombreux fil conducteur à la future théorie.

Effectivement son impact inspirateur a été particulièrement déterminant pour le développement ultérieur de deux directions architecturales, qui devaient évoluer en étroite proximité ; le régionalisme (dans sa version critique) et la phénoménologie.

Introduisant de ce fait plusieurs éléments pivots pour le futur discours sur le régionalisme critique ; l'apport de la diversité régionale, le lien avec le site, la nécessité de comprendre l'espace comme lieu , et l'importance de la tradition vue comme continuité.



Fig 49: Le général Francisco Villa et son escorte, considéré comme le héros de la révolution Mexicaine, 1911.

Fig 50: « Casa Barragan » de Luis Barragan, 1948, Cuernavaca, Mexique.

Fig 51: Général Francisco Villa après la bataille d'Ojinaga, 1914.

Fig 52: Ranch « Cuadra San Cristobal » de Luis Barragan, 1968, à Los Clubes, Mexique.

L'architecture paraît, en effet, menacée d'un double écueil : d'un côté fleurissent les projets des « starchitectes » plus soucieux de faire un geste artistique spectaculaire en concevant des projets sculpturaux déplaçables aux quatre coins du monde que de permettre aux hommes d'habiter, de l'autre prolifèrent des bâtiments formatés par différentes normes les dupliquant à l'identique, quel que soit le contexte dans lequel ils s'implantent.

D'un côté, des projets conçus par un œil narcissique, pour reprendre l'expression de Pallasmaa, qui ne voit l'architecture que comme un « moyen d'expression personnelle » voulant avant tout frapper les esprits et susciter un sentiment d'admiration ou d'étonnement, de l'autre ceux conçus par un œil nihiliste qui « met délibérément en avant un détachement et une alienation sensorielle et mentale », proposant des abris hors-sol et sans âme. Dans les deux cas, des architectures condamnées à rester indifférentes à la complexité de l'existence humaine et de ses aspirations.

Bonitto-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter, une philosophie de l'architecture*, Parenthèses, 2019, p. 10.

Un nouveau champ de réception

Changement de paradigme

Aujourd'hui le paradigme est tout autre que celui des premières grandes épopées industrielles du 18^{ème} siècle, des périodes de reconstructions d'après guerre avec les Trentes glorieuses qui suivirent, ainsi que des années 80 et la fin de son monde bipolaire. La symbolique chute du mur de Berlin qui emporta avec elle l'URSS et la fin des régimes communistes en Europe (1991), marqua l'avènement d'un monde unipolaire. Terme utilisé par les politologues pour décrire la puissance hégémonique d'un état par rapport aux autres, les Etats-Unis dans ce cas ci. Du moins dans les années 90.

A l'heure actuelle il serait plus pertinent de parler de monde divisé en différents pôles de puissance. Bien que ce qui les unis encore c'est bien le libéralisme économique en place et désormais bien ancré, qui participe activement au maintien de la mondialisation et de la globalisation que nous connaissons. En effet la doctrine du libre marché s'impose comme idéologie dominante depuis l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher au Royaume-Uni ainsi que de Ronald Reagan aux Etats-Unis dans les 80's. Sont à exclure les quelques exceptions de pays encore communistes n'étant pas soumis à cette politique, comme la Chine, la Corée du Nord, le Viêt Nam ou encore Cuba.

Nous sommes aussi très loin du projet de conquête de la Nature né au XVII^{ème} siècle de la pensée rationnelle de Galilée, Bacon et Descartes, qui a conduit au développement de la science et de la technique.

Le mythe du progrès ayant inspiré ces deux derniers siècles s'est décomposé en quelques décennies, nous abandonnant à une techno-science sans conscience, orpheline d'un imaginaire collectif tourné vers la communauté, la collectivité ou encore l'humanité. Mettant ainsi en avant l'individualisme, le plaisir personnel, la quête du prestige ou encore de richesse. La confiance aveugle de la société envers le « progrès » a laissé place à une suspicion générale, une sorte de chimère où il devient très difficile de se projeter dans le futur de par l'irrégularité et la fluctuation économique, sociale, culturelle, comme bloqué dans un présent constant et favorisant ainsi la crise identitaire de l'homme.

Josef konvitz, historien et ancien directeur de la division Politique réglementaire de L'OCDE⁵¹, nous expliquera ceci dans une de ses études concernant les gestions de crises en 2020.

Lorsqu'un changement de paradigme se produit, c'est lorsqu'une société redéfinit ses espoirs et ses craintes, généralement dans le creuset des crises.

Le contexte de la rédaction de ce mémoire met à mal le dogmatisme de la modernité triomphante dont nous avons hérité. Et la question des limites de la mondialisation est alors compréhensible. La pandémie nous à montré la fragilité des échanges commerciaux internationaux partout dans le monde.

Le conflit Russo-Ukrainien, quant à lui, nous révèle davantage la dépendance de certains pays pour les produits agricoles et les matières premières. Effectivement, les sanctions a l'encontre de la Russie ont provoqué un choc sur le marché économique international. Prenons le secteur alimentaire comme exemple, avec des hausses de prix fulgurantes sur les denrées de base.

⁵¹ L'organisation de coopération et de développement économiques

L'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) nous explique que c'est la croissance du commerce mondiale tout entière qui pourrait être fortement réduite. Elle nous parle même de désintégration de l'économie mondiale en blocs distincts.

« *Le conflit Russo-Ukrainien a mis fin à la mondialisation telle que nous l'avons connue au cours des trois dernières décennies* » écrivait le 24 Mars 2022 dans sa lettre aux actionnaires, Larry Fink le PDG de BlackRock, la plus grande société de gestion d'actifs et d'investissement du monde. Selon lui ce conflit bouleverserait l'ordre mondial actuel, en place depuis la guerre froide.⁵²

Le découplage de la Russie de l'économie mondiale va inciter les entreprises et les gouvernements du monde entier à réévaluer leurs dépendances vis-à-vis des autres états et à vouloir rapatrier ou du moins rapprocher leurs activités de manufacture et d'assemblage. Alors que le nombre de nouvelles sanctions des Nations unies envers la Russie ne cessent de s'accroître, elles semblent en réalité être à double tranchant puisqu'elles ne font que souligner la dépendance de l'Europe à l'égard de l'énergie Russe. Peut être que ce constat poussera certains pays à privilégier le retour vers un approvisionnement local en tournant le dos aux tendances macroéconomiques.

Le dollar, qui dominait outrageusement les échanges tout autour du globe, suscite de plus en plus de rejet comme devise mondiale. La Russie s'est désormais tournée vers d'autres alliés comme l'Inde, la Turquie, et la Chine, qui a récemment entamée des discussions diplomatiques entre l'Arabie saoudite et l'Iran, ce qui reste un événement historique. Alors que l'inflation en Europe ne cesse d'augmenter, le yuan semble continuer son ascension vers la domination du système monétaire international. En omettant pas que les BRICS semblent se profiler de plus en plus dans l'horizon des « nouvelles » grandes puissance.

« *Ce qui meurt, présentement, c'est peut-être une version idéalisée de la mondialisation. Peut être qu'on doit oublier cette mondialisation heureuse, un peu naïve.* »⁵³

La crise actuelle représenterait en fait une phase de repli ou plutôt de récession de ce long processus d'ouverture au monde, pense également Mark Manger, professeur à l'école Munk des affaires internationales et des politiques publiques de l'Université de Toronto et codirecteur du Laboratoire de politique économique mondiale.

Il explique également que pendant la pandémie les gens ont pris conscience du fait que l'ensemble de nos biens matériels, ou presque, est conçu comme une chaîne et qu'il suffit qu'un maillon de cette chaîne se casse pour que la totalité de celle-ci soit brisée. Ce qui prouve donc bien la fragilité du processus, lorsque des dépendances envers des partenaires délocalisés sont mises en place.

Michèle Rioux dira également que « *La mondialisation a augmenté les interdépendances, mais elle a également accru les vulnérabilités* ».

Nicolas Bricas est un chercheur au Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (CIRAD), à Montpellier, et titulaire de la Chaire Unesco Alimentations du monde. Par le biais d'une étude intitulée *Durabilité de l'alimentation face à de nouveaux enjeux*, il soulignera que depuis une dizaine d'années, il y a eu une succession d'événements qui font douter de la stabilité des marchés internationaux et de la possibilité de compter sur ces marchés pour s'approvisionner, ou du moins il faudra y mettre le prix.

⁵² Ordre sur lequel s'est d'ailleurs appuyé la croissance fulgurante de la société BlackRock

⁵³ Michèle Rioux, directrice du centre d'études sur l'intégration et la mondialisation de L'UQAM (Université du Québec à Montréal), 2022

Cela est à ajouter aux contraintes d'acceptabilité sociale (comprenant les conditions de travail) et de réduction de l'impact sur l'environnement, notions qui sont de plus en plus prenantes et urgentes.

Nous n'avons en réalité plus aucune emprise sur les structures et systèmes qui nous alimente en denrées alimentaires, en énergie, en matériaux, divertissements, etc..

Cette interdépendance globale et systémique ne nous permet presque plus d'affirmer la provenance de telle ou telle chose, de par la complexité de réseaux, de sous systèmes et d'interactions dont elle se compose.

Pourtant, Lewis Mumford nous mettait déjà en garde face à la complexité des rouages de la méga-machine dans son ouvrage *The Myth of The Machine* en deux volumes. Qui sera une sorte de critique à l'égard de la civilisation industrielle et du développement de l'humanité au travers de la technologie.

Il nous expliquera la différence fondamentale entre les pratiques autoritaires des organisations de masse du passé et de celles de notre système actuel.

« La technique actuelle se distingue de celle des systèmes du passé, ouvertement brutaux et absurdes, par un détail particulier qui lui est hautement favorable : elle a accepté le principe démocratique de base en vertu duquel chaque membre de la société est censé profiter de ses bienfaits. C'est en s'acquittant progressivement de cette promesse démocratique que notre système a acquis une emprise totale sur la communauté, qui menace d'annihiler tous les autres vestiges démocratiques.

C'est-à-dire que l'organisation autoritaire de masse de notre temps a compris qu'elle se ferait accepter bien plus docilement en faisant bénéficier chacun de ses sujets d'une partie des comforts, des luxes, des facilités qu'elle réservait auparavant aux élites — d'où une certaine démocratisation, ou diffusion au grand public, des hautes technologies et de toutes sortes de moyens de divertissements et d'agrément d'existences qui n'en demeurent pas moins toujours plus serviles, contrôlées, surveillées, étioilées. »⁵⁴

Il ajoutera que

« Le marché qui nous est proposé se présente comme un généreux pot-de-vin. D'après les termes du contrat social démocratico-autoritaire, chaque membre de la communauté peut prétendre à tous les avantages matériels, tous les stimulants intellectuels et émotionnels qu'il peut désirer, dans des proportions jusque-là tout juste accessibles même à une minorité restreinte : nourriture, logement, transports rapides, communication instantanée, soins médicaux, divertissements et éducation.

Mais à une seule condition : non seulement que l'on n'exige rien que le système ne puisse pas fournir, mais encore que l'on accepte tout ce qui est offert, dûment transformé et produit artificiellement, homogénéifié et uniformisé, dans les proportions exactes que le système, et non la personne, exige.

Si l'on choisit le système, aucun autre choix n'est possible. En un mot, si nous abdiquons notre vie au départ, la technique autoritaire nous rendra tout ce qui peut être calibré mécaniquement, multiplié quantitativement, manipulé et amplifié collectivement. »⁵⁵

Et donc une manière d'obtenir une meilleure obéissance.

⁵⁴ L. Mumford, *The Myth of the Machine : The Pentagon of Power* (Vol 2), New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1970, p. 240.

⁵⁵ L. Mumford, *Technique autoritaire et technique démocratique*, 1963, publié dans Notes et Morceaux choisis n°11 Orwell et Mumford. La mesure de l'homme, La Lenteur, 2014, p. 117.

La machine que constitue la civilisation, et que constitue pareillement, en pire, la civilisation industrielle contemporaine, s'appuie sur des systèmes de contrôle, sur une « culture du contrôle », pour reprendre l'expression de l'écrivain Américain Derrick Jensen.

Dans un autre passage du *Mythe de la machine*, il rend compte de la dépossession généralisée et de ses conséquences :

« [...] nous avons devant nous une société de masse dont les intérêts, les objectifs et les produits typiques ne fournissent pas une vie suffisamment significative, même à ses plus prospères bénéficiaires, et moins encore, bien sûr, à ceux qui sont exploités ou, pire encore, négligés.

Qui plus est, tout l'appareil de la vie est devenu si complexe, et les processus de production, de distribution et de consommation sont devenus si spécialisés et subdivisés, que la personne individuelle perd confiance en ses propres capacités non aidées : elle est de plus en plus soumise à des ordres qu'elle ne comprend pas, à la merci de forces sur lesquelles elle n'exerce aucun contrôle efficace, en route vers une destination qu'elle n'a pas choisie. L'individu conditionné par la machine se sent perdu, impuissant, tandis que, jour après jour, métaphoriquement, il pointe, prend sa place à la chaîne de montage, et finalement touche un chèque de paie qui se révèle sans valeur pour obtenir aucun des biens authentiques de la vie.

Ce manque d'étroite implication personnelle au sein de la routine quotidienne entraîne une perte générale de contact avec la réalité : au lieu d'un jeu mutuel continu entre le monde intérieur et le monde extérieur, avec une réaction ou un réajustement constants et avec un stimulus à la créativité nouvelle, seul, le monde extérieur, et surtout le monde extérieur collectivement organisé du système de puissance, exerce l'autorité : même les rêves personnels doivent être canalisés à travers la télévision, le film et le disque afin de devenir admissibles.

Ce sentiment d'aliénation s'accompagne du problème psychologique typique de notre époque, caractérisé en termes classiques par Erik Erikson sous le nom de "Crise de l'identité". Dans un monde d'éducation familiale transitoire, de contacts humains transitoires, de situations professionnelles et de lieux de résidence transitoires, de relations sexuelles et familiales transitoires, les conditions fondamentales pour le maintien de la continuité et l'instauration d'un équilibre personnel disparaissent. Ce cercueil collectif est aujourd'hui l'enveloppe de toute notre "civilisation" [...].

En se soumettant sans condition au système de puissance, avec son "automatisme de l'automatisme", l'homme moderne a renoncé à quelques-unes des ressources intérieures nécessaires pour le maintenir en vie : surtout, la confiance animale en sa propre faculté de survivre et de reproduire son espèce, biologiquement, historiquement et culturellement. Dans l'acte de rejeter le passé, il a sapé sa foi dans l'avenir ; en effet, ce n'est que grâce à leur convergence dans sa conscience présente qu'il peut préserver la continuité à travers le changement, et embrasser le changement sans renoncer à la continuité. Cela, et rien de moins, constitue le "chemin de la vie".

Nous avons donc à faire face à une culture hyperorganisée, hypermécanisée, hyperdirigée, hyperprévisible. À jouer aux jeux économiques et sociaux vides qui servent ce processus automatique, les êtres humains deviennent des "objets" ou des "pions" destinés à être traités de la même façon que n'importe quel échantillon fortuit de matière brute. À mesure que le système se rapproche de la perfection, les composants humains résiduels sont davantage absorbés dans le mécanisme : ainsi ne reste-t-il que de la non-vie, qui ne tarde pas à se transformer, avec ses énergies résiduelles, en une négation pleine de ressentiment de la vie. La manifestation concrète de ce processus est à la portée de l'expérience de chacun ; en effet, le culte de l'anti-vie — anti-ordre, anti-intelligence, anti-forme — domine aujourd'hui les arts. »⁵⁶

⁵⁶ L. Mumford, *The Myth of the Machine : The Pentagon of Power* (Vol 2), New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1970, p. 359.

Voilà des propos qui, à l'heure des algorithmes et des intelligences artificielles en tout genre, semblent bien en avance sur leur temps quand on sait qu'ils sont écrits dans les années 60. Par conséquent et ainsi qu'il le formule dans *La Cité à travers l'histoire* :

« *La civilisation moderne n'est plus qu'un véhicule gigantesque, lancé sur une voie à sens unique, à une vitesse sans cesse accélérée.*

Ce véhicule ne possède malheureusement ni volant, ni frein, et le conducteur n'a d'autres ressources que d'appuyer sans cesse sur la pédale d'accélération, tandis que, grisé par la vitesse et fasciné par la machine, il a totalement oublié quel peut être le but du voyage.

Assez curieusement on appelle progrès, liberté, victoire de l'homme sur la nature, cette soumission totale et sans espoir de l'humanité aux rouages économiques et techniques dont elle s'est dotée. »⁵⁷

C'est d'ailleurs cette analogie faite à l'image de l'énorme machine de développement et du progrès presque inarrêtable qui inspirera les premières pages de l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*, cité dans l'introduction de ce travail de recherche.

Face à l'échec de la gouvernance mondiale, et à travers les limites d'un système classique régit par l'opposition gauche/droite, Local/global de la modernisation.

Bruno Latour, sociologue et anthropologue Français, posera donc la question éminente à l'égard de cette course effrénée que représente notre civilisation moderne : « *où atterrir ?* »⁵⁸, où s'arrêter face à cette perte d'identité déshumanisante et aliénante?

Il nous expliquera que le mot d'ordre de la modernité était « modernisez vous », sous entendu « abandonnez votre passé, séparez vous de la Terre »⁵⁹. Cette mentalité appliquée à la société des années 50, a fait en sorte de faire décoller les pays en voie de développement. Mais Bruno Latour nous explique que nous ne sommes plus des modernes, et que ce concept n'est plus applicable au changement de monde qui s'opère. La séparation entre « nature » et « société », posée comme fondement de la condition moderniste, doit être abolie.

Selon Latour nous vivons désormais hors sol et il faut atterrir. La question qui est fondamentale et centrale aujourd'hui c'est la notion de l'habitabilité de notre planète, or chaque jour nous impactons de manière négative la capacité habitable de celle-ci. Alors que la zone d'intervention humaine reste très restreinte puisqu'elle ne se limite « que » à la fine couche de la croûte terrestre, qui pour l'instant, reste la seule exploitable.

C'est pour dire, les dégâts que nous occasionnons depuis les débuts de la période de l'anthropocène, qui est assez récente, et qu'il considérera comme zone critique pesant le poids des humains industrialisés et leurs conséquences géologiques à l'échelle planétaire.

Il présentera la COP 21 comme point de départ d'un consensus général sur le constat de l'utopie de la modernisation. Pour la première fois, le monde, hormis les USA, admet que pour maintenir leurs espoirs de développement il leur faudrait à disposition les ressources de plusieurs planètes exploitables. Il nous invite donc à repenser autrement la question écologique. Selon lui le 20ème siècle a constamment nié sa situation climatique, avec des exemples assez criant de vérité, dont deux ci dessous.

⁵⁷ L. Mumford, *The city in history : Its Origins, Its Transformations, and Its Prospects*, Harcourt, Brace & World, 1961, p. 787.

⁵⁸ B. Latour, *Où atterrir? : Comment s'orienter en politique*, La découverte, 2017.

⁵⁹ N. Truong, *Nous avons changé de monde - Bruno Latour : L'ultime entretien*, Documentaire ARTE, 2022.

Pendant la seconde guerre mondiale le gouvernement Américain a financé beaucoup de recherches sur le développement solaire. Ceci en vue de diminuer la consommation de pétrole de l'intérieur du territoire, et de ce fait, maximiser la part envoyée au front.

En 1948 Maria Telkes, une brillante physicienne Américaine met au point une maison solaire autosuffisante à 75%. En 1950, en Floride, plus de 80% des habitations seront équipées de ces systèmes.

Le seul problème était que les grosses entreprises et fournisseurs d'électricité alimentés par les mines de charbon de l'époque, n'ont aucun intérêt à ce que le solaire s'impose, que du contraire. Ils vont donc organiser et financer des campagnes marketings qui paraîtraient inconcevables aujourd'hui, où ils feront la promotion de l'énergie électrique et où ils pousseront à la consommation exacerbée de celle-ci.

Ils passeront donc des arrangements avec de gros promoteurs immobilier de l'époque, tel que William Levitt énoncé plus haut, afin d'équiper toutes les maisons de leurs équipements électrique (chauffage, climatiseurs, lumières). Ils assureront ainsi le monopole du marché énergétique, quitte à signer la mort du développement solaire de l'époque.

Un autre exemple marquant de l'histoire de l'anthropocène est le bras de fer durant la guerre froide opposant le capitalisme fordiste de l'Ouest et le communisme productiviste de l'Est qui poussera le monde dans cette course multi-dimensionnelle : technologique, médiatique, sportive, économique, culturelle, nucléaire.

De part et d'autre du rideau de fer, chaque bloc doit assurer à sa population un certain niveau de vie et de consommation de sorte à stabiliser l'ordre sociale, visant ainsi à assurer leur victoire militaire, financière, culturelle et politique. L'ensemble de l'Europe entre alors dans la société consumériste insufflée par le capitalisme Américain. La consommation de masse alimentaire, certes la croissance économique, mais aussi la forte émission de CO2.

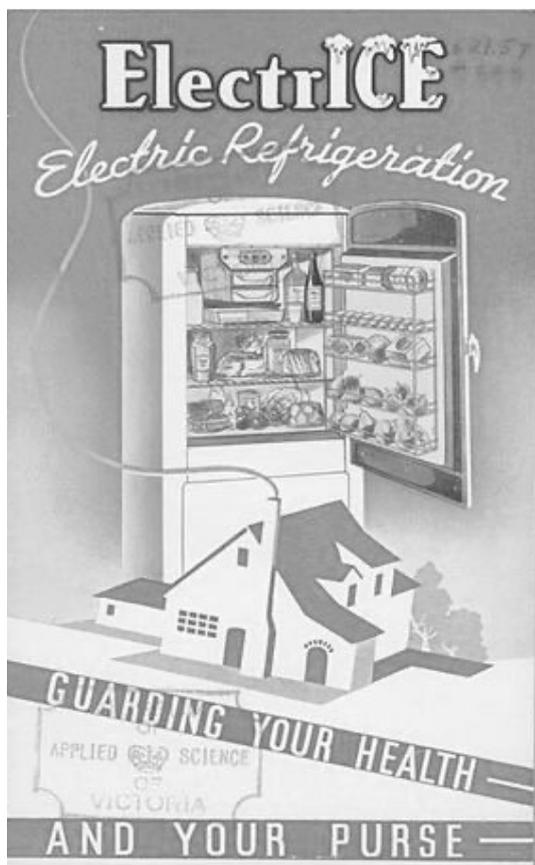


Fig 53: Brochure publicitaire « Electrice » de 1936.

Fig 54: Affiche publicitaire vantant les bienfaits de la cigarette sur la santé selon les scientifiques, 1915.

Au début des années 50, deux naturalistes William Vogt et Ferfield Osborn Jr dénoncent la surexploitation de la terre entière au delà du seuil de ce qui serait acceptable en terme de durabilité, ils appellent à une limitation des ressources naturelles du globe. L'ouvrage de Osborn *La planète au pillage* en 1948, dénonce la destruction de la planète par l'humanité. Il ira jusqu'à dire « *Aveugle à la nécessité de coopérer avec la nature, l'homme passe son temps à détruire les ressources de sa propre vie.* »⁶⁰

Mais dans le contexte de pleine guerre froide les élites politiques considèrent qu'une telle modération est complètement incompatible avec la course engagée entre l'Ouest et l'Est. Les alertes sont balayées, la croissance doit se poursuivre coûte que coûte, quitte à en payer le prix écologiquement parlant.

Plus tard, en 1972 Le club de Rome⁶¹ va tirer les mêmes constats que les naturalistes 20 ans plus tôt. Suite à la commande d'un rapport auprès du MIT (institut de recherches scientifiques) intitulé *The limits to growth*⁶², ils vont être mis face à face à des statistiques, équations, courbes et scénarios futurs calculés par un modèle informatique « World3 » qui est le prédécesseur de « World2 ». Le but n'est pas ici de développer la complexité du logiciel informatique, mais plutôt de comprendre que nous pouvons mettre des chiffres sur le monde fini, clos qu'est en réalité notre planète.

L'ensemble des interactions calculé par le programme définissent les causes de l'effondrement de notre civilisation industrielle selon 3 facteurs ; La pollution, le manque de ressources et la surpopulation. Si des changements radicaux vis-à-vis de notre manière de consommer nos ressources n'ont pas lieu, le déclin incontrôlable de la population et de la capacité industrielle sera le résultat le plus probable.

Jusqu'ici, les changements apportés depuis l'année de parution de ce rapport de recherche sont insuffisants pour modifier de manière significative leur nature. Malheureusement, l'événement de la chute du mur de Berlin en 1989 n'eut pas l'élan de solidarité escompté que pour régler le problème qui nous concerne tous.



Fig 55: Chute du Mur de Berlin en 1989, symbole de l'effondrement d'un monde bipolaire.

⁶⁰ F. Osborn, *La planète au pillage*, édition française Babel, 2008, p. 47.

⁶¹ Groupe de hauts fonctionnaires et d'industriels d'une cinquantaine de pays dans le monde

⁶² D. H. Meadows, D. L. Meadows, J. Randers, W. Behrens, *The Limits To Growth : A report for the club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, Universe Books, 1974.

C'était pour Bruno Latour le moment propice pour se poser et faire le point concernant le climat en commençant par trouver des alternatives et des solutions viables. Or c'est à cette période qu'on va constater l'accroissement de l'extractivisme renforcé par le système néolibéral mis en place. Laissant de ce fait, le champ libre à la nouvelle vague de mondialisation favorisée par l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher et Ronald Reagan.

Les hommes et les femmes que nous sommes aujourd'hui deviennent chaque jour des consommateurs de plus en plus gourmands et compulsifs. Ces deux derniers siècles, nous avons déchainés les innovations technoscientifiques aussi brillantes que destructrices. Cette quête d'accumulation de biens et de progrès a creusé des inégalités de plus en plus profondes d'un pays à l'autre.

Le développement économique stimule ainsi la concurrence accrue entre les mégalo-poles mondiales concentrant désormais la richesse et les talents dans un archipel supranational, au détriment des «arrière-pays».

« Cette organisation spatio-économique définit les nouvelles frontières de la ségrégation sociale, dans un monde aux inégalités renforcées entre gagnants et perdants de l'ordre ultralibéral, un déséquilibre flagrant et croissant qui menace nos démocraties. Les divisions de la société prennent désormais corps dans les grandes métropoles, des villes-mondes où l'on trouve toute la diversité mais aussi tous les cloisonnements, comme l'analysait Saskia Sassen. »⁶³

Marc Augé, ethnologue et anthropologue Français prédit ainsi une humanité à trois vitesses. Premièrement, une oligarchie détenant pouvoir économique et savoir, deuxièmement, une strate passive de consommateurs et enfin une classe des exclus de la connaissance et de la consommation.

Parmi ces inégalités de plus en plus marquées on y retrouve celle de l'échange écologique inégale, qui est poussée à son paroxysme. Celle-ci étant l'approvisionnement nécessaire à l'accumulation de biens dans les centres de l'économie-monde, en mettant de côté les conséquences possibles envers les pays exportateurs, sous-développés pour la plupart. Cette appropriation repose sur un mécanisme mondialisé d'exploitation et d'accaparement des ressources biophysiques : terres, eau, matières premières, c'est à dire une bonne partie de la biodiversité des pays périphériques.

Favorisant donc les flux asymétriques de ressources des pays pauvres vers les pays dominants, en vue de répondre au mode de vie consumériste de ceux-ci.

Ces structures d'exploitations remontent jusqu'aux premières phases de l'expansion européenne entre le XVe et XVIIIe siècle, avec la colonisation de régions exploitables et la mise en place de l'esclavage des populations indigènes locales. D'après l'historien K. Pomeranz dans son livre *La grande divergence*⁶⁴, la mise en place d'un tel système d'échange écologique inégal aurait pourtant joué une fonction déterminante dans la révolution industrielle et le boom économique du XVIIIe et XIXe siècle.

Alors que ces conditions d'exploitation ont toujours été élaborées pour servir des intérêts économiques extérieurs, elles n'ont cessé de se renforcer et de s'accroître au fil du temps, malgré leur caractère immoral.

⁶³ P. Chiambaretta, « Habiter l'anthropocène », *Revue Stream* n3, 2014, p. 464.

⁶⁴ K. Pomeranz, *The Great Divergence : China , Europe, and the making of the Modern World Economy*, Princeton University Press, 2000.

Comme le dira Jean-Baptiste Grenier, ingénieur en énergie et économie de l'environnement :

*« De plus en plus de régions sont constamment intégrées au système monde pour répondre aux besoins exponentiels des centres d'accumulation. La division internationale du travail assujettit de nombreux pays à rester éternellement exportateurs nets de contenu écologique pour les pays les plus riches. »*⁶⁵ sans pour autant pouvoir profiter de leurs propres ressources.

Il finira par dire que ce constat s'articule au sein de nombreux domaines de recherches ainsi que de courants théoriques et idéologiques : post-colonialisme, ingérences étrangères dans les pays les plus pauvres , exploitation des ressources par les multinationales, impérialisme. La récente conceptualisation de ce processus offre un regard nouveau quant aux interactions complexes entre les sociétés capitalistes modernes et l'environnement.

Elle résonne aussi parfaitement avec la théorie marxiste de la rupture métabolique entre les lieux de production des conditions matérielles d'existence (les campagnes) et de la consommation de celles-ci (les villes). Enonçant ainsi l'idée que la production capitaliste « épuise en même temps les deux sources d'où proviennent toute richesse : la terre et le travailleur »⁶⁶.

Bruno Latour parle alors de « dérégulation » qui va donner au mot de « globalisation » un sens plus péjoratif. La complexité des entreprises systémiques internationales, fait en sorte de brouiller voir parasiter l'existence de la mutation climatique.

Mais selon lui, plus personne ne peut considérer qu'il y a des sujets dit « à distance » du monde dans lequel il se trouve. Le principe de « rétro-action » doit désormais être pris en compte, à l'inverse des hommes modernes. C'est à dire que l'action d'un humain à un moment X et un endroit Y aura des conséquences sur lui même et sur d'autres à un moment T et un endroit V. On rentre dans la controverse infinie du fait de devoir changer nos modes de vie, le « Modus vivendi ». C'est à dire la manière de vivre en faisant des compromis.

La marche forcée vers un global utopique à peut être bel et bien atteint sa limite. Latour met alors en avant un type de mouvement populiste traité autrefois d'archaïque par les modernes, et qu'il appellera le local « relooké ». Cela couvre l'ensemble des mouvements qui prônent le retour au local, l'attachement au territoire, devant la menace de la globalisation et l'abandon du peuple trahit par ses élites. Une invention assez rétrospective en fin de compte.

C'est donc face à cette cassure, cette perte de confiance des peuples vis-à-vis de la caste aristocratique dominante s'obstinant à proposer des modèles insoutenables pour la planète, que le citoyen ne sait plus où atterrir, quels choix faire et qu'il se demandera comment s'orienter politiquement.

La politique, jusqu'à présent irrationnelle d'avoir nié ce constat, devrait prendre conscience du nouveau processus de civilisation qui va avoir lieu, de par cette mutation écologique. C'est même une classe géo-sociale écologique qu'il faudrait faire émerger selon lui.

Il invite, de ce fait, à repenser l'écologie là où l'écologie politique a échoué, en étant incapable de proposer une réelle alternative idéologique. Il ne sera désormais plus possible de comprendre les positionnements politiques si la question du climat, au sens de tout ce qui régit et conditionne la vie sur Terre, n'est pas placé au centre des débats.

⁶⁵ J-B. Grenier, « L'échange écologique inégal : Destruction de la nature et accumulation du capital », article sur LVSL (média d'opinion indépendant), 2022.

⁶⁶ K. Marx, *Le Capital*, Livre 1, tome 2, éditions sociales, 1976, p. 180.

Un nouvel horizon d'attente semble prendre place. Le contexte dans lequel on se trouve est lui aussi très différent. L'expansion du progrès est toujours recherché, mais la prospérité de la Terre par le maintien de ses conditions d'habitabilité semble prioritaire, voir nécessaire pour tous.

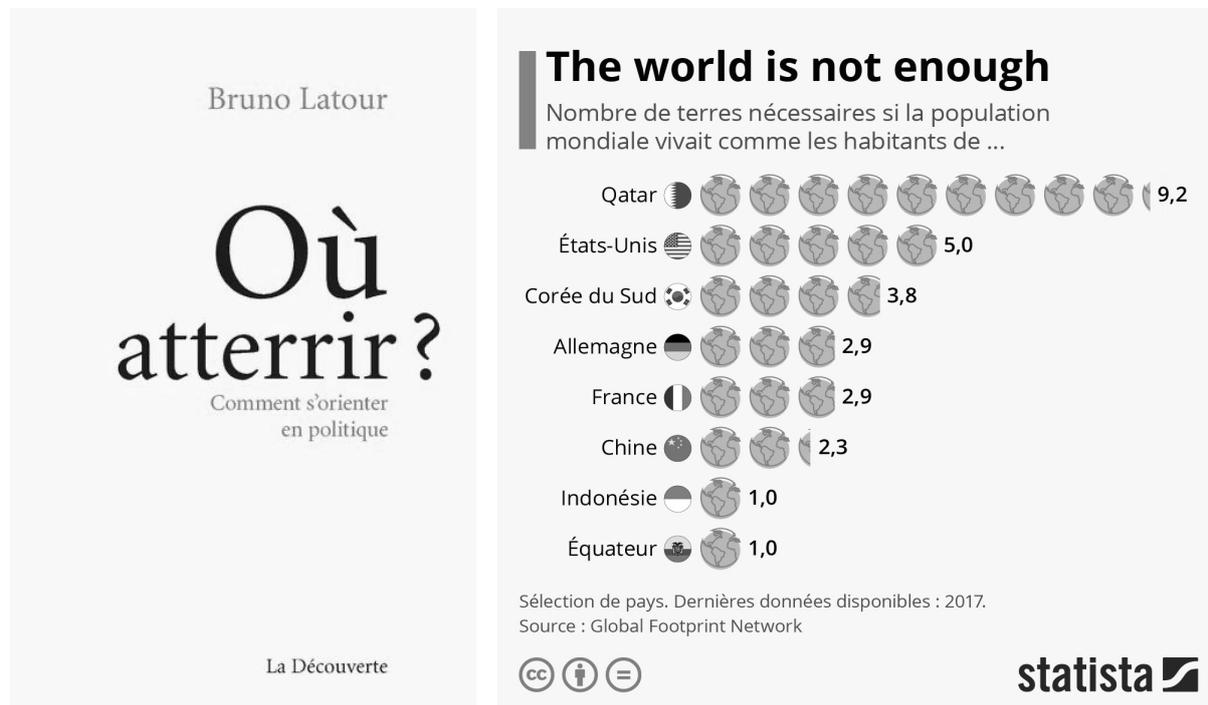


Fig 56: Couverture ouvrage Latour, Bruno. *Où atterrir? : Comment s'orienter en politique*, La découverte, 2017.

Fig 57: Graphique « montrant le nombre de Terres nécessaires » en termes de ressources dépensées par pays, Global Footprint Network. 2018.

Fig 58: Route transamazonienne à Humait, Photographie Michael Dantas, 2022.



Fig 59: Déforestation de l'Amazonie brésilienne, Photographie de Adriano Machado, 2019.

Esthétique de la réception et nouvel horizon d'attente

Afin de comprendre que la même oeuvre, idéologie ou encore même théorie, peut être perçue très différemment selon son contexte de parution, il est important de développer toute « l'esthétique de la réception » qui l'entoure.

Cette notion utilisée pour la théorie littéraire du XXème siècle, par l'historien et théoricien Allemand, Hans Robert Jauss, vise à qualifier la nature de réception des objets esthétiques sans occulter l'influence de la question du sociale. C'est à dire la manière dont une oeuvre est reçue, et la dimension très différente qu'elle peut prendre au sein d'un environnement tout autre que celui de sa première apparition.

Il mettra en lumière ce que la question de l'esthétique de la réception peut apporter à la réflexion sur l'art dans son ouvrage *Pour un esthétique de la réception*, (1990).

Il y développera le fait que les concrétisations d'une oeuvre dépendent de deux composantes. L'« effet » produit par celle-ci lors de sa création, et par conséquent, ancré dans le passé. De la « réception », qui elle, est ancré dans le présent du destinataire.

La réhabilitation de certaines oeuvres se trouve être le phénomène qui permet de mettre en évidence les fluctuations du goût, lesquelles dépendent des différents contextes, qui eux sont aussi en évolution constante. Le terme « horizon d'attente » entrera alors en jeu pour décrire les attentes du public lors de la réception d'une oeuvre antérieure, transposée dans de toutes nouvelles circonstances sociales, politiques, économiques, historiques. Tout ce qui entoure cette réception se modifiera et se transformera au moment même de l'apparition de l'oeuvre artistique dans le champ de réception, et cela au fil du temps et des époques.

Ce concept de nouvel horizon d'attente vis-à-vis de notre société contemporaine semble très intéressant, puisque c'est sur celui-ci que peut s'appuyer la relecture, la réinterprétation, voir même la réhabilitation du régionalisme critique, plus de 40 ans après ses premiers ébats.

En effet la valeur, la dimension et l'impact des mots changent, Il en est de même pour les mentalités. Nos attentes, convictions ainsi que nos espoirs ne sont plus les mêmes que ceux d'il y a 20 ans, 40 ans ou même 100 ans. Les perspectives d'avenirs sont propres à chaque génération, voir même à chaque individu, selon les expériences auxquelles ils feront face ou bien même celles vécues par les générations précédentes.

Même si dans un premier temps la théorie de Jauss concerne le secteur artistique de la littérature, elle peut être transposable au sein des autres domaines de l'art comme la peinture, l'architecture, le cinéma, la musique et bien d'autres.

Cette expression d'horizon d'attente est en rapport direct avec le processus de « Kunstwollen » en Allemand, qui est en quelque sorte la manière de recevoir l'art, le désir artistique cristallisant une pulsion.

Ce terme décrit le phénomène qui se produit lors de la réception d'une oeuvre, comprenant l'interprétation qu'en fait le spectateur ainsi que son appropriation. Il est inventé par l'historien de l'art Alois Riegl à la fin du XXème siècle.

Il offrira un bon point de départ pour une sociologie de l'art, étant donné qu'il nous permet d'articuler à la fois, la signification de l'oeuvre par rapport au spectateur, mais aussi l'intention du producteur de celle-ci. Les liens de ce fait par un lien de cause à effet, et laissant ainsi l'oeuvre apparaître comme un événement socialement orienté.

Les sociologues ont en fait remarqué que la réussite d'une oeuvre, ou encore sa valeur, ne se trouve pas uniquement dans le simple respect des conventions, c'est à dire l'ensemble des présupposés idéologiques et esthétiques établis par les normes artistiques historicistes.

Sa force se trouve bel et bien dans cette intention artistique socialement orientée qui permettra de provoquer chez le récepteur de l'oeuvre une certaine sensibilité due à son vécu, à ses aspirations ou encore à la société dans laquelle il vit. Le point fondamental est que ce sont grâce à des phénomènes d'identification émotionnelle que l'art transmet. Il est donc important de comprendre comment l'expérience esthétique débouche sur l'action.

D'ailleurs, l'un des points examinés par H. R Jauss est celui de la fonction de communication de l'art. Il dira que le problème porte sur l'opposition entre la jouissance et l'action, soit entre l'attitude esthétique et la pratique morale, qui sont pourtant indissociables selon lui. La thèse qu'il défend consiste à soutenir que l'expérience esthétique est amputée de sa fonction sociale si elle ne prend pas en compte l'identification esthétique spontanée, celle qui touche, qui bouleverse.

Kant établira d'ailleurs que toute connaissance requiert d'une part, la sensibilité, comme faculté de recevoir des représentations et donc d'être affecté par les objets du monde extérieur. D'autre part l'entendement, c'est à dire l'aptitude à raisonner, comme faculté de former des concepts et de les appliquer à ces intuitions.

L'interprétation Kantienne du concept de *Kunstwollen* désignerait donc « *l'ensemble ou l'unité des forces créatrices trouvant leur expression dans l'oeuvre d'art et l'organisant du dedans, pour la forme comme pour le fond* »⁶⁷.

Selon Otto Pächt, historien de l'art Autrichien, si les Romains construisent, peignent et sculptent différemment des autres peuples, c'est qu'ils recherchent quelque chose de radicalement différent et qu'ils expriment donc une vision différente.

« *Pour Riegl, les changements de style qu'on peut constater sont par conséquent des changements de Kunstwollen et de « vision du monde* »⁶⁸ »

En d'autres termes, cette idée pourrait donc apparaître comme le moyen de désigner une contrainte sociale générale à l'étendue d'une société ou d'une collectivité.

Une sorte d'intention artistique orientant les interactions de l'individu autour de l'oeuvre, non pas par l'individu lui-même, mais par toute son éducation, par toute la société dont il fait partie, et à la place qu'il y occupe..

La volonté d'art se fraye donc un passage à travers les différentes dimensions du monde social sans jamais être déconnectée de celui-ci. Ce « *Kunstwollen* » peut directement être mis en rapport avec une autre expression qui est le « *Zeitgeist* » et qui désigne l'esprit du temps.

Elle définit une perception et une conception du monde intellectuel, socio-culturel, politique et spirituel à un moment donné, un genre de climat général d'une ère précise. Une sorte de système d'idées, d'images et de valeurs qui, fonde les pratiques, les comportements individuels et collectifs, et inspire les créations d'une époque.

⁶⁷ A. Rieber, *Des présupposés philosophiques de l'iconologie : rapport de Panofsky à Kant et à Hegel*, Astéris, 2009, p. 6. Renvoi à *Essais d'iconologie*, I, Introduction, 1967, p. 20.

⁶⁸ P. Vallet, *Pour un usage sociologique de la notion de kunstwollen de Alois Riegl*, XVIIe Congrès de l'AISLF, Tours CR18, « sociologie de l'art », 2004, p. 4.

« Il est atmosphère, air du temps, influençant styles et modes de vie individuels, et scandant « la respiration sociale ». (Maffesoli, 2003).

Ceci est en réalité à mettre en parallèle avec les premières approches sociologiques de la littérature comme phénomène socialement orienté. Elles remontent jusqu'à Montesquieu avec *L'esprit des lois* en 1748, Germaine de Staël avec *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800) ou encore Hyppolite Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise* (1885).

Ces réflexions nous permettent de prendre conscience des différents facteurs pouvant influencer sur les oeuvres, tels que ; les effets de la situation politique, de leur circulations internationales, de la cristallisation des genres en relation avec le goût du public, de la corrélation des formes et des fins esthétiques, qui sont en réalité des conditions sociales d'apparition des chefs-d'oeuvre et de l'impact que l'oeuvre aura sur le public.

Il est donc important de prendre aussi en compte les conditions sociales de production et de circulations des oeuvres soumettant ainsi le producteur, l'artiste, à certains impératifs.

Ces mêmes impératifs mis en place par le pouvoir politique, économique et religieux. Ce sont ces trois pouvoirs qui contrôlent la production et la circulation des oeuvres par deux biais : institutionnel (L'état, L'église, les partis politiques) et économique (Le marché). Même si on constate aujourd'hui que le pouvoir religieux, en ce qui concerne la civilisation occidentale, semble peser beaucoup moins lourd dans la balance comparé à autrefois⁶⁹.

Le système de contraintes auxquelles l'activité littéraire, et toute autre activité artistique quelle qu'elle soit, est en réalité soumise à une incidence directe et indirecte sur la production culturelle, qui va de l'orientation explicite comme dans le cas du réalisme socialiste (doctrine littéraire promouvant un régime politique), jusqu'à l'autocensure ou à l'ajustement aux contraintes du marché, sous peine de sanctions (censure, répression, non accès à la publication).

La nouvelle oeuvre entrant dans un champ de réception trouve un « espace des possibles », selon Bourdieu, déjà constitué et auquel elle va devoir se définir. Le sens des oeuvres ressort des systèmes d'écarts qui les différencie entre elles et en leur sein. C'est le système d'opposition dans lequel elles prennent place qui donne leur signification aux options qu'elles incarnent.

La théorie du champ met l'accent sur le « modus operandi », la création comme un acte, ainsi que sur l'idée de « trajectoire » avancé par Bourdieu. C'est par leurs trajectoires que les individus se singularisent. Cette notion vise à rompre avec l'idée de la vie comme d'un parcours linéaire, cohérent et orienté.

Ce concept est conçu pour voir cette trajectoire comme une série de positions successivement occupées par un même groupe, mais dans un espace social en transformation qui, sous entendu, s'adapte aux changements de la structure du champ. C'est donc la perception de l'espace des possibles qui est une des conditions à la dimension réflexive. C'est à dire la capacité à réinterroger nos pratiques et nos manières de faire, en vue de les améliorer tout en ayant un certain recul sur nos actions, inscrites dans un contexte particulier.

Il faut cependant garder à l'esprit que la structure du champ de réception est régie par un certain rapport de force entre ceux qui y occupent déjà une position dominante et qui peuvent

⁶⁹ En particulier depuis la loi de 1905 sur le séparatisme entre le religieux et l'état

donc imposer leur conception de l'art, et ceux qui occupent une position dominée, constituée par les nouveaux entrants.

La signification d'une oeuvre n'est donc pas réductible à la simple intention de l'auteur. Elle résulte en réalité d'un processus bien plus complexe, qui comprend de ce fait les appropriations qui en sont faites, du sens qui lui est donné, des tentatives d'annexions dont elle est l'objet, mais aussi des impératifs sociétaux mis en place par la gouvernance contemporaine à l'oeuvre. Une oeuvre peut donc être orientée de manière à influencer, et à choisir la « trajectoire » escomptée du spectateur, en vue d'un but bien précis. (Parti politique, cause quelconque, propagande idéologique ,..).

Pour revenir sur le concept clé de Jauss, qui est fondé sur l'histoire des effets produits par les oeuvres, il considérera qu'une forme esthétique nouvelle peut aussi entraîner des conséquences d'ordres morales .

Son étude concernant l'horizon d'attente peut se faire via une analyse interne des oeuvres, mais à l'instar de la production, la réception est un processus médiatisé et donc encore plus complexifié, couvrant l'ensemble des procédés permettant la distribution, la diffusion ou la communication. Il met donc en avant la pluralité des modalités matérielles ou intellectuelles de présentation des oeuvres qu'il peut y avoir, les différents accueils qui leur sont réservés par les critiques, la diversité des modes d'appropriation par les différents publics en fonction de leurs propriétés sociales, ainsi que de l'environnement changeant dans lequel elle va se faire.

La critique, constitue une des médiations majeures dans le processus de réception des oeuvres. Elle est une des principales sources des études de réception des oeuvres littéraires. Les sanctions positives ou négatives reçues peuvent contribuer à redéfinir l'espace des possibles.

La réception conditionne en retour l'évolution de la trajectoire de l'auteur, qui est enfermé dans l'image qu'on lui renvoie ainsi que des attentes du public auxquelles il lui faut se conformer.

Elle est donc considérée comme un processus qui transcende l'espace de production de l'oeuvre dans le temps et dans l'espace, et qui conduit souvent à des réévaluations. Puisqu'il s'agit d'un processus médiatisé par des acteurs, individus et/ou institutions ayant des opinions propres à une époque donnée.

Sa nouvelle position théorique est centrée d'une part autour de la reconstitution de l'horizon d'attente du lecteur contemporain, et d'autre part autour de la concrétisation dialogique du sens de l'oeuvre dans le processus de son appropriation par des générations toujours nouvelles de lecteurs.

« L'analyse de l'expérience littéraire du lecteur échappera au psychologisme dont elle est menacée si, pour décrire la réception de l'oeuvre et l'effet produit par celle-ci, elle reconstitue l'horizon d'attente de son premier public.

C'est à dire le système de références objectivement formulable qui, pour chaque oeuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de 3 facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'oeuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité quotidienne. »⁷⁰

⁷⁰ H-R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, 1990, p. 49.

Il appuiera de ce fait sur les rapports que nous entretenons avec les textes du passé. Ses propositions légitiment l'histoire littéraire après révision de son statut. Selon lui l'histoire littéraire a trop souvent passé sous silence la fonction historique du lecteur.

Or la réhabilitation, réactualisation d'une oeuvre ne peut se faire que lorsque celle-ci est inscrite dans l'histoire, et que la postérité de celle-ci est assurée par les nouveaux remaniement qu'en feront les destinataires contemporains.

L'une des idées fondamentales sur lesquelles se construit la théorie de la réception est celle de l'inscription de la figure du lecteur dans l'oeuvre ; elle se fait dans un contexte de références, de caractéristiques spécifiques, de système de valeurs, etc..

De cette manière, on peut considérer que la réception de l'oeuvre pourrait être guidée par les attentes créées par les oeuvres les précédents. Pour Jauss, la réception est un processus dynamique qui transforme, d'âge en âge, les concrétisations d'une oeuvre et en modifie les valeurs et le sens. Il appellera ce phénomène « l'actualisation de l'oeuvre ».

« Etudier la réception d'un texte, c'est accepter que la lecture d'une oeuvre est toujours une réception qui dépend du lieu et de l'époque où elle prend place.

Qu'il soit lecteur ou spectateur, celui-ci permet d'actualiser l'oeuvre, ce qui, sans lui, ne pourrait exister qu'à l'état latent. Qu'il la rejette, l'oublie, la réhabilite ou l'encense, le destinataire détermine donc sa postérité. »⁷¹

Ainsi l'oeuvre survit par les questions nouvelles qui lui sont posées, dans un contexte historique différent ; les questions successives la modifient au point parfois, de générer une autre oeuvre apportant une réponse inouïe.

Ces deux composantes de production et de réception s'articulent sur le dialogue entre le sujet présent et le discours passé : pour qu'une oeuvre du passé continue d'agir , il faut que le sujet présent découvre, dans le discours passé, une réponse à une question que lui, pose à l'oeuvre.

⁷¹ Gardes-Tamine, Joelle., Hubert, Marie-Claude. *Dictionnaire de critique littéraire*, Edition Armand Colin, Paris, 2002.

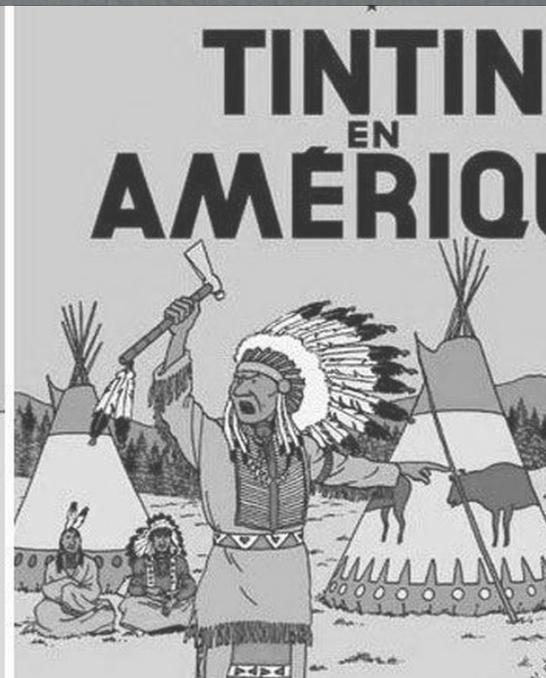
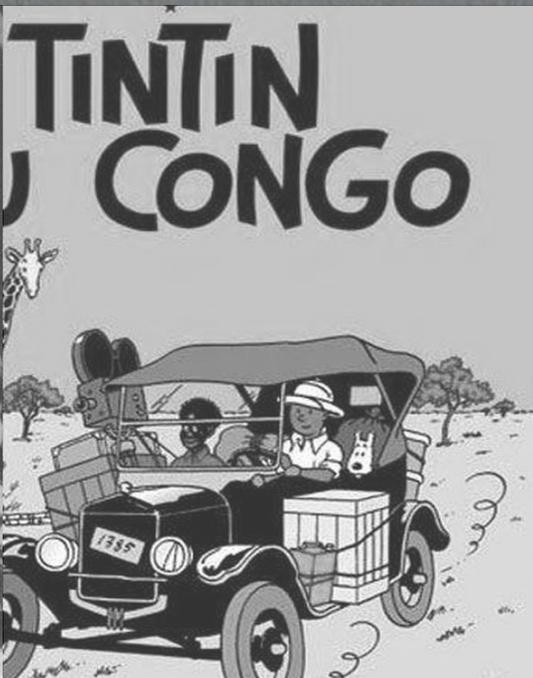


Fig 60: « The fountain », l'urinoir de Marcel Duchamp, concept de « ready made » (c'est le regardeur qui fait l'oeuvre), 1917.

Fig 61: Tintin au Congo, Tintin en Amérique, faisant aujourd'hui l'objet d'une polémique, Hergé, 1930-1932.

Fig 62: Réinterprétation du « Radeau de la méduse » de Géricault en 1819 par José Manuel Ballester, 2010.

Fig 63: Affiche de propagande antisémite de la France occupée, 1941.

« La lecture d'une œuvre nouvelle s'inscrit toujours sur le fond des lectures antérieures et des règles et codes qu'elles ont habitué le lecteur à reconnaître. »

Elle mobilise également son expérience du monde. Aussi, la lecture est-elle toujours une « perception guidée » - considérée comme un processus socio-historique liée à un horizon d'attente culturellement défini à partir de ses valeurs personnelles, sociales et traditionnelles. »

Piegay-Gros, Nathalie. *Le lecteur*, Edition Flammarion, Paris, 2002, p.54.

Réactualisation, réinterprétation, réhabilitation

En réalité, même si la question de l'empreinte écologique de l'activité humaine est plutôt récente, on remarque depuis le début de cette nouvelle ère géologique l'important décalage entre les objectifs de la politique économique et la question environnementale. Ce sont ces deux concepts clés, qui en vérité, régissent désormais l'ensemble de la société humaine. Or ils paraissent en désaccord constant, presque perçus comme des termes antagonistes, que rien ne pourrait lier.

Certes, d'innombrables rapports ont vu le jour depuis bien des années pour nous informer de la situation de la terre et du climat. Que ce soit celui du club de Rome énoncé plus haut ou encore le rapport Brundtland de 1987, qui lui, appuyait d'avantage sur les notions de développement durable. Ceci en vue de répondre aux besoins des générations présentes sans pour autant compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs, et enfin de redéfinir le rôle de l'économie mondiale dans ce contexte.

Cependant, tout porte à croire que la plupart de ces alertes n'ont pas toujours été prises en considération dans l'agenda de la plupart de nos décideurs politiques. Ils semblent, pour la plupart, conditionnés par les impératifs dictés par la gouvernance atlantiste de Washington. Bruno Latour parlait de « l'abandon de nos élites » concernant un modèle politico-économique permettant des solutions viables vis à vis de la planète.

La lutte pour concilier ces objectifs économiques et environnementaux est un effort intellectuellement sophistiqué, marqué davantage par des « compromis » que par des résultats « win-win ». Et cela doit commencer par la responsabilisation de chacun, d'où la nécessité de faire émerger une nouvelle classe géo-sociale écologique dont nous parlait Latour.

Nous sommes donc pris dans un dilemme. La croyance en la prospérité, clé de voûte du paradigme du XXe siècle, n'est plus convaincante pour beaucoup. Selon Michel Lussault, Géographe et professeur à l'Université de Lyon, nous vivons une véritable rupture anthropologique. Ce nouveau rapport au monde est une situation inédite car, certes nos manières d'habiter la Terre ne sont plus du tout les mêmes qu'autrefois, mais le concept d'anthropocène semble sensibiliser les esprits petit à petit. Aura t'il assez d'impact que pour influencer davantage les opinions publiques et mettre un terme aux débats entre climatosceptiques et écologistes radicaux?

Notre monde contemporain est en fait traversé par des mutations considérables telles que ;

- L'explosion démographique
- La révolution numérique
- La globalisation économique
- L'urgence environnementale

La vision occidentale moderne du monde s'effondrant largement, une meilleure gestion de l'espace, de nos ressources, et du bien être collectif est devenue impérative.

Une vision neuve de l'architecture doit avoir lieu, reposant cette fois sur une approche générative ouverte et collaborative de la création.

Notre relation à l'espace et au temps, matière première de l'architecture ainsi que de notre rapport au monde, se trouve largement modifié par les nouvelles technologies et la technique de plus en plus élaborée. A nous d'en tirer profit et d'en faire bon usage, sans pour autant tomber dans le piège de se laisser aveugler par les seules promesses de celle-ci.

Il faut penser l'architecture dans un continuum avec la biosphère et ceci dans l'intérêt de l'humanité toute entière.

La convergence des différentes disciplines mêlant architecture, sociologie, philosophie, anthropologie, économie, géo-politique, les sciences et bien d'autres encore devraient là, créer des synthèses innovantes et non des choix binaires.

Désormais on remarque un réel regain d'intérêt pour le local, le régional, le territoire. Ces termes autrefois ostracisés par la société moderne car jugé de trop archaïques et de trop renfermés sur eux même et de ce fait, ne participant pas à l'avènement de la « culture monde ». Le sentiment du besoin d'appartenance se fait ressentir depuis quelques années, suite à la perte d'identité accrue par la mondialisation. L'élan de nationalisme et de patriotisme de certains pays, voir de région, en vue de retrouver leur indépendance, leur autonomie ainsi que leur culture n'est finalement peut être pas si néfaste.

On peut alors être renvoyé aux idées de l'architecte et urbaniste Italien Alberto Magnaghi, et de sa vision territorialiste en architecture.

Selon lui, l'aspiration à la conscience du lieu permet de réinterpréter le territoire comme sujet vivant, au sein de ce brassage productiviste du monde gouverné par les flux globaux et les grandes multinationales. Dans son ouvrage « *Le projet local* » (2003), il invite à repenser le modèle de fonctionnement de notre société actuelle, qui selon lui est très limitée. Incitant ainsi à privilégier une économie locale et user au maximum des ressources régionales quand cela est possible.

« La biorégion urbaine est le référent conceptuel approprié pour traiter d'une manière intégrée les domaines économiques, politiques, environnementaux et de l'habiter d'un système socio-territorial qui cultive un équilibre de co-évolution entre établissement humain et milieu ambiant. »⁷²

Il cherche à aller à l'encontre du processus de déterritorialisation qui organise l'uniformisation des modes de vie et de l'interdépendance économique généralisée. Ce type de système, étant régulé principalement par des acteurs locaux et non exogènes, permettrait la mise en place d'une démocratie participative et collaborative afin de concilier urbanisme et écologie.

Cette « utopie réalisable », pour reprendre les termes de l'auteur, se voit déjà dans plusieurs petits hameaux et villages devenus « autosuffisant », ou presque. D'innombrables bureaux quant à eux réfléchissent à implanter ce concept à l'échelle de la ville, un peu à l'image des approches du *New Urbanism* influencé à l'époque par Mumford.

Peut-être que l'homme, ayant désormais goûté à toute cette universalisation, désire ré-appartenir à sa région natale, à son village d'enfance, à sa communauté traditionnelle. Peut être même au sens plus large, à se ré-enraciner à la nature. Une reconnexion avec ce qui en finalité est créatrice de toute vie.

Aujourd'hui, on peut remarquer dans la sphère architecturale, l'apparition de mouvements et autres styles promouvant des principes comparables à ceux que le régionalisme critique s'efforçait de défendre il y a 50 ans de cela.

Nombreux sont ces « nouveaux » courants stylistiques, parfois étant eux mêmes des réhabilitations de théories anciennes, prônant les mêmes valeurs régionalistes, territoriales, identitaires et respectueuses de la nature.

⁷² A. Magnaghi, *La biorégion urbaine, petit traité sur le territoire bien commun*, 2014, pp. 6-7.

Ne voyons nous pas là une réactualisation de certaines idées du régionalisme ? Permettant ainsi de bonifier l'architecture et qu'elle fasse sens avec le monde qui l'entoure.

Afin d'exemplifier mes propos, la démarche de projet de deux bureaux d'architectes convaincus du changement de paradigme et des nouvelles exigences du développement durable vont être développés et illustrés. Leur interprétations de l'environnement naturel, social et économique, ainsi que leur démarche constructive précautionneuse, sont faites dans le but de marier culture, nature et architecture. La manière dont ils veulent redonner du sens au lieu et à la communauté qui la façonne de générations en générations, redonne consistance à la conception même de la théorie régionaliste.

Cette conception ne pose aucun *a priori* stylistique, mais réclame une dimension politique engagée, en n'omettant pas l'importance du spirituel au sein des oeuvres architecturales.

Afin de porter un regard critique sur les projets choisis, ceux-ci ne seront pas issus de figures architecturales de types « archi-stars », bien qu'ils aient tout de même une certaine renommée.

Studiolada vers une architecture bio-régionaliste ?

Le biorégionalisme est un mouvement né en réaction à la critique environnementaliste. Avancé par Peter Berg dans les années 70-80, il s'appuie sur la force des spécificités écologiques, c'est à dire l'ensemble de l'éco système d'une région.

Le fait que cette théorie soit remaniée aujourd'hui n'est pas un hasard. Thierry Paquot, philosophe et auteur d'une soixantaine d'ouvrages sur la ville et l'urbain est désormais considéré comme le théoricien du biorégionalisme en France.

Il va ré-activer les échos de ce courant issus de la « contre culture » occidentale des années 60, en la qualifiant d'espoir pour l'avenir.

en 1977, « Reinhabiting Californie » dans *The Ecologist* (vol.7, n°10), article qui devient rapidement une référence parmi les militants environnementaux. On peut y lire : « *Réhabiter signifie apprendre à vivre in situ au sein d'une aire qui a précédemment été perturbée et endommagée par l'exploitation.* » Plus loin, il précise : « *Une biorégion peut initialement être déterminée par le biais de la climatologie, de la géomorphologie, de la géographie animale et végétale, de l'histoire naturelle et d'autres sciences naturelles encore.* »

D'après Mathias Rollot, architecte et maître de conférence en théories et pratiques de la conception architecturale de l'école Nationale de Grenoble, le collectif d'architectes de Studiolada s'inscrit dans cette tendance localement bio et géo-sourcée dans leur manière de concevoir.

Ils accompagnent la présentation de leurs projets par de nombreux documents capables d'informer sur les ressources qui sont à l'origine du projet : description de la nature environnante, l'origine des matériaux ainsi que les modalités de transformations ou de mise en oeuvre.

A l'image de leur projet du marché de Saint-Dizier, qui sera introduit par un schéma expliquant la façon dont la proposition architecturale est conçue. Racontant comment le lien est fait, entre les références historiques et les savoirs faire locaux.

Engagé dans des positions sociopolitiques en contraste total avec certaines postures architecturales, ne retenant que des régions leur esthétisme pittoresque passé, ou faisant allusion à des stéréotypes construits par l'image extérieure que l'on s'en fait.

« En proposant de ré-ancrer l'idée de ressource dans ses « niches écologiques » de déploiements, au sein de dynamiques croisées à même de la sortir de l'idéologie moderne de la consommation unidimensionnelle. La philosophe affirme ainsi que « la consommation des ressources du milieu doit être réinscrite dans des réseaux de relations concrets et charnels, dont les humaines sont partie prenante »⁷³ : un programme éthique à la fois ambitieux et séduisant pour l'architecture, qui rejoint peut-être l'idée défendue par bon nombre d'architectes de « patrimoine vivant ».⁷⁴

« un territoire n'existe pas en soi, comme un legs de la géographie ou de l'histoire, il n'est pas donné, il résulte d'une relation sentimentale entre une population et un site et ne correspond pas seulement à une conception utilitariste ! »⁷⁵

⁷³ J. Beauté, « Habiter en lichens : perspectives symbiotiques sur la frugalité en architecture », *Radial*, n° 3, ENSA Normandie, 2020.

⁷⁴ M. Rollot, « L'architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin : régionaliste, biorégionaliste ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, 11, 2021, p. 21.

⁷⁵ Thierry Paquot, « L'espérance biorégionale », *demeure terrestre, Revue Topophile*, 2022.

Bien qu'il n'existe pas encore vraiment de théorie Bioregionaliste à l'échelle architecturale⁷⁶, il faut reconnaître qu'il serait intéressant de transposer certains principes et concepts de l'idéologie, à l'architecture. Ce qui ne semble pas impossible à faire. C'est ce que Mathias Rollot s'efforce de faire par le biais de l'article de Jim Dodge « *Living By Life : Some Bioregional Theory and Practice* » (1981), résumant bien la vision biorégionale en cinq points.

Trois valeurs et deux types de pratiques que semble emprunter *Studiolada*.

1ère valeur : Les systèmes naturels comme référence pour les établissements humains

Leurs projets insèrent des matières hyperlocales pour enrichir l'architecture au sein de celles-ci, et de ce fait, diminuer l'énergie dépensée et consommée par les transports pour l'acheminer au site. L'assemblage est fait de manière la plus naturelle possible, afin que leurs rôles structurels soient explicite et limitent l'utilisation de produits issus de la pétrochimie.

2ème valeur : La confiance accordée à l'anarchie comme structure de gouvernance

Même si il semble encore difficile de mettre en place cette valeur au sein de l'architecture, il n'en reste pas moins impossible. Ce point sous entendrait que des communautés à la fois indépendantes et fédérées seraient en charge du projet. Or le collectif Studioloda travaille par un système de commandes publiques assez classique, avec des systèmes de concours d'architecture républicains actuels.

Mathias Rollot qualifiera les oeuvres du bureau de : « Fruits du savoir-faire d'une agence experte, elles ne peuvent que difficilement être considérées comme les équivalents architecturaux des revendications anarchistes, libertaires, d'un mouvement biorégionaliste résolument alternatif, radical, à la fois en opposition et en marge du système occidental dominant. »

Il faut toutefois noter que le projet de l'Abri de la tourbière de Bertichamp semble faire exception.

Cette réalisation semble faire miroiter certains désirs biorégionalistes d'autonomie et de participation populaire passant au dessus des codes habituels de la profession d'architecte et omettant toute hiérarchie entre les citoyens, les artisans et autres corps de métier concernés. Un chantier participatif réalisé sans entreprises et avec les moyens du bord, c'est à dire des matériaux environnants le site.

Le projet remportera d'ailleurs en 2014 le 2ème prix « projet citoyen » décerné par l'Union des architectes. Il sera décrit comme valorisant la concertation entre maître d'ouvrage, architecte et usager-citoyen.

3ème valeur : La reconnexion entre mondes naturels et esprit humain

Mathias Rollot met en exergue le fait que lier esthétique et éthique en architecture est déjà une sorte de reconnexion entre ces deux termes. Les matériaux peu transformés sont capables selon lui de refonder différemment les processus d'habitations, les conditions et critères d'habitabilité, les imaginaires et, en définitive, les cosmologies elles-mêmes.

« Elles invitent peut être à les réancrer dans un nouveau matérialisme naturaliste, une nouvelle forme de brutalisme non seulement social, mais aussi écologique ; une posture éthique et esthétique en lutte contre « l'hyper réalité » des spatialités junkspace et leurs matières plastiques, jetables, simulacre. »

⁷⁶ Effectivement celle ci se concentre beaucoup plus à celle du territoire

L'enjeu à travers les réalisations de Studioloada, c'est de bâtir et transmettre un monde à nouveau lisible, et donc accessible et réparable. Leurs oeuvres constituées de matériaux bio-géo sourcés permettent d'atteindre la viabilité recherchée. Leur parti pris est aussi de favoriser une ventilation naturelle et non mécanique, ils adapteront donc leur architecture en conséquence.

Les deux types de pratiques : pratique de résistance et pratique de renouveau

Studiolada se positionne assez clairement contre la destruction des paysages et l'homogénéisation de la culture mondiale. Leur travail est basé sur une attention très poussée au lieu, au site. Le développement de techniques appropriées et le retour à l'énergie humaine et à l'artisanal sont très certainement de bonnes pistes quant à la question de l'habitabilité de la planète. Comme le prouve assez bien le projet de l'office de tourisme de Plainfaing, qui est constitué de grès de la région et réinsère le travail du tailleur de pierre dans le projet.

En quelque sorte, une façon de répondre à des enjeux d'échelle mondiale de manière régionale et locale. Exactement comme le Régionalisme critique tentait de le faire.

Christophe Aubertin, membre de studioloada dira :

« [Il faut] proposer des alternatives aux matériaux industrialisés; soutenir et pérenniser les scieries, les carrières, les forestiers, les tuileries, les menuiseries qui jonchent nos territoires ruraux. Un chantier ne se limite pas aux entreprises qui assemblent des composants, nous devons considérer l'ensemble du processus de production car le bâtiment représente une économie considérable et peut procurer une multitude d'emplois qui font sens. Chaque chantier doit s'adresser à son territoire. [...] Il ne s'agit pas de développer des solutions technologiques. Il s'agit peut-être du contraire : simplifier les exigences pour redonner de la place aux ressources locales matérielles et humaines. [...] L'architecture doit être pensée d'une part en termes de process, pour que sa production construise une nouvelle activité vertueuse pour le territoire, et d'autre part en termes de résultat pour que l'usage et l'image des réalisations participent à l'amélioration du cadre de vie. »⁷⁷



Fig 64: « Abri en forêt à Bertrichamps », 2014, Studioloada et locaux.

⁷⁷ Document de travail interne transmis par Christophe Aubertin à Mathias Rollot à l'été 2020.

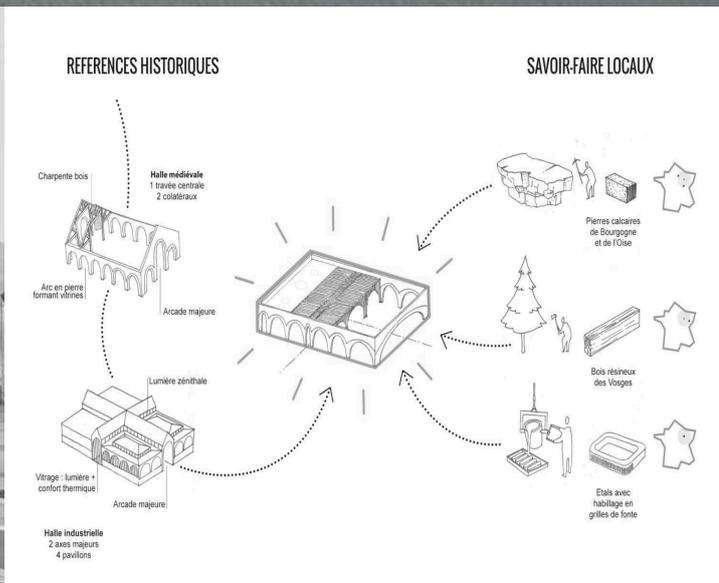


Fig 65-66-67: Projet « Marché couvert de Saint-Dizier », (en cours), accompagné par une fiche conceptuelle avec provenance et processus des matériaux, Studiolada, France.

Fig 68-69-70: Projet « Office du Tourisme à Plainfaing », 2018, Studiolada, avec du grès rose issu de la carrière voisine (circuit court), France.

La frugalité architecturale avec Philippe Madec

Formé à Paris dans les années 70, Pionnier du développement durable en urbanisme et architecture, il sera considéré par certains comme le porteur de l'héritage idéologique de Kenneth Frampton.

En effet il effectuera sa formation à Columbia University dans le séminaire de Frampton sur le régionalisme critique, étant lui même fils d'ostréiculteur en Bretagne, il est attaché aux valeurs régionales.

Conscient que le dérèglement global n'est plus une hypothèse et que la grande responsabilité des bâtisseurs commence à être reconnue, il écrit un manifeste « *Pour une frugalité heureuse et créative dans l'architecture et l'aménagement des territoires urbains et ruraux* » en 2018. Ceci en vue de combattre le développement obsolète de notre société imposé par les choix politiques qui sont loin d'être à la hauteur des enjeux actuels. Aucune initiatives environnementales prises ne sont tenues, ce manifeste pose alors les questions de fond qui semblent essentielles aujourd'hui.

- Comment peut-on favoriser une production accrue de biens sans voir l'épuisement des ressources et les dérèglements planétaires?
- Comment peut-on avantager la prospérité de la finance sans voir enfler les inégalités et notre dette envers la nature?
- Comment peut-on privilégier la compétition égoïste sans voir les solidarités s'épuiser et la générosité s'étouffer?

Pour lui, ce mode de développement d'un autre âge paralyse la transition écologique et sociale qui doit avoir lieu. Il dira d'ailleurs au sein de celui ci, en 2018 :

« *Le maintien des solutions architecturales urbanistiques et techniques d'hier, ainsi que des modes actuels d'habiter, de travailler, de s'alimenter et de se déplacer, est incompatible avec la tâche qui incombe à nos générations : contenir puis éradiquer les dérèglements globaux.* »⁷⁸

Il prône une utilisation raisonnée du sol et des matériaux, ces ressources qui sont pour lui l'un des facteurs majeurs contribuant aux rapports de forces de la compétitivité internationale. Selon lui notre métier, qui en particulier, engage les ressources plus que tout autre, se doit de construire une culture collaborative de l'action éco responsable.

« Rien de trop » était déjà une formule existante qui était inscrite au fronton du temple d'Apollon, à Delphes. Son auteur est Solon d'Athènes, l'un des pères de la démocratie grecque. Cette mesure visant à l'harmonie et l'équilibre de toutes choses était une vertu majeure de l'Antiquité. La modernité nous a poussé à dépasser toutes les limites et exploiter le monde, en cédant aux pulsions du « désir sauvage de destruction ». ⁷⁹

« *l'homme retrouvera la joie de la sobriété et l'austérité libératrice en réapprenant à dépendre de l'autre, au lieu de se faire l'esclave de l'énergie et de la bureaucratie toute-puissante* »⁸⁰

⁷⁸ A. Bornarel, D. Gauzin-Müller, P. Madec, *Pour une frugalité heureuse et créative dans l'architecture et l'aménagement des territoires urbains et ruraux*, manifeste, 2018.

⁷⁹ Terme utilisé pour décrire les besoins contradictoires de l'homme antique par F. Nietzsche dans *La joute chez Homère*, 1872.

⁸⁰ I. Illich, *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973, p. 449.

Le respect du site et la valorisation territoriale permet de lutter face au mitage du paysage. Il donnera l'exemple de Vitruve qui, dans *les dix livres de l'architecture* en -20 avant JC, nous expliquait déjà que :

« Le premier soin de l'architecte devra être de ne pas employer les choses que l'on ne peut trouver, ou préparer à grands frais, car il y a des lieux où l'on ne trouve pas en quantité suffisante ni le bon sable de cave, ni de bonnes pierres, ni de sapins, ni de marbre et où il faudrait, pour avoir toutes ces choses, les faire venir de loin avec beaucoup de peines et de dépenses ». ⁸¹

On peut déjà y voir une définition d'un positionnement local et d'une économie circulaire. Pour Madec c'est une histoire qui nous porte depuis toujours.

Il étoffera cela avec un autre exemple, qui se fera plus tard, au 18ème siècle. Avec Denis Diderot, philosophe et critique d'art des lumières.

« L'architecture est un art borné dit-on, oui dans l'esprit des architectes. Mais qu'on fasse entrer dans son projet la considération du temps, du lieu, des peuples, de la destination , et l'on verra varier à l'infini les proportions des pleins, des vides, des formes, des ornements.. »⁸²

Il semble donc très loin du style classique prédominant en France à cette époque et se rapproche plutôt fortement de la réalité que nous vivons aujourd'hui. C'est à dire de l'architecture située et contextualisée, avec des matériaux régionaux et valorisant la culture du peuple où elle s'inscrit.

Il déplorera le fait que le régionalisme critique de Frampton n'ai pas eut le succès escompté à la fin du 20ème siècle. Ce qui est assez regrettable, puisque ce mouvement nous donnait la possibilité de rester moderne en continuant d'avoir ce sens de l'émancipation tout en retrouvant l'ancrage au lieu, la topographie, la tectonique, le rapport au climat ou encore la relation culturelle.. En bref le retour à notre essence même, à la nature qui a tant été oubliée chez les modernes.

Mais il garde espoir, les acteurs que nous sommes ne doivent plus s'indigner continuellement mais s'engager, le monde du bâtiment change petit à petit.

Des projets de production d'énergie renouvelable, locale et participative se développent. A l'échelle du bâti il faut construire des édifices sains et agréables à vivre, sans ventilation mécanique ni climatisation, voir sans chauffage quand cela est possible.

Grace à la ventilation naturelle, au rafraîchissement passif, à la récupération des apports de chaleur gratuits et à l'inertie thermique. La conception bioclimatique permet de réduire au strict minimum les consommations d'énergie, tout en assurant un confort accru. Il faut selon lui généraliser ces pratiques.

Il faut limiter les matériaux non réutilisables. Les constructions en bois, longtemps limitées aux maisons individuelles, sont à présent mises en oeuvre dans des équipements publics d'envergures, parfois même au sein des habitats collectifs de plus de 20 étages.

Le marché des isolants biosourcés, jugé de trop marginaux il y a peu, ne cesse de croître. La terre crue, matière de nos patrimoines, sort du purgatoire dans lequel le XXème siècle l'avait plongée. Madec nous explique que l'ensemble de ces changements de pratiques consolident le développement de filières et de savoir-faire locaux à l'échelle des territoires.

⁸¹ M. Vitruve, *De l'architecture*, Tome 1, trad. nouvelle par L. Maufra, 1847.

⁸² F. Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot*, Tome 2, 1760, p. 409.

Le terme « créatif » dans le titre du manifeste sous entend qu'après un siècle de routines fatales propres au modernisme, l'architecture doit recourir à de l'inventivité et à de l'originalité pour ne pas tomber dans les travers de nos aînés. De la monoculture du béton en passant par l'intoxication technologique, jusqu'aux maisons en série impersonnelles, c'est l'ensemble du dogme dont nous avons hérité, issu du XXème siècle, qui doit être aboli.

Il finira par expliquer dans ce manifeste que la frugalité en énergie, en matières premières, en entretien et maintenance, induit des approches low tech. Non pas que l'on vise son éradication, mais que le recours à des techniques pertinentes, adaptées, non polluantes ni gaspilleuses, comme des appareils faciles à réparer et à recycler en vue d'être réemployés, semblent prioritaire dans sa démarche de conception.

Que l'architecture soit implantée en milieu urbain ou rural, le bâtiment frugal se soucie de son contexte. Il reconnaît les cultures, les lieux et y puise directement son inspiration. Il est bienveillant et respectueux de l'environnement et de ses habitants. Il y favorise d'ailleurs tout ce qui allège son empreinte écologique et tout ce qui le rend équitable et agréable à vivre, de par son programme et ses choix constructifs.

Il conclura en expliquant que la transition écologique et la lutte contre les changements climatiques concourent à un usage prudent des ressources épuisables et à la préservation des diversités biologiques et culturelles pour une planète meilleure à vivre.

Madec appuie sur le fait que cette conception de l'architecture est loin d'être une utopie, elle se pratique chez de nombreux bâtisseurs depuis une dizaine d'année. Le *OFF du développement durable*⁸³ en témoigne, c'est une ambition éthique des concepteurs de l'établissement humain pour qui la ressource, à savoir son bon usage et sa protection, s'avère être un enjeu essentiel.

« La Frugalité heureuse et créative est devenue un mouvement international, dont les membres sont des glaneurs et glaneuses. Après deux siècles de surexploitation de la Terre, ils collectent avec soin pour préserver ce qui reste de terre et d'humanité. Ils glanent, faisant avec ce qui subsiste, avec de pauvres et beaux restes qu'ils s'attachent à accommoder pour proposer la possibilité d'un avenir.

Glaner est le droit de ramassage de ce qui est laissé après récolte. Cette coutume d'origine médiévale perdure, une marque de solidarité, de partage des communs, de savoir-faire avec ce qui demeure de ressources, mais aussi de nature et d'humanité. Pour la cueillette en milieu sauvage, la règle des trois tiers va de soi : un tiers pour les glaneurs, un tiers pour les autres, et un tiers pour le milieu ; une règle ancestrale qui relie l'humain et le non humain.

Si dans certains territoires, les tenants du vieux monde ne lâchent pas prise, l'ardeur vers un autre être-au-monde vit dans des poches actives, locales et régionales. Chacun de nos projets frugaux y contribue, forte des richesses locales, tant physiques qu'humaines, tant ressources que savoir-faire. Une démondialisation y est à l'œuvre. »⁸⁴

De nombreux projets de l'atelier de Philippe Madec incarnent très bien cette approche frugale de l'architecture. L'un d'eux en est une synthèse parfaite, c'est « La nouvelle ville écologique de Bab Draa » au Maroc.

Lancé depuis 2007 et dans le cadre du développement Marocain planifié par l'état, L'atelier Philippe Madec et ses collaborateurs visent le label « One Planet Living » délivré par BioRegional et WWF.

⁸³ Organisation portée par 11 institutions engagées dans la valorisation des ouvrages low tech, frugaux, participatifs et bioclimatiques afin de promouvoir des nouvelles manières de concevoir.

⁸⁴ P. Madec, « La frugalité n'est pas de la sobriété », *Revue Topophile*, nouvelles de nulle part, SAVOIR, 2022.

Le projet débute par la mise en place d'une économie résidentielle en appui sur l'économie existante à la ville de Tan Tan, et de ce fait, est soutenue jusqu'au bon développement de son agriculture locale et de son autonomisation. Le nouveau village se dispose selon un modèle traditionnel de médinas, qui est une sorte de disposition propre aux pays du Maghreb.

Son implantation et sa forme architecturale sont aussi réfléchies par rapport à l'importante présence des vents marins, qu'elle va chercher à capter et à transformer en énergie. Un autre dispositif intéressant est celui de récupération des eaux de pluie avec des bassins intérieurs, permettant un meilleur confort climatique, qui soit naturel. La ville est donc complètement autonome en énergie, limite son empreinte environnementale et développe une économie locale et communautaire.



Fig 71: Master Plan de la « Nouvelle Ville écologique à Bab Draa », Maroc, Atelier Philippe Madec, en cours (débuté en 2007).

Fig 72: Projet « Conservatoire botanique national bioclimatique », Brest, France, Atelier Philippe Madec, 2022.

Fig 73: Projet « Le parc des labyrinthes », Montendre en France, Atelier Philippe Madec, 2018.

Fig 74: Projet « Mysterra - maison du parc des labyrinthes, Montendre, Atelier Philippe Madec 2018.

« La frugalité émerge du sol, elle ne descend pas d'une prétendue supériorité divine ou technocratique. Elle monte du genius loci, ce génie des lieux où s'agrègent les œuvres de la nature et le génie de l'humanité. Elle se déploie dans les milieux, suscite la rencontre avec ce qui est autre, d'où peut naître l'accord, et la synthèse créatrice. [...] La Frugalité heureuse et créative s'associe au partage. Partage de la Terre, de notre responsabilité envers l'urgence écologique et climatique, dans une économie de la mesure et de l'équilibre : celle de la vie même ».

Collectif : « Pour une frugalité heureuse et créative », *Commune frugale. La révolution du ménagement*, Actes Sud, p.16, 2022.

Conclusion

Il y a plus d'un siècle, dans un contexte de changements techniques, sociaux et culturels liés à la révolution industrielle et à l'exode des populations des campagnes vers les villes, le mouvement moderne a fait table rase de nos traditions constructives. Alimenté par un besoin urgent de reloger les populations touchées par la guerre, ainsi que de reconstruire/repenser d'immenses zones en ruines à leur disposition, les modernistes ont pu mettre en oeuvre leur génie pour tenter de proposer une architecture nouvelle, un monde nouveau.

Après une période aussi apocalyptique qu'innovante, la société d'après guerre cherchant à s'émanciper, s'est tournée en grande partie vers ses nouvelles technologies qui étaient symbole de liberté et de progrès. La plupart des innovations et des découvertes scientifiques faites durant le conflit ont trouvé des applications civiles et ont donc contribué à façonner le monde d'aujourd'hui.

En architecture, ce fut le moment propice pour l'avènement de nouveaux matériaux (le béton, l'acier, le verre). De nouvelles manières de construire et de concevoir avec la mise en place de règles et de pratiques bien définies au sein du courant, ainsi qu'un principe formel stricte. Influencé par la construction en série du secteur industriel, c'est le principe de rentabilité et d'efficacité qui était recherché.

Portés par la pensée hygiéniste et progressiste, la plupart des modernes ont développé un style international standardisé et caractérisé, entre autres, par des formes cubiques, le toit terrasse, les grandes surfaces blanches, les fenêtres en bandeau, qu'on pouvait désormais retrouver au quatre coins du globe. En bref des conceptions lisses, monotones et ternes assurant l'hégémonie du béton qui s'en suivra au fil du temps, dont la production est responsable aujourd'hui d'environ 7 % des émissions de CO2.

Cependant, même si nous subissons les conséquences sociales et écologiques de certains de leurs choix, nous ne pouvons pas reprocher aux modernistes d'avoir répondu à certaines problématiques de leur époque. Mais le constat fut que l'architecture Moderne et le style international, après près d'un demi siècle d'omniprésence, ne répondaient pas aux besoins profonds d'appartenances qu'éprouvait l'Homme.

Niant le lien étroit entre l'architecture et son site d'implantation, aucune particularité régionale ou même culturelle ne se ressentait quant à la réflexion architecturale, comme si l'Homme s'était complètement détaché de la Nature et de sa tradition.

C'est à l'aube des années 80, qu'est entré en jeu la théorie du Régionalisme Critique. Tentant de résoudre le problème de fond de l'obsolescence de l'idéologie moderne, autour duquel l'ensemble des mouvements postmodernes s'efforçait de trouver des réponses.

Tzonis et Lefaivre vont militer pour un retour à l'identité du lieu et de la tradition. La théorie va alors s'appuyer des textes fort comme nous avons pu le voir dans ce travail de recherche ; Ricoeur, Norbert Schulz, Heidegger ou encore Mumford. La résistance ne fera que s'accroître lorsque Frampton viendra soutenir le mouvement naissant.

La répétitivité des solutions architecturales et techniques d'autrefois, au mépris du contexte est à bannir. Il faut valoriser ce qui donne réellement du sens à l'architecture. C'est à dire la considération du climat, de la lumière, de la topographie, de l'orientation ainsi que de l'écosystème dans lequel va s'implanter l'architecture. Il est essentiel d'activer les différents sens de l'Homme, sa gamme de sensations diverses et variées.

Voulant faire contraste avec l'homogénéisation du Style international, ils vont aussi mettre en avant l'importance de la culture et de la tradition et le rôle qu'elles ont à jouer dans la réflexion de ; la matérialité, la distribution des espaces, le rapport entre l'intérieur et l'extérieur, la luminosité, l'ambiance et bien d'autres aspects que constitue l'architecture.

Néanmoins, malgré l'effervescence du mouvement régionaliste, il sera traité de slogan trop arriéré et de nationalisme résurgent qui ne fera pas long feu. Il sera mis de côté, au même prix que la cause environnementale, par la lutte idéologique et culturelle du contexte politique de la guerre froide, qui consacre énormément de ressources et d'énergie dans le but de prouver sa supériorité technologique et technique au camp adverse.

Cela au mépris de plusieurs alternatives viables proposées pour limiter la production de gaz à effet de serre. L'épuisement des ressources, de surcroît de manière non équilibrée au sein des différentes régions du monde, n'ont fait que d'augmenter en étant guidées par les impératifs de la compétitivité.

On ne peut plus vraiment s'étonner des conséquences climatiques car ce sont des événements que l'on voit arriver depuis bien trop longtemps. Le premier rapport sur l'état de l'environnement fut publié en 1950 par l'Union Internationale pour la conservation de la nature (UICN). S'en est suivi tout un tas d'autres, comme le rapport Meadows : *The Limits to growth* de 1972, mais aussi le rapport Brundtland *Our Common Future* de 1987.

Pourtant, comme développé dans ce mémoire, la plupart des alertes scientifiques furent écartées par le besoin de développement, de croissance, de rendement et de rentabilité des superpuissances, en vue de participer au grand échiquier économique que constitue la géopolitique mondiale. C'est ce même principe de « suprématie des finances » en tant que finalité des sociétés contemporaines et futures, qui a relégué la question environnementale au second plan.

Mais aujourd'hui, cette notion semble de plus en plus prenante et semble peser davantage dans la balance de l'opinion publique. Comme si peu à peu le discours politique, ayant longtemps fermé les yeux sur l'enjeu essentiel que constitue cette problématique, s'essouffait quant aux promesses non tenues et aux alternatives proposées qui n'en sont pas.

Comme le disait Latour c'est une nouvelle classe sociale éco-responsable, abandonnée par ses élites politiques mais consciente des problèmes à régler, qui doit naître afin de permettre au processus de transition écologique d'avoir lieu au sein de nos civilisations.

Un changement de paradigme se produit, suite aux récentes frictions au sein des grandes puissances, ou encore des conséquences de la pandémie, la quête de la mondialisation tant recherchée nous montre peut être bien là ses limites. De par la complexité de ses interactions systémiques qui sont en constante fluctuation, et qui marquent les dépendances et/ou les interdépendances d'un pays par rapport à un autre.

Quoi qu'il en soit on ne peut nier le retour au « local » qui est en train de se dérouler. Bien plus qu'une formule à la mode, certaines « niches écologiques » voient le jour avec des villages autosuffisants promouvant les bienfaits du terroir. Certaines familles cherchent de plus en plus l'autonomie énergétique ou encore alimentaire afin de faire face à la hausse des prix.

Peut être est ce le moment propice pour la réhabilitation de certaines idées du Régionalisme Critique en architecture?. En vérité cela ne paraît pas inconcevable quand on sait que plusieurs architectes contemporains le font déjà très bien dans des projets assez récents, comme démontré plus haut. Certes, tous ne le revendiquent pas pour autant mais cela marque bel et bien la nouvelle controverse quant à notre rapport actuel au monde.

Si on en croit la théorie de la réception de Jauss abordée dans ce travail de recherche, il est tout à fait plausible de penser que le mouvement ne soit pas arrivé au bon moment. Ou du moins n'ai pas eu assez d'impact que pour rivaliser au dogme idéologique de son époque. « L'esprit du temps » (le Zeitgeist), de la parution de la théorie n'était pas à l'heure de la régulation des ressources, à la modération énergétique ou encore à la reconnexion entre Homme et nature, mais bien à une logique d'expansion et d'ouverture au monde.

Le sens et la valeur des mots changent, les mentalités ne sont plus les mêmes d'une époque à l'autre, notre civilisation se transforme, la société évolue et n'a plus les mêmes attentes que dans les années 80 ou encore dans l'entre deux guerre.

L'impasse est évidente. Toutes ces mutations et ces dérèglements d'ordre biologique et géologique, exigent une toute nouvelle représentation, conception et administration de la Terre. Le concept d'Anthropocène a le mérite de balayer le débat moderne/postmoderne et appelle à imaginer les fondements innovants d'une vision de l'architecture et de l'urbanisme, issus d'une alliance entre la société et son habitat naturel.

Bâtir, habiter, et penser le monde au XXI^e siècle est devenu une question primordiale qui incite à repenser en profondeur le rôle opératoire du concepteur. Au delà de notre responsabilité professionnelle, c'est un réel engagement politique, social, et culturel des architectes qui doit avoir lieu. Etants acteurs de l'édification des villes et villages de demain, il est impératif de considérer l'urgence climatique au sujet de laquelle l'humanité toute entière est concernée. Il est plus que nécessaire d'en finir avec le cynisme de son instrumentalisation passive causé par le capitalisme global et l'économie du spectacle.

Notre action quotidienne ne consisterait plus dans le simple fait de regarder jours après jours les compteurs alarmistes des écologistes radicaux s'affoler, nous expliquant qu'il ne resterait plus que 15 ans à vivre. Faire le constat du recensement abyssal de l'ensemble des mutations en cours sur la planète, ou encore le navrant inventaire du nombre d'espèces vivantes ne faisant que diminuer années après années. Cette action quotidienne nécessite d'agir, d'abord à petite échelle pour ensuite s'étendre et prétendre au soit disant monde « global » et « universel », qui conserve encore sa connotation négative suite à la conquête capitaliste de la civilisation industrielle.

C'est cependant cette solidarité et cette approche coopérative à l'échelle mondiale qui semble l'unique solution au dénouement final. Non pas comme la métaphore d'un monde idéal ou d'une utopie, mais bien comme le défi concret de la sauvegarde de nos conditions d'existence. Comme Latour l'avancait, ce qui « compte » désormais c'est la question d'habitabilité de notre planète. Cela passe par le croisement et la rencontre de ; l'architecture, la science, la politique, l'économie, la philosophie, et bien d'autres domaines encore.. Il doit y avoir transdisciplinarité et transcalairté.

Il faut construire des dynamiques novatrices combinant les variables socio-économiques avec les données sur l'empreinte écologique. Cette fameuse conversion écologique ne se fera que via une culture civique fondée sur une conception « éco-centrique » de la vie, et sur laquelle l'architecture peut intervenir en :

- Favorisant les filières courtes en instaurant une économie circulaire. C'est à dire recourir aux matériaux locaux disponibles en abondance et à faible coût, mais aussi voir le potentiel recyclable-réutilisable-transformable de ceux-ci.
- Valorisant les entreprises locales capables de s'ancrer dans le territoire et devenir le moteur de développement de la communauté régionale.

- Réinsérant les savoirs et savoirs faire ancestraux des artisans dans ses conceptions de projets.
- Incluant des éléments traditionnels et régionaux de manière à conserver le patrimoine culturel et à enrichir le rapport que l'Homme entretiendra avec.
- Prenant en considération les particularités du site (orientation, relief, climat, lumière) et en tirer profit intelligemment en voyant ça comme des forces plutôt que des contraintes. Mais aussi considérer le mode de vie de ses habitants.
- Limitant l'utilisation d'énergie superflue ou inutile en privilégiant des approches Low-tech quand elle sont possibles. (C'est à dire quand la fonction du bâtiment le permet).

Il faut que les architectes dépassent l'obsession de la forme et de la signature du créateur solitaire. Il doivent proposer une architecture plus éthique, responsable et respectueuse. Cependant, au sens plus large cela doit aussi se faire par le passage d'une société guidée par une économie d'extraction et d'appropriation dominée par l'impératif du rendement financier, à une société fondée sur une économie de la sauvegarde et du partage.

La participation effective des citoyens et des peuples aux processus décisionnels doit avoir lieu. Seul le processus collaboratif humain capable de résoudre les questions de viabilité et de durabilité de notre écosystème, pourra véritablement rendre compte de ce qu'est la réelle richesse de l'Humanité.

Epilogue

Par ce mémoire il me tenait à coeur d'explorer le mouvement du Régionalisme Critique plus en profondeur que lorsque celui-ci m'a été présenté en cours. Il ne prétend aucunement considérer la théorie comme voie architecturale à suivre, mais propose plutôt la découverte de sa philosophie de conception via les nombreux acteurs y ayant contribué de près ou de loin.

Il était aussi très intéressant de faire le point sur ce qui se faisait au niveau de l'architecture contemporaine, et de constater qu'il semble y avoir un début de conscience transnational croissante au sein de la profession concernant le rapport du bâti et de l'environnement.

D'où l'intérêt de ma recherche, qui était de voir si cette architecture locale, régionale, traditionnelle et donc localisée, pouvait guérir certains maux de la mondialisation et au sens plus large de l'Homme et de la Terre.

Le travail ne consistait pas à apporter une réponse précise à la problématique, mais plutôt de peser le pour et le contre du régionalisme en remettant au cause sa criticité. Il cherchait également à justifier la légitimité de sa relecture.

Mieux comprendre tout le processus qui entoure la réception et l'interprétation d'une oeuvre au sein d'un contexte social bien défini m'a permis d'expliquer le décalage important entre l'apparition du courant architectural et le paradigme propre à son époque. Il résonne aujourd'hui d'une toute autre façon.

Beaucoup d'autres figures, aussi bien du régionalisme des années 80 que des projets contemporains, auraient pu être abordés au sein de cette étude. Que ce soit l'architecte Liégeois, Jean Englebert et son style adaptatif aux changements de rythmes des sociétés et des mentalités. En passant par la coopérative ROTOR à Bruxelles, et de leur pratique de ré-emploi, mais aussi Lacaton et Vassal avec leur principe de recyclage et de réhabilitation « faire plus avec moins ». De Rick Joy et sa sensibilité aux paysages et aux biotopes, ou encore l'architecture passive et durable de Francis Kéré, mise en oeuvre par les communautés locales.

La remise de prix tel que le Pritzker Price à certains d'entre eux, au cours de ces dernières années, n'est d'ailleurs pas le fruit du hasard et représente là un jalon encourageant pour l'avenir de l'architecture.

Cependant tout reste encore à faire, ce travail de fin d'étude aura le mérite, du moins je l'espère, à ouvrir le débat et la discussion face au «champ des possibles ».

Bibliographie

Ouvrages

Ares, Mathieu., Bachkatov, Nina., Dupont, Olivier., Turcotte, Sylvain., Wintgens, Sophie. *L'émergence de nouvelles puissances : vers un système multipolaire ?*, Ellipses, 2009.

Augé, Marc. *L'anthropologue et le monde globale*, Armand Colin la Fabrique du sens, 2014.

Berliner, David. *Perdre sa culture*, Zones sensibles, 2018.

Bonitto-Donato, Céline. *Heidegger et la question de l'habiter, une philosophie de l'architecture*, Parenthèses collection eupalinos, 2019.

Bornarel, Alain., Gauzin-Müller Dominique., Madec, Philippe. *Pour une frugalité heureuse et créative dans l'architecture et l'aménagement des territoires urbains et ruraux*, manifeste, 2018.

Frampton, Kenneth. *L'architecture moderne. Une histoire critique*, Thames Hudson, 2010.

Gardes-Tamine, Joelle., Hubert, Marie-Claude. *Dictionnaire de critique littéraire*, Edition Armand Colin, Paris, 2002.

Giamarellos, Stylianos. *Resisting Postmodern Architecture, critical regionalism before globalisation*, UCL Press, 2022.

Gregotti, Vittorio. *Le territoire de l'architecture*, l'Equerre, Paris, 1966.

Grimm, Friedrich Melchior. *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot*, Tome II, 1829, Hachette bnf, 2012.

Heidegger, Martin. *Essais et Conférences*, Gallimard, 1980.

Heynen, Hilde., Heynickx, Rajesh., Loosen, Sebastiaan. *The Figure of Knowledge: Conditioning Architectural Theory, 1960s - 1990s*, Leuven University Press, 2020.

Illich, Ivan. *La convivialité*, Paris, Seuil, 1973.

Jacobs, Jane. *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Mardaga, 1991.

Jacobs, Jane. *Edge of Empire : Postcolonialism and the city*, Routledge, 1996.

Jauss, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, 1990.

King, Anthony D. *Writing the global city : Globalisation, Post-Colonialism and the urban*, Routledge, 2016.

Latour, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence, une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte, 2012.

Latour, Bruno. *Face à Gaïa, Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.

Latour, Bruno. *Où atterrir? : Comment s'orienter en politique*, La découverte, 2017.

Leakey, Richard., Lewin, Roger. *The sixth extinction : biodiversity and its survival*, New York : Doubleday, 1995.

Letrosne, Charles. *Murs et toits pour les pays de chez-nous*, Niestlé, Paris, 1923.

Lévi-Strauss, Claude. *Tristes tropiques, Terre humaine civilisations et sociétés*, PLON, 1993.

Lefaivre, Liane., Tzonis, Alexander. *Architecture of Regionalism in the age of globalization : Peaks and Valleys in the flat World*, Routledge, 2011.

Lefaivre, Liane., Tzonis, Alexander. *Critical Regionalism : Architecture and Identity in a Globalized World*, Prestel, 2005.

Madec, Philippe. *Mieux avec moins. Architecture et frugalité pour la paix*, collection La fabrique de territoires, Terre urbaine, 2021.

Magnaghi, Alberto. *La biorégion urbaine, petit traité sur le territoire bien commun*, Eterotopia, 2014.

Marx, Karl. *Le Capital*, Livre 1, Tome II, Editions sociales, 1976.

Meadows, Dennis., Meadows,Donella., Randers, Jorgen. *The Limits To Growth : A report for the club of Rome's Project on the Predicament of Mankind*, Universe Books, 1974.

Mumford, Lewis. *Sticks and Stones, American Architecture and Civilisation*, Dover Publication Inc, 1924.

Mumford, Lewis. *Technique et civilisation*, Parentheses, 2016.

Mumford, Lewis. *The city in history : Its Origins, Its Transformations, and Its Prospects*, Harcourt, Brace & World, 1961.

Mumford, Lewis. *The Myth of the Machine : The Pentagon of Power*, (Vol II), New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1970.

Mumford, Lewis. *The South in Architecture*, Da capo press, Southern States, 1967.

Nietzsche, Friederich. *La joute chez Homère*, nd, 1872.

Norberg-Schulz, Christian. *Genius Loci, paysage, ambiance, architecture*, Mardaga, 1997.

Osborn, Henry-Fairfield. *La planète au pillage*, édition française Babel, 2008.

Petrella, Riccardo. *Au nom de l'humanité, l'audace mondiale*, couleur livres, 2015.

Piégay-Gros, Nathalie. *Le lecteur*, Edition Flammarion, Paris, 2002.

Piketty, Thomas. *Le capital au XXIe siècle*, Points, 2020.

Pollak, Martha D. *The Education of the Architect : Historiography, Urbanism, and the Growth of Architectural Knowledge*, The M.I.T Press, 1997.

Pomeranz, Kenneth. *The Great Divergence : China , Europe, and the making of the Modern World Economy*, Princeton University Press, 2001.

Prost, Antoine., Winter, Jay. *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.

Ricoeur, Paul. *Histoire et vérité*, Point essais 2001, 1955.

Rodman, Selden. *The Conquerors Conquered*, Southern Illinois University Press, 1958.

Servigne, Pablo., Stevens, Raphaël. *Comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Anthropocène SEUIL, 2015.

Vitruve, Marcus. *De l'architecture*, Tome I, 1847, trad. nouvelle par M. Ch-L. Maufra, Len Pod, 2017.

Reuves et articles scientifiques

Beauté, Julie. « Habiter en lichens : perspectives symbiotiques sur la frugalité en architecture », *Revue Radial*, no. 3, HAL sciences ouvertes, ENSA Normandie, 2020, pp. 13-16.

Bodart, Céline., Dawans, Stéphane. « Quand « l'esprit nouveau » soufflait jusqu'à Liège », *Les Utopies de Jean- Englebert*, Archidoc, no. 2, 2017, pp. 23-41.

Chiambaretta, Philippe. « habiter l'anthropocène », *Revue PCA Stream*, no.3, 2014, p. 464.

Deléage, Jean-paul. « La nature : Un paradigme introuvable », *Revue de Critique communiste*, no. 7, 1976, pp. 55-91.

Dousson, Lambert., Viala, Laurent. « Art, Architecture, recherche. Regard croisés sur les processus de création », *Carnets de la recherche*, no. 9, Editions de l'Espérou, 2016, pp. 4-39.

Eggner, Keith. « Placing Resistance: A Critique of Critical Regionalism », *Journal of Architectural Education*, Tome IV, no.55, (1984), 2002, pp. 228–237.

El Qadim, Nora., Hervouet, Ronan., Joyeux, Arthur., Rumpala, Yannik. « Lectures critiques », *Presses de Sciences po : Revue française de science politique*, Vol 63, no. 3-4, 2013, pp. 679-693.

Fares, Kinda., Guillerme, André., Vacher, Hélène. « Le front de l'industrialisation de la construction, 1915-1920 », *Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, no. 28, 2017, pp. 37-56.

Fenske, Gail., Muntanola, Josep. «What is Happening to Modern Architecture? A Symposium at the Museum of Modern Art», *Museum of Modern Art Bulletin*, no. 15 (1948), DOSSIER Architectonics, 2011, pp. 17-30.

Fiévé, Nicolas., Guillot, Xavier. « Dépasser l'exploitabilité de la ressource en architecture : un défi politique, anthropologique et philosophique », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, no. 11, 2021, pp. 1-14.

France, Anatole. « La guerre », Paru dans le quotidien Français : *L'humanité* de Jean Jaurès, 1922, pp. 2-10.

Frampton, Kenneth. « Place-form and cultural identity : Reflections on Architecture and the postmodern Condition », *Art Monthly London*, no. 116, 1988, p. 56.

Frampton, Kenneth. « Prospects for a Critical Regionalism », *Perspecta*, Vol XX, 1983, pp.147-162.

Frampton, Kenneth. « Toward a Critical Regionalism: Six points for an architecture of resistance », *Postmodernism : a reader*, no. 20, 1993, p. 268.

Fromm, Erich. « Les besoins psychiques de l'homme et la société », *Le coq-héron*, Vol 182, no. 3, 2005, pp. 84-89.

Gasparini, Eric. « Hyppolyte Taine ». Picard, *Revue Française d'Histoire des idées Politiques*, no. 40, 2014, pp. 229-242.

Gauzin-Muller, Dominique. « Du régionalisme critique à la frugalité créative, le retour des matériaux de l'architecture vernaculaire. », *Revue Radial*, no.3, *HAL sciences ouvertes -ENSA Normandie*, 2020, pp. 17-20.

Le Couédic, Daniel. « Le passé pour présente demeure ? », *Ethnologie française*, no. 42, 2012, pp. 747-759.

Leveratto, Jean-Marc. « L'oeuvre de Michel Foucault et la sociologie de la réception », *Le portique*, 2004, pp. 13-14.

Liane, Lefavre., Tzonis, Alexandre. « The Grid and the Pathway. An Introduction to the Work of Dimitris and Susana Antonakakis », *Architecture in Greece*, no. 15, Athens, 1981, p. 178.

Liane, Lefavre., Tzonis, Alexandre. « Why critical Regionalism today? », *Architecture and urbanism*, no. 236, 1990, pp. 22-33.

Marpeau, Elsa., Martin, François-René. « Réception, art et littérature », *Encyclopaedia Universalis*, Théories de la littérature, 2021, pp.1-4.

Mumford, Lewis. « Technique autoritaire et technique démocratique », (1963), *Notes et Morceaux choisis*, no. 11, La mesure de l'homme, 2014, p. 117.

Mumford, Lewis. «Status Quo,» in «The Skyline» *The New Yorker*, no. 10, 1947, p. 104.

Mosconi, Léa. « L'anthropocène chez les architectes d'aujourd'hui », *Revue LAVUE - Belge L'art Même*, no. 78, 2019, pp. 7-9.

Mosser, Monique. « Pittoresque, art et esthétique », *Encyclopaedia Universalis*, Philosophie de l'art - esthétique générale, 2023. p. nd.

Musso, Pierre. « « Progrès technoscientifiques » et fin du récit du Progrès », *Raison présente*, Vol.194, no. 2, 2015, pp. 9-17.

Ricoeur, Paul. « Civilisation universelle et cultures nationales », *Esprit* (1940), Tome X, no. 29, 1961, p. 300.

Rieber, Audrey. « Des présupposés philosophiques de l'iconologie : rapport de Panofsky à Kant et à Hegel », *Astérion*, 2009, p. 6.

Rollot, Mathias. « L'architecture localement bio- et géo-sourcée de Christophe Aubertin : régionaliste, biorégionaliste ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, no.11, 2021, p. 21.

Rollot, Mathias. « Urgence écologique : quel impératif éthique pour la recherche architecturale ? », *HAL sciences ouvertes : Rencontres interdisciplinaires mutations*, no. 2, Humains, non-humains et crise environnementale : pour des architectures et des territoires du vivant, 2022, pp. 62-79.

Sapiro, Gisèle. « Sociologie de la littérature », *Encyclopaedia Universalis*, Littérature, 2023, pp. 1-10.

Stierle, Karlheinz. « Jauss Hans Robert (1921-1997) », *Encyclopaedia Universalis*, Théories de la littérature, 2021, pp. 1-2.

Vallet, Pascal. « Pour un usage sociologique de la notion de kunstwollen de Alois Riegl », XVIIe Congrès de l'AISLF, *HAL sciences ouvertes*, Tours CR18, Sociologie de l'art, 2004, p. 4.

Von Moos, Stanislaus. « Chalets et contre-chalets », *Critical*, no. 6, 2010, pp. 67-79.

Rapports d'études, thèses et mémoires

Critchley, Peter. « Lewis Mumford and the architectonics of ecological civilisation », *The Architectonics of ecological civilisation*, 2012.

Ihcen, Mohamed. « Le régionalisme critique : l'incarnation d'un savoir faire ancestral référentiel, cas de l'enveloppe architecturale climatiquement responsable », Mémoire de fin d'études, Université de Biskra, Algérie, 2019.

Konvitz, Josef. « Changement de paradigme », Fondation pour l'innovation politique - fondapol.org, 2020.

Orgilles, Celia. « Le modernisme en architecture, une table rase? », Mémoire de fin d'études, ULG Liège, 2019.

Pannier-Runacher, Agnes. « Plan de sobriété énergétique, Une mobilisation générale », Dossier de presse du Gouvernement, Paris, 2022.

Penot, Emma. « Architectures régionalistes à l'heure de l'anthropocène : Vers une modernité de libération ou un écocentrisme ? », Mémoire 3ème cycle, ENSAP - Bordeaux, 2020.

Ribeiro, Ugo. « L'espace, le lieu et le concours d'architecture : L'alchimie d'une qualité architecturale contemporaine », Rapport d'étude, Ensa Lyon, 2012.

Ribeiro, Ugo. « L'influence du lieu sur l'architecture », Rapport d'étude sur le régionalisme critique, Ensa Lyon, 2011.

Toussaint, Guillaume. « Le régionalisme critique chez Peter Zumthor, l'analyse de la « Chapelle sainte Bénédict » et les « Thermes de Vals ». », Mémoire de fin d'études, ULG Liège, 2018.

Conférences, cours, entretiens et documentaires

Burns, Ric. *Jane Jacobs vs Robert Moses : Urban fight of the century*, PBS documentaire, 1999.

Conférence de Madec, Philippe. « L'invention de l'Architecture Frugale », Conseil régional de l'ordre de Nouvelle-Aquitaine au 308, 2019.

Dalsgaard, Andreas. *The human scale*, Film/documentaire, 2012.

Entretiens avec Truong, Nicolas. *Nous avons changé de monde - Bruno Latour : L'ultime entretien*, Documentaire Arte, 2022.

Tieleman, David. « La pensée de Jane Jacobs et d'Oscar Newman dans le développement des villes contemporaines », Cours arch-1945 : Introduction aux enjeux de la ville et du paysage contemporains, ULG Liège, 2014.

Tyrnauer, Matt. *Citizen Jane : Battle for the city*, documentaire/histoire, 2016.

Viallet, Jean-Robert. *L'homme à mangé la Terre*, Documentaire Arte, 2019.

Sites Internet

Ata, Ayca. « Lewis Mumford's theory of regionalism », ARC 612 - Architecture Theory, 2012.

Belogolovsky, Vladimir. « Mario Botta says memory and history should be architect's main sources of inspiration », Stir World, 2021.

Beyazli, Mehmet. « Six points for an architectural resistance », An architectural blog, CriticalRegionalism - Kenneth Frampton, 2015.

Butron, Sandrine. « Mieux avec moins de Philippe Madec », Revue Topophile, Rubrique Du lisible au visible, SAVOIR, 2022.

Casaux, Nicolas. « Lewis Mumford et la critique de la civilisation industrielle », Le partage, 2018.

Chatard, Marie. « Dover Sun House : La maison solaire de Maria Telkes », I11 La mini maison, 2019.

Girel, Sylvia. « Horizon(s) d'attente », Le lexique socius, Chaire de recherche du Canada sur l'histoire de l'édition et la sociologie du littéraire, 2014.

Grenier, Jean-Baptiste. « L'échange écologique inégal : Destruction de la nature et accumulation du capital », article sur LVSL (Le vent se lève), média d'opinion indépendant, 2022.

Le Grand Continent (Nd). « 10 Points sur l'environnement », Perspectives sur l'actualité - Energie et environnement, 2017.

Madec, Philippe. « La frugalité n'est pas de la sobriété », Revue Topophile, Rubrique Nouvelles de nulle part, SAVOIR, 2022.

Paquot, Thierry. « L'espérance biorégionale », Revue Topophile, Rubrique demeure terrestre, SAVOIR, 2022.

Table des figures

Fig Page de garde : Photo Citadelle de Namur , FTPN - Bossiroy.
<https://www.cirkwi.com/fr/point-interet/216242-la-citadelle-de-namur>

Fig 1: Cliché de la ville de Namur, Quai des chasseurs ardennais, par Anibal Trejo - WBT.
<https://www.visitardenne.com/fr/le-meilleur-de-lardenne/sites-emblematisques/citadelle-namur>

Fig 2: Cliché de la ville de Namur, Quai des jochiers, par Anibal Trejo - WBT
<https://www.visitardenne.com/fr/le-meilleur-de-lardenne/sites-emblematisques/citadelle-namur>

Fig 3: Couverture de l'ouvrage *The Limits To Growth : A report for the club of Rome's*, 1974.

Fig 4: Couverture de l'ouvrage : *Comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, 2015.

Fig 5: Graphiques des statistiques de la planète Terre et des tendances socio-économiques : Servigne, Pablo., Stevens, Raphaël. *Comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Anthropocène SEUIL, 2015.
<http://www.pandoravox.com/politique/collapsologie-et-effondrement-pourquoi-cest-pas-si-deconnant-1-3.html>

Fig 6-7: Photo projet « Vacation House » at Porto heli, Peloponese, Atelier 66 : S. Antonakakis et D. Antonakakis, 1967.
<https://a66architects.com/projects/vacation-house-porto-heli-peloponese/>

Fig 8: Photo projet « Archaeological Museum of Chios », at chios, Atelier 66 : S. Antonakakis et D. Antonakakis, 1965.
<https://a66architects.com/projects/archaeological-museum-chios/>

Fig 9: Photo projet « House in Montevardia » , at Chania, Atelier 66 : S. Antonakakis et D. Antonakakis, 1975.
<https://a66architects.com/projects/house-montevardia-kania/>

Fig 10: Peinture de la Casa dei Crescenzi par Ettore Roesler Franz, 1845.
<https://www.rome-roma.net/site-rome-art.php?lieu=casa%20dei%20crescenzi>

Fig 11: Portail d'entrée de la Casa dei Crescenzi, entre 1040 et 1065.
<https://www.rerumromanarum.com/2021/02/casa-dei-crescenzi-english.html>

Fig 12: Claude Gellée dit le Lorrain, Vue de la côte d'Apollon et le Cumaen Sibyl, 1645.
<https://www.alamyimages.fr/claude-gellee-dit-le-lorrain-1600-1682-le-peintre-francais-vue-de-la-cote-d-apollon-et-le-cumaeen-sibyl-1645-1649-le-musee-de-l-ermitage-saint-petersburg-la-russie-image220321464.html>

Fig 13: Photographie de Fred Boissonnas à l'exposition nationale de Genève, 1896.
<https://notrehistoire.ch/entries/ELJYMkID85R>

Fig 14: Plaquette de la société Chalets & Maison de Bretagne, c. 1930.
<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2012-4-page-747.htm>

Fig 15: Ville détruite près de Saint-Mihiel, France, en juillet 1918.
<https://www.lefigaro.fr/economie/le-scan-eco/2018/11/09/29001-20181109ARTFIG00004-dans-quel-etat-la-france-se-trouve-t-elle-au-sortir-de-la-premiere-guerre-mondiale.php>

Fig 16: Cliché des membres du CIAM de 1928, à La Sarraz en Suisse.
https://www.researchgate.net/figure/Official-group-photograph-CIAM-I-La-Sarraz-1928-The-full-list-of-people-in-the-photo_fig3_336172892

Fig 17: Concept constructif et esthétique Art déco du Chrysler Building, William Van Alen, New York, 1928.
<http://kartavoir.blogspot.com/2020/03/n328-le-chrysler-building-1928-william.html>

Fig 18: Cliché du bar-tabac « Le Dôme » à Paris, symbole des années folles où de grandes icônes et artistes en tout genre se rassemblaient, 1921.
<https://www.parisenigmes.com/lieux-celebres-du-paris-des-annees-folles>

Fig 19-20: Clichés du film « Les temps modernes », réalisé par Charlie Chaplin, 1936.
<https://www.arts-in-the-city.com/2020/03/27/film-en-ligne-les-temps-modernes-de-charlie-chaplin/>

Fig 21: Couverture de l'ouvrage : Mumford, Lewis. Technique et civilisation, Parentheses, 2016.

Fig 22: Illustration du film « Metropolis » de Fritz Lang, 1927.
<https://www.amarok-mag.com/metropolis/>

Fig 23: Atelier de fabrication de munitions organisé par Ernest Mattern, usine Peugeot à Audincourt, 1917.
<https://mag.arts-et-metiers.fr/1916-europe-dans-tourmente/>

Fig 24: Ouvrières au travail à la British Munitions Supply Company, Verdun, 1916.
<https://www.flickr.com/photos/lac-bac/34410554336>

Fig 25-26: Plans de « Baraques militaires » démontables type Suarce inspiré du rendement industriel, 1917.
<https://journals.openedition.org/crau/495>

Fig 27-28: Affiche du catalogue « House of Levittown », ranch models, 1950.
<https://untappedcities.com/2020/07/31/the-controversial-history-of-levittown-americas-first-suburb/>

Fig 29: Le Havre en Normandie, France, 1945.
<https://blogs.reading.ac.uk/mles/2014/11/13/knapp-le-havre/>

Fig 30: Vue aérienne de « Levittown city », Pennsylvanie, 1959.
<https://untappedcities.com/2020/07/31/the-controversial-history-of-levittown-americas-first-suburb/>

Fig 31: Seagram Building, par Mies van der Rohe et Philip Johnson, considéré comme l'icône du Style International, New York, 1958.
<https://www.nytimes.com/2013/04/07/arts/design/building-seagram-phyllis-lamberts-new-architecture-book.html>

Fig 32: Vastes chantiers de reconstructions d'après guerre, Système poteaux-poutres béton, principes modernistes, 1950.

<https://www.alamyimages.fr/photos-images/building-construction-site-black-white.html?blackwhite=1&sortBy=relevant>

Fig 33: La cité Radieuse à Marseille, de Le Corbusier, 1950.

https://www.cotemaison.fr/chaine-d/deco-design/cite-radieuse-de-le-corbusier-a-marseille_30207.html

Fig 34: Grands ensembles à Sarcelles, France, construit entre 1950 et 1970.

<https://www.leparisien.fr/val-d-oise-95/les-grands-ensembles-au-cinema-du-symbole-de-la-modernite-a-celui-de-la-misere-18-11-2019-8195571.php>

Fig 35: Quartier d'habitat « Pruitt-Igoe », Missouri aux Etats-Unis, construit en 1950. Sa destruction en 1972 est emblématique et annonce, pour beaucoup, le déclin du modernisme.

<https://www.theguardian.com/cities/2015/apr/22/pruitt-igoe-high-rise-urban-america-history-cities>

Fig 36: « The presence of the past », façade du projet Strada Novissima, de Paolo Portoghesi à la Biennale de Venise, 1980.

<https://www.espazium.ch/fr/actualites/being-biennale-interviews>

Fig 37: Suite façade Strada Novissima, première Biennale d'architecture de Venise, Italie, 1980.

<https://www.designboom.com/architecture/venice-architecture-biennale-timeline-history-05-01-2021/>

Fig 38: Restes d'une vieille bâtisse à Riva San Vitale, Suisse.

<https://www.stirworld.com/think-opinions-mario-botta-says-memory-and-history-should-be-architects-main-sources-of-inspiration>

Fig 39: « Single family house » de Mario Botta à Riva San Vitale, Suisse, 1973.

Fig 39: « Single family house » de Mario Botta à Riva San Vitale, Suisse, 1973.

<https://www.stirworld.com/think-opinions-mario-botta-says-memory-and-history-should-be-architects-main-sources-of-inspiration>

Fig 40: Musée « Kolumba » de Peter Zumthor, Cologne en Allemagne, 2007.

https://www.researchgate.net/figure/4-Kolumba-Museum-Built-in-Steel-Brick-Wall-Crafts-and-Photos-zumthortumblrcom_fig27_319877319

Fig 41: Chapelle « Capela do Monto », de Alvaro Siza, Portugal, 2018.

<https://www.journal-du-design.fr/architecture/capela-do-monte-chapelle-au-portugal-par-alvaro-siza-viera-111328/>

Fig 42: « Vacation homes Leis » de Peter Zumthor, Vals en Suisse, 2016.

<https://www.floornature.eu/peter-zumthor-tuermlihus-vacation-homes-leis-11620/>

Fig 43: « Chapelle Sainte Bénédicte » de Peter Zumthor, Sumvitg en Suisse, 1988.

https://www.archdaily.com/418996/ad-classics-saint-benedict-chapel-peter-zumthor/521620eae8e44e7a18000128-ad-classics-saint-benedict-chapel-peter-zumthor-image?next_project=no

Fig 44: Couverture du magazine « The New Yorker », 1947.

<https://www.newyorker.com/magazine/1947/01/11>

Fig 45: « Guy Hide Chick House », par Bernard Maybeck à San Francisco, 1914.
<https://www.dwell.com/home/bernard-maybecks-guy-hyde-chick-house-1914-15-40c73e62>

Fig 46: « The Erlanger House », Bernard Maybeck à San Francisco, 1916.
<https://www.locationshub.com/blog/2020/3/17/erlanger-house>

Fig 47: « Orinda Home », par William Wurster à Orinda, Californie, 1938.
<https://sf.curbed.com/2017/6/22/15857534/william-wurster-house-orinda-east-bay>

Fig 48: Intérieur de la « Erlanger House », Bernard Maybeck à San Francisco, 1916.
<https://www.locationshub.com/blog/2020/3/17/erlanger-house>

Fig 49: Le général Francisco Villa et son escorte, considéré comme le héros de la révolution Mexicaine, 1911.
<https://journals.openedition.org/caravelle/1326?lang=es>

Fig 50: « Casa Barragan » de Luis Barragan, 1948, Cuernavaca, Mexique.
<https://www.archdaily.com/102599/ad-classics-casa-barragan-luis-barragan>

Fig 51: Général Francisco Villa après la bataille d'Ojinaga, 1914.
<https://www.universalis.fr/encyclopedie/villa-francisco-dit-pancho/>

Fig 52: Ranch « Cuadra San Cristobal » de Luis Barragan, 1968, à Los Clubes, Mexique.
<https://archik.fr/la-saga-marie-nous-fait-decouvrir/>

Fig 53: Brochure publicitaire « Electrice » de 1936.
<https://collections.museumsvictoria.com.au/items/1511912>

Fig 54: Affiche publicitaire vantant les bienfaits de la cigarette selon les scientifiques, 1915.
<https://www.vivelapub.fr/fumez-cest-bon-pour-votre-sante-selon-la-pub/>

Fig 55: Chute du Mur de Berlin en 1989, symbole de l'effondrement d'un monde bipolaire.
<https://frblogs.timesofisrael.com/la-chute-du-mur-ou-lode-a-la-liberte-selon-leonard-bernstein/>

Fig 56: Couverture ouvrage Latour, Bruno. Où atterrir? : Comment s'orienter en politique, La découverte, 2017.

Fig 57: Graphique « montrant le nombre de Terres nécessaires » en termes de ressources dépensées par pays, Global Footprint Network. 2018.
<https://www.statista.com/chart/10569/number-of-earths-needed-if-the-worlds-population-lived-like-following-countries/>

Fig 58: Route transamazonienne à Humait, Photographie Michael Dantas, 2022.
https://www.liberation.fr/international/amerique/au-bresil-la-deforestation-a-encore-augmente-de-150-pour-le-dernier-mois-de-mandat-de-jair-bolsonaro-20230107_RL6XJRKKQJALRJKBP3S34FYS6E/

Fig 59: Déforestation de l'Amazonie brésilienne, Photographie de Adriano Machado, 2019.
<https://www.laterredufutur.com/accueil/record-de-destruction-de-la-foret-amazonienne/>

Fig 60: « The fountain », l'urinoir de Marcel Duchamp, concept de « ready made » (c'est le regardeur qui fait l'oeuvre), 1917.
<https://www.rts.ch/info/culture/arts-visuels/8351861-lurinoir-revolutionnaire-de-marcel-duchamp-a-100-ans.html>

Fig 61: Tintin au Congo, Tintin en Amérique, faisant aujourd'hui l'objet d'une polémique, Hergé, 1930-1932.

<https://www.dhnet.be/medias/livresbd/2015/03/17/apres-tintin-au-congo-un-autre-album-dherge-cree-la-polemique-3Z5PRHLAOJE5PBL3YZ3KJU4N4U/>

Fig 62: Réinterprétation du « Radeau de la méduse » de Géricault en 1819 par José Manuel Ballester, 2010.

<https://www.guggenheim-bilbao.eus/fr/la-collection/oeuvres/le-radeau-de-la-meduse>

Fig 63: Affiche de propagande antisémite de la France occupée, 1941.

<https://www.palestineposterproject.org/poster/le-reveil-du-peuple>

Fig 64: « Abri en forêt à Bertrichamps », 2014, Studiolada et locaux.

<http://www.studiolada.fr/themes-et-projets/liste-chronologique/>

Fig 65-66-67: Projet « Marché couvert de Saint-Dizier », (en cours), accompagné par une fiche conceptuelle avec provenance et processus des matériaux, Studiolada, France.

<http://www.studiolada.fr/themes-et-projets/liste-chronologique/>

Fig 68-69-70: Projet « Office du Tourisme à Plainfaing », 2018, Studiolada, avec du grès rose issu de la carrière voisine (circuit court), France.

<http://www.studiolada.fr/themes-et-projets/liste-chronologique/>

Fig 71: Master Plan de la « Nouvelle Ville écologique à Bab Draa », Maroc, Atelier Philippe Madec, en cours (débuté en 2007).

<https://www.atelierphilippemadec.fr/projets-en-cours.html>

Fig 72: Projet « Conservatoire botanique national bioclimatique », Brest, France, Atelier Philippe Madec, 2022.

<https://www.atelierphilippemadec.fr/projets-en-cours.html>

Fig 73: Projet « Le parc des labyrinthes », Montendre en France, Atelier Philippe Madec, 2018.

<https://www.atelierphilippemadec.fr/projets-en-cours.html>

Fig 74: Projet « Mysterra - maison du parc des labyrinthes, Montendre, Atelier Philippe Madec 2018.

<https://www.atelierphilippemadec.fr/projets-en-cours.html>

Fig page couverture dos: Clichés de mon appareil, Maisons Mosanes de ma région, Profondeville, Namur, 2023.



2022-2023